3 1761 06839898 1

UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

1221
1

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME SEPTIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

Pissot, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve Desaint, rue du Foin.

Delalain l'aîné, rue S. Jacques.

Nyon l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

Moutard, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

Demonville, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine.

Gravelot inv. A. Duflos Sculp.

La Flûte lui tint lieu de Lyre chez Admete.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

PQ
1797
F7
1766
L.7

PRÉFACE
GÉNÉRALE
DE LA TRAGÉDIE
ET DES SIX COMÉDIES
DE CE RECUEIL.

J'ÉTOIS déjà engagé dans une carrière très-pénible, qui m'a occupé pendant quarante-trois ans, & me tenoit fort éloigné du Parnasse, lorsqu'un jour par je ne sais quel hasard il me vint dans l'esprit un sujet de Tragédie que je ne cherchois nullement. Je me flatte que je n'y aurois fait aucune attention, s'il ne se fût présenté

dans un moment parfaitement vuide, & ſi d'ailleurs ſa nouveauté ne lui avoit pas fait un mérite particulier qui a bien ſon prix. Je ſuis toujours étonné que cette idée qui me vint, ſoit aſſez ſingulière pour avoir échappé à tant de bons eſprits qui depuis ſi long-temps ont fureté dans tous les coins & recoins du Dramatique. Le Lecteur en jugera quand il aura vu Idalie.

Pour mieux voir ce que c'étoit que ce ſujet d'Idalie, quoiqu'au fond cela ne me fût d'aucune importance, je me permis de jetter ſur le papier à mes heures perdues une eſquiſſe de la Pièce. On entend bien que ce ne pouvoit être qu'en Proſe. Je pris une Egypte, un Ptolomée, &c. pour le lieu de la

Scène, pour le Roi, &c. parce qu'ils furent les premiers noms qui voulurent bien s'offrir; & je ne perdis point mon temps à aller rechercher si l'Hiſtoire ne me contrediroit pas en quelque choſe. Tout étoit en l'air.

Je goûtois alors une douceur qu'apparemment les Auteurs qui ſe deſtinent au Public n'ont jamais ſentie. Je n'avois point toujours devant les yeux ce formidable, cet impitoyable, ce barbare Public. Je ne me demandois point ſans ceſſe avec une cruelle inquiétude : *Entendra-t-on bien ceci ? goûtera-t-on cela ? ne ſerai-je point trop long, trop court, &c. ?* Je n'écrivois que pour moi ſeul; & en ce cas-là un Auteur eſt à ſon aiſe & aiſément

content. L'Ouvrage ne se fit qu'à diverses repriſes, mais assez promptement, à les mettre bout à bout. Je ne crois pas l'avoir montré alors à plus de trois ou quatre personnes à qui je me fiois : après quoi il fut condamné à demeurer absolument renfermé. Je craindrois de n'être pas cru, si je disois jusqu'où cela alla.

En 1719, car je commence enfin à avoir une date préciſe, M. l'Abbé Geneſt, de l'Académie Françoiſe, mourut. On trouva dans ſes papiers une Comédie fort ſingulière, dont le ſujet étoit tiré de Phlegon, Auteur ancien, ainſi que nous le rapporterons ci-après en entier dans la Préface de la Comédie de Macate. Phlegon racon-

toit l'hiſtoire d'une jeune morte qui revenoit toutes les nuits trouver un jeune homme dans ſa chambre. M. l'Abbé Geneſt avoit pris le fait comme vrai à la lettre ; & pour le rendre plus vraiſemblable, il l'avoit tranſporté dans le pays des Génies élémentaires : moyennant quoi, la morte, autant qu'il m'en ſouvient, étoit devenue une Sylphide. Tout étoit dans ce goût-là, comme de raiſon; tout en prenoit la teinture.

Madame la Ducheſſe du Maine, qui avoit honoré M. l'Abbé Geneſt d'une bonté particulière, voulut ſavoir ſi cette Pièce donnée au Public ſoutiendroit la réputation qu'avoient acquiſe à l'Auteur Zelonide, Pénélope, Joſeph, &c.

Qui pouvoit mieux en décider que S. A. S. ? je dis elle seule. Cependant elle eut l'excessive, &, pour tout dire, l'inutile modestie de m'en demander mon sentiment. J'avoue qu'après y avoir bien pensé, je ne me prêtai point à tout ce merveilleux des Génies, soit que ce fût leur faute ou la mienne.

Mais le lendemain que j'eus rendu le Manuscrit de M. l'Abbé Genest, il me vint une idée que je ne cherchois point, un moyen de traiter son sujet en le dénaturant entièrement, c'est-à-dire en le remettant dans le train ordinaire des choses, où il faut bien que ces sortes d'histoires-là rentrent, si on veut en conserver quelque petit reste. Il se présenta donc subite-

ment à moi un plan de Comédie presque tout arrangé, presque coupé naturellement en ses cinq Actes, ne demandant que très-peu de temps pour l'exécution en prose, mais la demandant absolument & sans remise. J'obéis, tant le tout s'offrit vivement à moi ; & en effet j'en fus quitte au bout de huit jours, que par bonheur j'eus alors entièrement libres. Je ne manquai pas d'être assez content de moi pour confier cette légère production à quelques personnes choisies. J'osai même la montrer à la Princesse qui en avoit été la première occasion, bien entendu que je lui fis valoir toutes les circonstances qui m'étoient favorables. Il est arrivé quelquefois qu'on m'a dit

avec assez d'apparence de sincérité, que cette petite Pièce pourroit soutenir la représentation ; mais je puis assurer sans vanité que je ne l'ai pas cru. D'ailleurs, ni mon occupation principale, ni mon âge déjà fort avancé, ne me permettoient pas de penser au Théâtre.

Quelque temps après cependant, trop flatté peut-être du succès, quoique très-peu éclatant, de la petite Comédie, je ne pus m'empêcher d'en faire une autre sur un sujet qui se présenta encore à moi inopinément, & qui prit sur moi autant d'empire que le premier pour se faire exécuter. Je n'y employai guères plus de temps.

Pour les quatre Pièces suivan-

tes, j'avoue que je les ai faites, parce que j'ai eu intention de les faire ; j'y avois pris goût : j'ai cherché des sujets, ou en ai inventé, mais dans des heures perdues, & tout-à-fait à mon loisir ; j'ai fait même les dispositions à différentes reprises, sans me prescrire d'avoir bientôt fini, & n'ai pris la plume que quand tout a été bien ordonné dans ma tête : mais il est vrai que j'ai du moins écrit avec une assez grande rapidité ; car ce n'étoit guères que ce temps-là que je comptois avoir donné à ces Ouvrages, auxquels je l'épargnois beaucoup.

Ils n'ont tous que leur première façon, mais absolument la première. A peine y a-t-il eu quelques

mots, quelques phraſes changées par-ci par-là. Peut-être avec plus de temps & de nouveaux efforts n'aurois-je pas mieux fait; mais je me ſerois rendu témoignage d'avoir fait de mon mieux, & je ne me ſuis jamais livré au Public qu'avec une confiance bien nette ſur ce point. Auſſi ne deſtinois-je ces Comédies qu'à être poſthumes tout au plus : mais je ne croyois pas avoir à les garder ſous la clef auſſi long-temps que j'ai déjà fait. Je me ſuis ennuyé d'être ſi parfaitement raiſonnable, & la foibleſſe naturelle d'Auteur a prévalu. Voudroit-on que la ſévère Philoſophie dominât toujours ?

Elle ſouffrira peut-être plus aiſément qu'à l'occaſion des Comé-

dies de ce petit Recueil je faſſe quelques réflexions à ſa manière, & à-peu-près dans ſon ſtyle, ſur ce genre d'Ouvrage. Il s'agit de ſavoir quel eſt préciſément le caractère de la Comédie; & pour m'expliquer encore mieux, & ne point diſſimuler l'intérêt que j'ai à cette queſtion, il s'agit de ſavoir ſi la Comédie peut faire pleurer, ſans ſortir de ſa nature & ſans bleſſer la raiſon : car on a quelquefois ſenti à la lecture de ces petites Pièces qu'elles produiſoient un peu cet effet, ou du moins en avoient envie. Or, diſoit-on, une Comédie qui fait pleurer eſt auſſi ridicule qu'une Tragédie qui fait rire : c'eſt ce que je vais examiner, & avec impartialité, ſi je puis.

Une Pièce de Théâtre eſt une repréſentation de quelque événement, de quelque action de la vie humaine ; & cette repréſentation doit être telle qu'elle plaiſe.

A l'égard du ſujet que nous traitons, la vie humaine ne peut ſe partager qu'en deux branches, celle des Grands, & principalement des Rois, & celle des Particuliers.

Il n'y a que deux manières de plaire ; il faut ou attacher juſqu'à un certain point, ou émouvoir aſſez ſenſiblement. On attache par le grand, par le noble, par le rare, par l'imprévu : on émeut par le terrible ou l'affreux, par le pitoyable, par le tendre, par le plaiſant ou ridicule.

Si l'on veut imaginer deux eſpèces

eſpèces de repréſentations ou ſpectacles, dont l'une ſoit plus noble que l'autre, il n'y aura pas lieu d'héſiter entre les actions des Rois & celles des Particuliers : les unes s'appelleront Tragédies, & les autres Comédies.

Le noble, qui ſera donc eſſentiel à la Tragédie, emportera néceſſairement qu'elle ſoit toute ſérieuſe, & en exclura abſolument le plaiſant & le ridicule, & même n'y ſouffrira pas le familier quoique ſérieux. Au contraire, le terrible, tel que le repas qu'Atrée donne à ſon frère, y ſera fort à ſa place, ou plutôt y tiendra une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

A ces deux égards, la Comédie lui eſt parfaitement oppoſée; elle

exclut le terrible, & demande le plaisant.

Mais il y a d'autres choses qu'elles peuvent également admettre toutes deux; le rare, le pitoyable, le tendre. Un cas singulier du hasard peut aussi-bien arriver à un Payſan qu'à un Prince. Deux Amans d'une condition ordinaire n'en ont pas un amour moins vif, & n'en sont pas moins à plaindre quand on les arrache l'un à l'autre. Seulement la Tragédie & la Comédie modifieront un peu différemment ces situations qui leur sont communes à toutes deux; & ces modifications sont du nombre de ces sortes de choses qui se font presque sans qu'on y pense. Selon cet arrangement, les

deux extrêmes du Dramatique ſont le terrible & le plaiſant; & l'on voit bien tout ce qui occupera les places du milieu. Encore, pour comprendre abſolument tout, faudra-t-il étendre le plaiſant juſqu'au bouffon, juſqu'à celui de la Comédie Italienne, qui eſt aſſez ſouvent excellent. Qu'y a-t-il au monde de plus riſible qu'Arlequin faux Magicien, qui, pour faire peur à un homme qui viendra le conſulter, a appris des mots de grimoire épouvantables, & qui les prononçant enſuite en préſence de cet homme-là, vient par degrés à trembler, & finit par s'enfuir? Ces ſortes de traits ſont de l'eſpèce de ce qu'on appelle en Italien *Caricature*. Ils ſont extrêmement outrés,

pouſſés beaucoup au-delà du vrai; mais conduits avec un certain art, ils font leur effet. On pourroit dire qu'Œdipe, tel qu'il a été traité par les Anciens, eſt une *Caricature* du terrible, comme Arlequin Magicien en eſt une du plaiſant. La Caricature ſérieuſe a été trop forte pour nous, & nous l'avons adoucie.

Dans cette eſpèce d'*échelle* dramatique que nous formons ici, ſe trouvera immédiatement au-deſſous du terrible, le grand, l'important, qui attachera ſans cauſer beaucoup d'émotion : c'eſt-là le caractère de la fameuſe Scène de Pompée & de Sertorius, de la première Scène de la mort de Pompée, de la délibération d'Auguſte ſur l'abdication de l'Empire, &c.

Et en général perſonne n'a ſi bien fait voir que Corneille ce que peut le grand par lui-même, & ſans le ſecours ni de la terreur, ni de la pitié.

Enſuite vient dans notre échelle ce que nous avons dit être commun à la Tragédie & à la Comédie; & comme c'eſt-là l'objet principal de ce petit Diſcours, il ſera bon de conſidérer un peu de plus près toute cette matière.

Retranchons du Cid, non-ſeulement l'Infante, qui en eſt déjà retranchée avec beaucoup de juſtice, mais encore le Roi ſon père, & tout ce qui donne à cette Pièce un air de Cour : conſervons le fait eſſentiel, & mettons-le entre de ſimples Gentilshommes; en vérité

Chimène, obligée d'aller solliciter devant un Gouverneur de Province la mort de Rodrigue qu'elle adore, & qui n'a fait que son devoir, ne vous tirera-t-elle plus de larmes, ou vous en tirera-t-elle moins ? Je ne crois pas que personne puisse l'imaginer; il est trop visible qu'il y a là un fond de sentimens naturels qui ne tiennent nullement aux conditions, & que les Rois ou Reines interposés n'en augmentent point la force ni la vivacité.

Il n'en va pas de même d'Héraclius. Un usurpateur de l'Empire se trouve dans le cruel embarras de ne savoir si celui qu'il a toujours cru son fils, n'est point l'héritier légitime du Trône usurpé, & celui dont il a tout à craindre, & qu'il

feroit égorger s'il le connoiſſoit sûrement. Ce fond-là ne peut ſe tranſporter chez des particuliers.

Héraclius eſt donc eſſentiellement une Tragédie, & le Cid n'en eſt pas eſſentiellement une. Je ne dis pas qu'il ne ſoit mieux d'être comme il eſt ; mais c'eſt l'effet d'une parure étrangère. Une belle perſonne en ſera plus belle d'être parée ; mais elle le ſera encore beaucoup en ſimple déshabillé. C'eſt tout ce que je prétends quant à préſent. Je ſuppoſe, quoique ſans aucun fondement, qu'il eût été impoſſible de mettre le Cid dans une Cour : en ce cas-là n'auroit-on oſé traiter un ſi beau ſujet ? Auroit-on eu le courage d'y renoncer, parce que ç'auroit été

une Comédie qui auroit fait verser des larmes ? car c'en auroit toujours été une. Point de Rois ni de Princes, point d'intérêts d'Etat, point de Guerres ni de Traités de Paix entre des Nations.

Il est vrai que Rodrigue eût été en péril de mort, & il est fort établi que ce péril constitue la Tragédie. Je conviendrai de cette maxime, si l'on veut; mais que l'on donne donc un nom à ce Cid tel que je l'imagine. Sera-t-il Tragi-Comédie, Comédie héroïque ? Il ne m'importe, pourvu que ce soit une représentation très-digne des yeux du Public. Je ne veux que faire passer ici en revue les différentes espèces de Spectacles dramatiques, caractérisées comme il leur convient. On

On connoît assez communément aujourd'hui la suite des couleurs du Prisme, rouge, jaune, vert, bleu, violet : notre échelle dramatique lui ressemble, terrible, grand, pitoyable, tendre, plaisant, ridicule : cela est dégradé par nuances, depuis la plus sérieuse des impressions que peut faire le Théâtre jusqu'à la plus réjouissante. Par cette comparaison de la suite des couleurs, on voit presque à l'œil ce que nous n'avons exposé jusqu'ici que par raisonnement.

Il y aura donc des Pièces de Théâtre qui ne seront ni parfaitement Tragédies, ni parfaitement Comédies, mais qui tiendront de l'un ou de l'autre genre, & plus ou moins de l'un que de l'autre ;

comme un vert, qui eſt certainement un compoſé du jaune & du bleu, eſt différent d'un autre vert, parce qu'il entre plus ou moins de jaune ou de bleu dans ſa compoſition. On donnera à ces Pièces-là un nouveau nom, ſi l'on veut: mais ſi la Langue n'a que ces deux noms de Tragédie & de Comédie, certainement la Tragédie aura dans ſon partage le terrible & le grand, la Comédie le plaiſant & le ridicule; & il reſtera entre les deux un eſpace qui doit être rempli, s'il le peut être. Or il le ſera, ſi d'un côté la Tragédie, & de l'autre la Comédie, peuvent employer le pitoyable & le tendre. Il ſe formera deux eſpèces mixtes, auxquelles on donnera, ſi l'on veut, des noms particuliers.

Il y en a déjà une toute formée : le terrible eſt rare dans nos Tragédies ; nous avons peu d'Œdipe, d'Atrée, de Rhadamiſte : c'eſt un genre preſque réſervé à M. de Crébillon. Corneille n'a guères eu en vue que le grand, où il a excellé. Racine n'y a eu guères non plus que le pitoyable & le tendre, qui lui ont parfaitement réuſſi ; & on ſe l'eſt beaucoup plus ſouvent propoſé pour modèle que Corneille. Ainſi, à conſidérer le nombre des Pièces que nous avons en différens genres, notre Théâtre tragique n'eſt pas abſolument dans le pur tragique, mais plutôt dans un tragique mixte, ou du moins penche beaucoup de ce côté-là.

Il ne faut pas même l'en blâmer

trop. On s'imagine naturellement que les Pièces Grecques & les nôtres ont été jugées au même Tribunal, à celui d'un Public assez égal dans les deux Nations; mais cela n'est pas tout-à-fait vrai. Dans le Tribunal d'Athènes, les femmes n'avoient pas de voix, ou n'en avoient que très-peu. Dans le Tribunal de Paris, c'est précisément le contraire. Ici il est donc question de plaire aux femmes, qui assurément aimeront mieux le pitoyable & le tendre, que le terrible & même le grand; & je ne crois pas au fond qu'elles aient grand tort.

Il ne nous reste plus qu'à examiner si le pitoyable & le tendre pourront s'unir avec le plaisant &

le ridicule, auſſi-bien qu'avec le terrible & le grand. Il eſt sûr qu'au premier coup-d'œil l'un de ces deux mélanges paroît beaucoup plus naturel & plus facile que l'autre. Quand j'aurai verſé des larmes pour Thyeſte, Amant malheureux, ſi l'on veut, je n'en ſerai que plus diſpoſé à frémir d'horreur à la vue des têtes de ſes deux enfans, dont Atrée lui a fait manger la chair. Les deux impreſſions que je recevrai ſeront toutes deux du même ton, l'une ſeulement plus foible que l'autre. Mais comment ce même ſujet qui me fera rire, me fera-t-il auſſi pleurer ? Le paſſage bruſque d'une impreſſion à une autre toute oppoſée, ne fera-t-il pas fort déſagréable ? Com-

ment m'intéreſſerai-je tendrement un moment après m'être diverti d'un ridicule bien attrapé? J'avoue que tout cela demande un peu d'éclairciſſement.

Il me ſouvient d'avoir vu une Scène Italienne entre Lelio & Arlequin, où j'étois attendri à tout ce que diſoit Lelio, & je riois à toutes les repriſes d'Arlequin, ſans que cette ſingulière alternative manquât jamais. J'en fus encore plus étonné que diverti, & je remarquai bien ce phénomène théâtral, qui me parut unique. Cela s'appelle faire un mélange *per intima*, par les plus petites parties, comme diſent les Chymiſtes. Je ne propoſerois pas que l'on en fît autant dans les Comédies dont il s'agit;

le cas n'arriveroit que trop rarement, & ſeroit même toujours un peu dangereux : mais il ſera toujours poſſible de tenir le plaiſant & le tendre en gros pelotons aſſez ſéparés, & même, ſi l'on veut, on y pourra ſouvent ménager des nuances intermédiaires.

Je crois bien que le plaiſant ne pourra pas aller juſqu'au bouffon. Celui-ci ſera l'extrême de la Comédie, le plus bas degré de l'échelle, oppoſé au terrible qui eſt à l'autre bout, & notre Comédie mixte ne peut être qu'une eſpèce moyenne : mais le plaiſant, dont on retranchera le bouffon, aura bien encore aſſez d'étendue, puiſqu'il lui reſtera tout le ridicule des mœurs & des caractères, & même

d'une infinité de ſituations & d'événemens.

D'un autre côté, le pitoyable & le tendre auront tout leur jeu ſans aucune contrainte ; car il eſt bien sûr qu'une mère, par exemple, qui voudra faire la jeune, n'empêchera pas que ſa fille ne ſoit auſſi paſſionnée pour ſon Amant qu'une Princeſſe. Si Ariane n'étoit qu'une ſimple Demoiſelle enlevée, & enſuite abandonnée, le ſujet ne perdroit rien de ſa beauté eſſentielle.

D'ailleurs, le pitoyable & le tendre ſont ce qui cauſe les plus fortes impreſſions du Théâtre, & en même temps celles qu'on aime le mieux reſſentir. Ainſi notre Comédie placée au milieu du drama-

tique, y prendra juſtement tout ce qu'il a de plus touchant & de plus agréable dans le ſérieux, & tout ce qu'il a de plus piquant & de plus fin dans le plaiſant.

Cette Comédie n'auroit pas tous les avantages de tous les genres du dramatique, j'en conviens; mais elle en aura peut-être autant qu'un autre, c'eſt ce qu'il faut eſſayer : quand elle en auroit moins, ce ſera toujours un genre nouveau. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe lui conteſter cette nouveauté : nous avons vu dans un grand nombre de Comédies des Scènes qui ſont préciſément du ton que notre genre demande, le Miſanthrope en eſt preſque tout entier; mais dans d'autres Pièces de

Molière il ſe trouve auſſi du bouffon, que nous n'admettrions pas, du moins en ſuivant la rigueur de notre ſyſtême exactement renfermé dans les bornes que nous avons marquées. Les agréables Pièces de MM. Deſtouches, de la Chauſſée & Greſſet, ſi juſtement applaudies du Public, ne permettent pas non plus que ce ſyſtême ſoit traité d'invention nouvelle.

Il auroit d'autant plus d'utilité, qu'il rendroit la repréſentation plus conforme à la vie ordinaire. Je me crois diſpenſé de m'appliquer ce que font des Empereurs; ils ſont trop hauts pour moi: je ne daigne pas m'appliquer ce que font des Saltimbanques; ils ſont trop bas, & les uns & les autres ne ſont que

dans des cas extraordinaires, où je ne me trouve jamais : la conséquence se tire d'elle-même.

Ce que j'appelle ici *la vie ordinaire*, comprend aussi celle des Empereurs & des Rois dans tous les temps où ils ne sont qu'hommes. Ne pourroit-on pas nous montrer Auguste mourant assiégé de toutes parts d'intrigues & de cabales ; bassement dorloté par l'artificieuse Livie, comme le Malade imaginaire par sa femme ; importuné par des Aruspices, qui viennent de la part des bêtes sacrifiées lui promettre encore de longs jours ; excédé par un Ambassadeur Parthe, qui au milieu de l'opération pénible d'une Médecine, vient lui rapporter les En-

ſeignes de Craſſus, dont il ne ſe ſoucie plus du tout, &c. ? Cette Comédie s'appelleroit *la mort d'Auguſte*, & malgré ce ſuperbe titre, ſeroit toujours Comédie, & même, ſi l'on vouloit, très-comique.

Il me vient dans l'eſprit, que pour la contre-partie on pourroit faire auſſi une Tragédie intitulée : *Le Docteur Abailard.* Aſſurément ſon aventure a été bien aſſez tragique ; mais par malheur il ſe mêle toujours à cette idée je ne ſais quoi d'un peu riſible, qui s'oppoſe à la compaſſion. Ce que je propoſerois ici, du moins en ce qu'il a d'eſſentiel, ſe trouve plus heureuſement exécuté dans des Pièces Angloiſes que je con-

nois, graces à l'agréable traduction qui en a été faite, & sur-tout, ce me semble, dans la *Belle Pénitente*, vraie Tragédie à mon gré, où il ne s'agit que du mariage d'un Noble Génois. L'habile Traducteur de cet Ouvrage l'a accompagné de réflexions qui rendroient les miennes inutiles. Toujours il me paroît certain que nous sommes en droit d'examiner si, en fait de Théâtre, nous n'aurions pas quelquefois des habitudes, au lieu de règles; car les règles ne peuvent l'être qu'après avoir subi les rigueurs du tribunal de la raison. Peut-être sommes-nous trop gênés, peut-être sommes-nous trop libres; nous pouvons gagner, nous pouvons perdre, ou, pour mieux

dire, nous gagnerons toujours, quand même la gêne augmenteroit. Par bonheur nous ſommes dans un ſiècle où les vues commencent ſenſiblement à s'étendre de tous côtés : tout ce qui peut être penſé ne l'a pas été encore ; l'immenſe avenir nous garde des événemens que nous ne croirions pas aujourd'hui, ſi quelqu'un pouvoit les prédire. Mais je ſens tout le tort que j'ai de m'égarer ſi loin, après être parti d'un ſujet aſſez léger & aſſez mince ; & j'y reviens, pour n'en plus ſortir & le finir entièrement.

Des ſix Comédies, il y en a quatre, Macate, le Tyran, Abdolonime & le Teſtament, qui ſont hiſtoriques, ou à-peu-près. Je dis

à-peu-près, car assurément Macate n'est qu'un conte, & le Tyran n'est fondé que sur un mot de Plutarque, qui rapporte le tour d'adresse qu'imagina un fripon pour tirer de l'argent de quelque Tyran Grec; & je ne crois pas que cela ait eu d'exécution. Je ne me souviens pas en quel endroit Plutarque en parle, & n'ai pas cru que ce fût la peine de le chercher dans de gros volumes. Henriette & Lylianasse sont de pure invention.

Henriette est la seule de ces Comédies dont le sujet soit François. La première, & qui a en quelque sorte donné naissance à toutes les autres, m'avoit mis en Pays Grec: je m'y tins assez long-temps; je fis un écart, & y revins à la fin. Un

temps a été que la Scène de la plupart de nos Comédies étoit en Eſpagne ; c'eſt qu'alors nous empruntions beaucoup des Auteurs Eſpagnols. Peut-être par cette même raiſon viendrons-nous à tranſporter ſouvent auſſi cette Scène en Angleterre : mais il n'y a guères d'apparence que des Comédies Angloiſes nous en prenions tout le comique.

Il eſt aſſez à la mode aujourd'hui, en fait de Théâtre, d'appeller *beautés de détail* des eſpèces de lieux communs, des morceaux qui ſont ordinairement d'une certaine étendue, qui roulent ſur quelque matière plus générale que le reſte, ſans ceſſer cependant d'y appartenir ; qui ſont plus arrondis, plus travaillés,

travaillés, plus saillans, plus poëtiques même : cela s'oppose, du moins tacitement, *à la beauté du tout ensemble*, dont tout le monde sait quel est le caractere, & quelles sont les parties qui la composent. Les beautés de détail ne naissent point nécessairement du fond de la Pièce : l'intérêt présent & actuel du moment ne les y amenoit point ; seulement elles ont été invitées, le plus adroitement qu'on a pu, à s'y rendre, puisqu'elles sont en quelque sorte isolées : elles ne demandent pas, comme la beauté du tout ensemble, une longue attention, un examen délicat de différens rapports, un certain coup-d'œil universel qui n'est pas donné à tout le monde. Le Parterre, dont il est au-

jourd'hui ſi important de faire agir les mains, les mettra en jeu pour une impreſſion ſubite qu'il aura reçue, & non pas en vertu d'un raiſonnement médité qu'il n'auroit pas le loiſir de faire. C'eſt donc un artifice aſſez innocent, que d'employer les beautés de détail, même malgré la ſcrupuleuſe exactitude : du moins eſt-ce un artifice qu'on ne ſeroit pas honteux d'avouer comme quelques autres. Voici un bien long article, pour aboutir ſeulement à dire que ces Comédies n'ont point de beautés de détail, parce que je ne les ai pas faites pour la repréſentation ; il n'eſt pourtant pas bien sûr que j'y en euſſe mis, quand je l'aurois voulu.

43

IDALIE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

AGATHOCLE, premier Miniſtre de Ptolomée.

IDALIE, Noble Sicilienne.

ATTIDE, Confidente d'Idalie.

THÉAGÈNE, Frère d'Idalie.

EUMÈNE, Confident de Ptolomée.

ALCIME, Confident d'Agathocle.

La Scène eſt à Alexandrie.

IDALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

Ne me réſiſte plus, Eumène; je veux qu'il ſoit enfin décidé qui eſt Roi, d'Agathocle ou de moi. Je ne puis ſouffrir un Miniſtre inſolent, qui, après avoir régné en Egypte ſous le nom du feu Roi mon père, prétend encore y régner ſous le mien. Mon père ſe laiſſa entièrement gouverner à lui pendant

une vieilleſſe naturellement foible, & encore affoiblie par les indignes plaiſirs où Agathocle le plongeoit. Il eſpère tirer de ma jeuneſſe & de mon peu d'expérience les mêmes avantages; il m'a offert les mêmes plaiſirs, il m'a tendu les mêmes pièges : graces aux Dieux, je les ai évités; mais il me reſte à punir de cet art honteux celui qui s'en eſt ſi long-temps ſervi; il me reſte à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté ſur la mémoire de mon père, les uſurpations qu'il a déjà faites ſur moi, & même celles qu'il voudroit faire encore.

EUMÈNE.

Seigneur, vous me permettez une entière liberté de parler. Juſqu'à préſent Agathocle eſt plus Roi que vous. Pendant plus de dix ans qu'il a régné au lieu de Philopator, qui languiſſoit dans l'oiſiveté & dans les délices, il n'a fait qu'affermir ſon autorité & préparer la ruine de la vôtre. Toutes les Villes importantes ſont dans ſa dépendance, tous les poſtes ſont remplis par ſes créatures; vos domeſtiques même, ceux qui approchent le plus près de votre perſonne, ſont à lui, & lui rendent

compte de vos discours, de vos actions, de vos pensées qu'ils tâchent de pénétrer : vous êtes de toutes parts assiégé par Agathocle, ou plutôt vous êtes son captif. Je suis le seul de toute votre Cour qui aie osé m'attacher à vous; & quelque sincère que soit mon zèle, quelques preuves que je vous en aie données, je vous avoue, Seigneur, que vous avez encore hasardé en m'honorant de votre confiance ; & c'est une grace que je ne puis reconnoître que par mon sang. Dans l'état où vous êtes, ne vous flattez pas, Seigneur, de détruire facilement la puissance d'Agathocle. Il y faudra du temps, & une conduite très-délicate. Jusques-là, dissimulez que vous êtes Roi, & soyez vous-même un des Courtisans de votre Ministre. Les conjonctures présentes sont même entièrement contraires à votre dessein : vous venez d'apprendre que la Syrie vous déclare la guerre; Agathocle est un Chef expérimenté, il a remporté des victoires, & s'est acquis un grand pouvoir sur les Troupes ; enfin, il a tout pour lui.

PTOLOMÉE.

Et n'ai-je pas pour moi tout ce qu'il a fait d'odieux, tous les crimes qu'il a commis ?

EUMÈNE.

Seigneur, il n'en a point commis qu'il n'ait eu l'art de les colorer. Malgré son insatiable ambition, malgré sa barbarie naturelle, il s'est ménagé sur les crimes, & quelquefois même il a fait servir à de grands intérêts des apparences de vertu. C'est ce soin qu'il a pris d'éluder la haine publique, qui me le rendroit suspect des plus coupables desseins. Peut-être, dans le fond de son cœur, en veut-il à votre Trône.

PTOLOMÉE.

A mon Trône ! Ah ! Eumène, je le défendrai bien : je sens au fond de mon cœur je ne sais quoi qui m'en répond.

EUMÈNE.

Seigneur, à ce noble mouvement je reconnois le courage naissant d'un jeune Héros, qui n'a pu être étouffé par tous les indignes moyens qu'on y a employés. Mais n'écoutez point trop ce courage, amoureux des difficultés même :

même : n'éclatez pas maintenant contre Agathocle : évitez une rupture que peut-être il cherche lui-même pour s'en faire un droit de mettre le comble à ses usurpations. Souffrirez-vous, Seigneur, que je pousse jusqu'au bout la fidélité de mes conseils ? Je sais qu'ils vont vous déplaire & vous frapper par l'endroit le plus sensible de votre cœur? mais . . .

PTOLOMÉE.

N'achève pas, Eumène, je t'entends; n'espère rien. Quoi ! Agathocle aura l'insolence d'être ouvertement mon rival, & moi j'aurai la foiblesse de renoncer à ce que j'aime, de peur de l'irriter en traversant son amour? Oses-tu bien me donner ce lâche conseil?

EUMÈNE.

Si vous ne le suivez pas, Seigneur, je tremble des maux que je prévois. Cette funeste rivalité va vous conduire à éclater contre Agathocle.

PTOLOMÉE.

Et bien, j'éclaterai. Peut-être, car enfin je ne me connois pas encore, & s'il y a en moi quelque vertu, la pernicieuse éducation qu'on m'a donnée

me la cache à moi-même ; peut-être n'eussé-je pas eu toute la vigueur nécessaire pour secouer le joug de mon Ministre, & les Dieux me prêtent le secours d'un intérêt d'amour pour animer mon courage. Profitons de ce secours, & perdons Agathocle, du moins comme mon rival.

EUMÈNE.

Ah ! Seigneur, en est il temps, & le pouvez-vous ?

PTOLOMÉE.

Eumène, tu me désespères ; tu me tiens dans un état plus violent que ne fait Agathocle lui-même. Que ne me laisses-tu sortir d'esclavage ? Ne te flatte pas que je puisse encore soutenir longtemps la cruelle contrainte où je suis. La présence seule d'Agathocle m'inspire une indignation & une horreur, que je ne puis renfermer en moi-même qu'avec de trop pénibles efforts : je me sens toujours prêt à m'échapper.

EUMÈNE.

Il vient : Seigneur, au nom des Dieux, contraignez-vous.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMÈNE.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous n'avez pas oublié que le feu Roi destinoit Agathoclée, ma sœur, à l'honneur de vous épouser. Il vouloit par-là récompenser les services du plus zélé de tous ses Sujets, &, s'il étoit possible, se l'attacher encore davantage. Mais je crois que je ne dois plus porter mes pensées si haut ; & je viens vous demander si je ne puis pas disposer de ma sœur.

PTOLOMÉE.

Oui, Agathocle, vous le pouvez : j'ai d'autres vues, & vous ne les ignorez pas, vous qui êtes mon rival auprès d'Idalie. L'audace est grande à un Sujet; mais vous avez du mérite & des services. Je veux bien vous pardonner votre amour, & croire que c'est une passion involontaire: mais je vous avertis de ne pas ajouter d'autres fautes à

celle-là, & de vous souvenir toujours que c'est votre Roi qui est votre rival.

AGATHOCLE.

Je ne l'ai jamais oublié, Seigneur; & si l'amour que je sens étoit volontaire, j'ose dire que, loin qu'il pût être traité de crime, le plus grand service que j'eusse jamais rendu à mon Roi, ce seroit d'être son rival. Je n'ai ni combattu, ni caché une passion qui s'accorde avec le zèle que j'ai toujours eu pour vos intérêts. Idalie est une étrangère qu'un naufrage a jettée dans Alexandrie avec son frère; elle ne se donne pas elle-même une naissance assez éclatante pour pouvoir prétendre à un Roi: elle n'a pour elle que sa beauté; & j'ose vous la demander, Seigneur, non-seulement pour l'intérêt de mon amour, mais encore pour celui de votre gloire.

PTOLOMÉE.

Reposez-vous sur moi du soin de ma gloire. Qu'il vous suffise cependant que je ne vous défends pas de voir Idalie. Du reste...

AGATHOCLE.

Seigneur, vous ne faites rien pour

moi, si, par un effort digne de vous, vous ne renoncez entièrement à elle. Que puis-je espérer, tandis qu'elle pourra se flatter de devenir Reine ? Je ne crois point vous demander trop, quand, pour prix de tous mes services, je ne vous demande que d'épargner une tache à votre nom.

PTOLOMÉE.

C'en est assez : allez ; Idalie paroît.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

SEIGNEUR, je viens vous demander une grace, que j'aurois peut-être dû vous demander plutôt. Au nom des Dieux, souffrez que je retourne dans la Sicile. Un naufrage nous a jettés ici, mon frère & moi ; & malgré toutes les bontés que vous nous avez marquées, malgré les faveurs dont vous nous comblez tous les jours, nous sommes tous deux infortunés. Théagène, que

j'aime avec toute la tendreſſe dont une ſœur eſt capable, a pris pour Agathoclée une malheureuſe paſſion qui ne peut jamais avoir d'eſpérance. Et moi, que fais-je ici ? Je vous inſpire, Seigneur, à ce que vous me dites ſans ceſſe, un amour auquel je ne puis répondre ; j'en inſpire autant à Agathocle : j'ai le déplaiſir mortel de rendre malheureux un Prince à qui je dois tout ; peut-être je détache malgré moi de ſon ſervice un Miniſtre qui lui eſt néceſſaire : je n'apporte que des chagrins, que du trouble & de la diviſion dans les lieux qui ont été mon aſyle contre une mort prochaine ; je ſouffre ſans ceſſe de voir ce que j'y fais ſouffrir. Seigneur, encore un coup, permettez que la funeſte cauſe de tant de maux s'éloigne de ces lieux.

PTOLOMÉE.

Cruelle, pourquoi prendre pour prétexte de votre départ des maux qu'il ne tient qu'à vous de faire ceſſer ? Rendez à ces lieux la paix que vous en avez bannie, & demeurez-y à jamais pour les orner. Qu'allez-vous chercher en Sicile ?

IDALIE.

Une retraite où je ſois inconnue à tous les hommes. Je n'ai point été élevée dans l'éclat ni dans la pompe d'une Cour; je ne connois que les bois. Plus étrangère encore dans votre Cour que je ne ſuis en Egypte, ici tout m'eſt inconnu, tout parle une langue qui m'eſt nouvelle. J'y découvre ſouvent des ſentimens auxquels je n'étois point accoutumée; il me ſemble que la vertu habite plus volontiers ces bois que je regrette.

PTOLOMÉE.

A la manière dont vous parlez de ces bois, ingrate, vous y avez laiſſé ce que vous aimez.

IDALIE.

Non, Seigneur; non, je vous le proteſte : croyez-en une perſonne qui a appris dans la ſolitude à être ſincère.

PTOLOMÉE.

Si votre cœur n'eſt pas prévenu, pourquoi le trouvé-je toujours inſenſible?

IDALIE.

Seigneur, ſi on aimoit par choix, mon cœur ſeroit à vous : & quel plus

digne choix pourrois-je jamais faire ? Mais rien n'eſt ſi indépendant de nous que notre propre cœur. Ne pouvant vous aimer, je me reproche qu'un Prince auſſi aimable m'aime inutilement : quand vous m'accuſez de vos peines, je m'en accuſe encore plus moi-même ; la reconnoiſſance de ce que je vous dois, mais une reconnoiſſance vive & qui ſera éternelle, s'élève ſans ceſſe contre moi : enfin, toute inſenſible que je ſuis, j'ai pour vous, ſi je l'oſe dire, la plus tendre pitié que vous puiſſiez ſouhaiter ; je ne crois pas que l'amour même puiſſe faire une impreſſion plus touchante, ni qui pénètre plus un cœur.

PTOLOMÉE.

Eh bien, je n'en demande pas davantage ; ces ſentimens deviendront amour, du moins ſont-ils aſſez éloignés de l'ingratitude. Belle Idalie, acceptez mon Trône.

IDALIE.

Ah ! Seigneur, je n'en ſuis pas digne par ma naiſſance ; elle n'eſt pas aſſez élevée : je ne le ſuis pas non plus par mes ſentimens ; ils ne ſont pas tels que

vous le voudriez : il faudroit que vous trouvassiez en moi le plus violent & le plus délicat amour du monde pour être payé d'un mariage inégal ; & sans cela, de quel repentir seriez-vous tourmenté ? Comment pourrois-je vivre moi-même, chargée d'une reconnoissance dont je ne m'acquitterois qu'imparfaitement ?

PTOLOMÉE.

Non, je ne puis vous croire ; vous aimez. Puisque vous n'avez pas de haine pour moi, ce mépris d'un Trône n'est point naturel : ces raisons délicates, dont vous vous servez, ont trop d'art ; d'ailleurs, je sens dans vos discours, dans votre mélancolie éternelle, je ne sais quel caractère de tendresse aisé à reconnoître pour ceux qui aiment. Je n'en puis douter, vous avez fait quelque choix que vous n'osez découvrir ; il y a quelqu'un que vous avez honte de me préférer : les soins d'Agathocle vous auroient-ils touchée ?

IDALIE.

Seigneur, que me dites-vous ? Je vous préférerois Agathocle ? Mais à

quoi bon tous ces discours ? Suis-je digne que vous examiniez tant ce qui me regarde ? Rendez-moi ma solitude, & rendez-vous à vous-même le repos : je vous en conjure à genoux, Seigneur ; soyez touché de mes larmes. Ne croyez point que j'aille en Sicile retrouver un Amant ; je vous promets d'y passer mes jours dans une retraite éternelle : Idalie se punira de n'avoir pu vous aimer, en n'aimant jamais personne ; & trop glorieuse de vous avoir plu, elle ne s'exposera seulement pas à plaire à d'autres. Accordez-moi, Seigneur, ce que je vous demande : votre bonheur & le mien dépendent d'un mot de votre bouche.

PTOLOMÉE.

Madame, je mourrai en vous perdant, & je donnerois ma Couronne pour vous retenir ici : mais je ne sais point tyranniser personne, & moins encore ce que j'aime uniquement. Je ne compte pour rien tout ce que je souffrirai, ni ma mort même ; il s'agit de faire ce que vous voulez. Vous êtes ici maîtresse absolue ; & vous l'êtes au point que si vous aimez Agathocle, si

vous voulez l'épouser, vous le pouvez aussi. Je vous demande seulement une grace : ne me dites point présentement le parti que vous prenez; je ne me sens point en état de l'apprendre : ayez égard à ma foiblesse, & différez mon arrêt de quelques momens ; je viendrai tantôt le recevoir. Hélas ! je ne prévois que trop qu'en prenant votre résolution, vous ne vous souviendrez point que je vous adore, & qu'il ne tient qu'à vous de régner ici.

SCÈNE IV.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

O TOURMENS plus cruels que la mort, funestes combats qui déchirez mon cœur, affreuse contrainte ! ne finirez-vous jamais ?

ATTIDE.

Madame, je vois que l'entretien du Roi vous laisse dans une douleur mortelle : je voudrois en pouvoir pénétrer le sujet pour la partager avec vous ;

mais vous vous obſtinez à me cacher la cauſe de ces larmes dont je ſuis ſans ceſſe témoin : aurez-vous toujours cette cruauté ?

IDALIE.

Attide, mon funeſte ſecret eſt d'une telle importance, que je ne puis trop le renfermer en moi-même.

ATTIDE.

Mais, Madame, aurois-je le malheur que vous ſoupçonnaſſiez ma foi ?

IDALIE.

Non, ma chère Attide, non. Théagène, qui m'eſt ſi cher, & qui ſans doute ne m'eſt pas ſuſpect, ne ſait pas mon ſecret, non plus que toi ; il ne ſait pas même, comme toi, que j'aie un ſecret que je cache. Je ſuis sûre que tu ne voudrois pas parler, que tu ne parlerois pas : mais nous ne ſommes pas ici dans notre ſolitude ; nous ſommes dans des lieux pleins d'artifice & de pénétration. On te tendroit des piéges que tu n'appercevrois pas ; on t'arracheroit un mot qui ne ſignifieroit rien, & qui ſeroit pourtant entendu ; ton ſilence même le ſeroit : je crains à chaque

moment de me trahir moi-même. Pardonne-moi le myſtère dont j'uſe avec toi, ma chère Attide; je t'en conjure, & que ton attachement pour moi n'en diminue pas. Quand nous ſerons en Sicile, je te dirai tout, & ne me juſtifierai que trop bien. Ah! que n'y ſommes-nous déjà!

ATTIDE.

Je ne puis m'empêcher de vous le dire, Madame; vous y avez laiſſé quelqu'un que vous aimez. Cet empreſſement d'y retourner, la conduite que je vous vois tenir, tout me le perſuade.

IDALIE.

Attide, je ne te dirai rien; & ce cruel ſilence me coûte au-delà de ce que tu peux penſer. Crois-tu que dans le trouble qui m'agite ſans ceſſe, dans les douleurs qui me déchirent, il ne me fût pas bien doux de t'ouvrir mon cœur? Je ſuis réduite à me refuſer ce ſoulagement, le ſeul qui me pût reſter. J'ai une conduite à tenir, la plus délicate & la plus difficile qui ait jamais été: j'aurois beſoin de tes lumières & de tes conſeils; il faut que j'y renonce. Livrée à moi ſeul, je ne

délibère qu'avec moi, & je me défie des réſolutions que j'exécute avec le plus de fermeté. Dans ce moment même je vais me renfermer pour me raſſaſier de mes larmes. Plains-moi, ma chère Attide; tu ne me ſaurois trop plaindre. Accorde-moi ta pitié ſans en ſavoir le ſujet; tu conviendras quelque jour que je ne l'avois que trop méritée.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

SEIGNEUR, je suis surpris que vous ayiez vous-même demandé au Roi, qu'il déclarât qu'il ne vouloit plus épouser Agathoclée. Si, avec tout le pouvoir que vous avez, vous aviez insisté sur ce projet du feu Roi, apparemment vous en auriez obtenu l'exécution. Pouvez-vous être indifférent à l'élévation & à l'éclat qui vous en revenoient?

AGATHOCLE.

Je te parle sans déguisement, Alcime: ce n'est pas à moi à rechercher l'alliance du Roi; ce seroit à lui à rechercher la mienne.

ALCIME.

Mais, Seigneur, si vous eussiez pu

obliger le Roi à épouser Agathoclée, Idalie ne pouvoit plus être qu'à vous.

AGATHOCLE.

Ne vois-tu pas que le Roi, charmé d'Idalie au point qu'il l'est, ne pouvoit songer à épouser ma sœur, quoiqu'il n'osât me le déclarer de lui-même ? J'ai voulu lui marquer pour son alliance une indifférence qui convient à l'état où je suis; & que j'ai en effet. Il y a plus, je suis même bien-aise de n'être pas beau-frère du Roi : il peut arriver des temps où je serois fâché de tenir tant à lui, & où les liens du sang seroient un obstacle à certaines entreprises hardies; du moins ils y mettroient, à l'égard des Peuples, je ne sais quoi d'odieux qu'il est bon de s'épargner. Enfin, j'ai imaginé que, pour l'intérêt de mon amour, il m'étoit utile de pouvoir disposer autrement d'Agathoclée. Je viens de dire à Théagène que je la lui ferois épouser, pourvu qu'il déterminât Idalie en ma faveur. Tu sais avec quelle tendresse Idalie aime ce frère; il la résoudra à le rendre heureux en m'épousant, puisqu'enfin elle n'aime pas le Roi, & que nous n'aurons

n'aurons pas à combattre l'obstacle invincible d'une passion qu'elle auroit pour lui.

ALCIME.

Etes-vous bien sûr, Seigneur, qu'Idalie n'aime pas le Roi ?

AGATHOCLE.

Oui, Alcime ; & ne crois pas que je m'en fie à ce qui paroît à nos yeux : je ne suis pas si aisé à persuader. Je ne me fie qu'au témoignage de ceux qui environnent le Roi de plus près ; ils me rapportent tous les jours, qu'il ne sort jamais d'avec elle que plongé dans la plus profonde tristesse. La joie d'un Amant aimé ne se dissimule pas ; cependant je ne laisse pas de croire qu'Idalie voudroit être Reine : c'est un sentiment trop naturel. Elle a demandé aujourd'hui la permission de partir qu'elle n'avoit point encore demandée ; & cela m'a fait pénétrer le mystère de sa conduite. Je sais présentement à quoi m'en tenir, & je suis sûr du projet que j'ai formé.

ALCIME.

Cette permission de partir qu'Idalie a demandée, vous savez qu'elle l'a

obtenue : pourrez-vous l'empêcher de s'en servir ?

AGATHOCLE.

N'en doute pas ; je l'en empêcherai. Je l'attends ici pour lui parler. Souviens-toi que je te prédis aujourd'hui qu'elle ne partira point, & que Théagène, en épousant ma sœur, me fera épouser Idalie.

ALCIME.

Vous connoissez la fierté d'Agathoclée. Après avoir prétendu à l'hymen du Roi, jamais elle ne descendra à celui de Théagène.

AGATHOCLE.

Il faudra bien qu'elle m'obéisse : il s'agit de tout mon bonheur, Alcime ; & quand il en coûteroit quelque chose à ma sœur, ne me doit-elle pas tout ? Si elle a aspiré au Trône, quel autre que moi l'a mise en état d'y aspirer ? Non, non ; qu'elle ne croie pas opposer à mes intérêts & à mes desseins une fierté qui n'a d'autre fondement que ma fortune & mon élévation.

ALCIME.

Quand Agathoclée consentiroit à

épouser Théagène, le Roi se laisseroit-il enlever Idalie qu'il adore? Que je crains, malgré toute votre autorité, les suites de votre amour! que je crains qu'il n'irrite enfin le Roi contre vous!

AGATHOCLE.

Le Roi! Va, je ne crains point sa colère; j'y ai pourvu: je l'ai mis en état de ne pouvoir se révolter contre moi; & s'il se lassoit quelque jour de me prêter son nom pour régner, je m'en passerois, Alcime, je m'en passerois.

ALCIME.

Cependant, Seigneur, vous convenez qu'il a pris tantôt avec vous un ton qu'il n'avoit encore jamais pris.

AGATHOCLE.

Il est vrai, l'amour lui a inspiré cette hardiesse d'un moment; mais pour l'en punir, je n'ai qu'à prendre un air mécontent, & le Roi fera tout pour obtenir sa grace. Idalie paroît; va, laisse-nous.

SCÈNE II.

AGATHOCLE, IDALIE.

AGATHOCLE.

MADAME, le Roi vous laisse aujourd'hui maîtresse ou de l'épouser, ou de m'épouser, ou de partir; & vous devez lui déclarer votre choix: je sais quel il sera; vous voudrez partir.

IDALIE.

Seigneur, il n'est pas difficile de le penser.

AGATHOCLE.

Non, Madame; & d'autant moins, que j'en sais les raisons. Vous avez concerté avec le Roi...

IDALIE.

Seigneur, je n'agis point de concert avec le Roi; vous savez que son amour ne m'a point touchée.

AGATHOCLE.

Je le sais, Madame; mais je sais aussi qu'on peut sans amour épouser un Roi. On ne refuse point un Trône qui se

préſente; & ſi vous n'acceptez pas préſentement celui d'Egypte, je découvre ſans peine à quoi il tient. La conjoncture n'eſt pas favorable; nous allons entrer en guerre avec la Syrie : nos guerres ont toujours été terminées juſqu'ici par des mariages, & l'Egypte murmureroit trop, ſi le Roi fermoit maintenant cette porte à la paix; car, enfin, Madame, il en faut convenir, les Rois ne ſont pas toujours les maîtres de ne conſulter que leurs yeux ou leur cœur. Peut-être auſſi qu'à la veille d'une guerre, où je puis n'être pas inutile, on ne veut pas me donner le déplaiſir mortel de vous enlever à moi par un trait abſolu d'autorité. Il faut donc vous éloigner pour quelque temps, afin de pouvoir vous rappeller dans des conjonctures plus heureuſes. Je ne veux point pénétrer ſi, pendant votre abſence, & lorſqu'on me croira occupé d'autres ſoins, on ne ſongera point ſecrètement à me punir de mon amour pour vous; cela ne regarde que moi, & c'eſt à moi à ne me pas endormir dans une trop grande ſécurité. Il me ſuffit préſentement de ſavoir que vous voulez partir pour éblouir toute

l'Egypte, & moi. C'eſt pour mieux m'éblouir que le Roi vous laiſſe juſqu'à la liberté de m'épouſer, qu'il ne croit pas dangereuſe ; & qu'il vous offre ſa Couronne que vous refuſez avec éclat. Madame, ai-je bien découvert le myſtère de votre retraite ?

IDALIE.

Seigneur, où prenez-vous des idées ſi fauſſes ? Non, je pars d'Egypte pour n'y revenir jamais : heureuſe, ſi la fortune ne m'y avoit jamais conduite !

AGATHOCLE.

Croyez-vous me tromper, le Roi & vous, tous deux jeunes & ſans expérience ? J'ai appris par un aſſez long uſage à connoître les cœurs : on ne refuſe point un Trône, je vous l'ai déjà dit, voilà ma règle ; & le refus que vous faites de celui d'Egypte ne peut être qu'apparent, & cache quelque myſtère : car enfin, pourquoi demandez-vous aujourd'hui cette permiſſion de partir que vous n'aviez point encore demandée ?

IDALIE.

Je veux peut-être aller retrouver en Sicile quelqu'un que j'aime.

AGATHOCLE.

Vous n'auriez pas demandé si tard à l'aller retrouver, ou plutôt vous le sacrifieriez au Roi.

IDALIE.

Ah ! si j'aimois quelqu'un, je lui sacrifierois tout.

AGATHOCLE.

Madame, ce n'est pas à moi que de semblables discours imposent. Vous ne sauriez refuser ma main, à moins que de vouloir accepter un jour celle du Roi. Vous ne l'aimez pas ; mais étant plus assurée de son amour que vous ne l'étiez d'abord, vous songez à devenir Reine ; & lui, il est entraîné par sa passion jusqu'au point de n'en exiger plus de vous une pareille, & de se contenter de votre personne sans votre cœur. J'en fais autant, & mon amour me donne des lumières pour juger de celui des autres. Mais de quelque art que vous vous serviez, jamais vous ne serez Reine en ces lieux, du moins en épousant le Roi. Ne doutez pas que toute l'Egypte ne se soulevât contre un semblable mariage.

IDALIE.

Vous la souleveriez donc, Seigneur?

AGATHOCLE.

Il faut quelquefois servir les Rois malgré eux. Mais pour retrancher les discours inutiles, Madame, connoissez une fois Agathocle, & tout l'amour que vous lui avez inspiré. Tant que je vivrai, tant que j'aurai quelque autorité en Egypte, vous n'épouserez point le Roi, vous ne partirez point non plus : je demanderai au Roi de rétracter la permission qu'il vous en a donnée, il ne me le refusera pas; & s'il me le refusoit, on en verroit trop le véritable motif : car s'il ne songe pas à vous épouser, que lui importe que vous partiez ou non? Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre, c'est de m'épouser. Vous ne serez pas Reine : mais peut-être la Reine elle-même enviera-t-elle les respects & les hommages que vous recevrez; & dans un rang si proche du Trône, il n'est pas défendu d'attendre encore quelques faveurs de la fortune.

IDALIE.

Hélas! cruel que vous êtes, je ne demande

demande à partager ni le Trône ni votre rang; je ne demande qu'une solitude, & je ne puis l'obtenir. Au nom des Dieux, souffrez que je parte, & ne craignez point de me revoir jamais.

AGATHOCLE.

Loin de le craindre, je ne veux jamais cesser de vous voir; & l'autorité que j'ai acquise ne m'a jamais rien produit qui me fût si cher ni si précieux que les moyens qu'elle me donne de vous retenir ici, & d'unir ma destinée à la vôtre.

IDALIE.

Quoi! vous m'aimez, & vous vous plaisez à me percer le cœur? Quel amour barbare! & quel effet en attendez-vous? Vous sera t il bien doux de m'entendre détester l'instant fatal où je vous aurai plu?

AGATHOCLE.

Vous ne le détesterez pas, quand vous vous serez un peu détachée des vaines espérances qui vous flattent encore; & vous vous accoutumerez, sans beaucoup de peine, à l'éclat de la fortune d'Agathocle.

IDALIE.

Inhumain, vous voyez sans pitié les larmes que vous me faites répandre, ces larmes qui vont couler toute ma vie, & dont il ne tient qu'à vous de tarir la source !

AGATHOCLE.

Jugez par-là de l'excès de mon amour, qui me rend si fort contre vous-même. Vous êtes trop nécessaire à mon bonheur; & à quelque prix que ce soit, il faut que je vous obtienne. Je vous le répète, Madame, & vous quitte: vous n'avez qu'un seul parti à prendre.

SCÈNE III.

IDALIE.

Où suis-je réduite ? Quelles affreuses extrémités ! Quoi ! je ne retournerois point en Sicile, & ma cruelle destinée m'enchaîneroit ici ? Je pourrois..... Non; tout mon cœur en frissonne, & la seule idée me tue. Mais, hélas ! si je ne prends pas ce funeste parti, que de maux, qui ne sont pas moins terribles !

SCÈNE IV.

IDALIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

MADAME, je me dérobe un moment pour venir vous parler ; il eſt de la dernière importance que je ne ſois pas vu avec vous, parce que je viens par zèle pour le Roi vous donner des conſeils contre lui. Quoique ſes intérêts ne vous ſoient pas auſſi chers que ſi vous répondiez à ſon amour, je ſuis perſuadé qu'avec l'ame que vous avez, il vous ſeroit fort douloureux de cauſer ſa perte parce qu'il vous auroit trop aimée : cependant ce funeſte événement nous menace d'inſtant en inſtant. Dans les circonſtances où nous ſommes, au commencement d'une guerre contre la Syrie, une rupture entre lui & ſon Miniſtre ne peut manquer de bouleverſer l'Egypte, & de mettre dans dans un extrême péril & le Trône, & la vie même du Roi. Ce ſeroit mal connoître Agathocle que d'imaginer quelques bornes aux fureurs qui le poſſé-

deront. La cause innocente de tant de maux, quelque innocente qu'elle fût, en seroit toujours la cause, & vous y seriez sensible. Apportez tous vos soins, Madame, à les prévenir pendant qu'il en est encore temps. Quel que soit le parti que vous prendrez, faites qu'il soit agréé d'Agathocle; ne le prenez, s'il est possible, que de concert avec lui : ménagez l'esprit d'Agathocle aux dépens du Roi même, il n'importe que le Roi soit content; mais si Agathocle ne l'est pas, je tremble de tout ce que j'envisage. Au nom des Dieux, Madame, faites-y réflexion; le sort de l'Egypte & du Roi est entre vos mains. Je n'ose vous parler ici plus long-temps.

SCÈNE V.

IDALIE.

Que deviendras-tu enfin, malheureuse Idalie? & quel choix feras-tu? Ah! je délibère trop long-temps; je dois rougir de ce que me coûte une résolution nécessaire : mon intérêt me retient trop; suivons, suivons de plus

nobles mouvemens. J'en mourrai sans doute ; & qu'importe ? Aurois-je la foiblesse d'aimer la vie avec la malheureuse destinée qui y est attachée pour moi ? O toi, dont je n'ose même ici prononcer le nom ! toi !...

SCÈNE VI.

IDALIE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

Ma sœur, je viens vous apprendre que mon bonheur dépend de vous ; mais je ne veux pas l'obtenir aux dépens du vôtre. Je sais combien vous m'aimez ; & connoissant votre cœur comme je fais, j'ai à craindre que vous ne songiez à me faire des sacrifices. Parlez-moi sincèrement, ma chère sœur ; renoncez-vous absolument à régner ici ?

IDALIE.

Vous savez si mon cœur a été jamais touché par l'ambition.

THÉAGÈNE.

Je vois assez d'ailleurs que vous n'ai-

mez pas le Roi : ainſi il vous ſeroit égal d'épouſer Agathocle ; c'eſt même une raiſon de préférence qu'une moindre élévation : elle convient mieux à notre naiſſance & à la modération, ou plutôt à la nobleſſe de vos ſentimens. Agathocle me promet ſa ſœur, ſi vous voulez être à lui ; il compte ſur votre amitié pour moi, & ne doute pas que je ne vous détermine en ſa faveur.

IDALIE.

Hélas ! mon frère, il vaudroit bien mieux quitter l'Egypte.

THÉAGÈNE.

Quoi ! ma ſœur, je quitterois l'Egypte, lorſque je commence à y voir le premier rayon d'eſpérance qui ait encore brillé à mes yeux ? Ah ! cruelle ſœur, vous ne m'aimez plus.

IDALIE.

Mon frère, vous pouvez aller dire à Agathocle qu'il vous tienne ſa parole, & qu'à cette condition je conſens à être à lui.

THÉAGÈNE.

Ah ! ma ſœur, quelle reconnoiſſance aſſez vive ! . . .

IDALIE.

Allez, mon frère. Ah ! Ciel ! le Roi vient.

SCÈNE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE.

PTOLOMÉE.

MADAME, je viens en tremblant recevoir mon arrêt. Je ne doute point de votre choix : vous partirez, & je vous perdrai pour jamais ; & je demeurerai pour jamais privé du plaisir de vous voir, du seul plaisir qui pouvoit me toucher.

IDALIE.

Seigneur, si mon éloignement est un malheur pour vous, vous n'avez point ce malheur à craindre. Je ne partirai point.

PTOLOMÉE.

Ah ! qu'entends-je ? quel bonheur inespéré ! Vous ne partirez point ? Et se pourroit-il qu'à cette heureuse résolution vous ajoutassiez encore celle?...

Pardonnez-moi, Madame, l'espérance renaît malgré moi dans mon cœur. Auriez-vous choisi un époux?

IDALIE.

Oui, Seigneur.

PTOLOMÉE.

Dans quel trouble vous me jettez! Tirez-m'en promptement, belle Idalie. Hélas! en faisant votre choix, avez-vous bien pensé à mon amour? vous êtes-vous souvenue que personne n'aime comme moi?

IDALIE.

Seigneur, ... je ne puis vous parler.

PTOLOMÉE.

Que veut dire cet embarras? Je ne vois que trop quel augure j'en dois tirer. Ah! cruelle, ce n'est pas moi que vous avez choisi.

IDALIE.

Non, Seigneur; les Dieux me sont témoins que je connois mieux que personne toutes vos vertus: mais enfin...

PTOLOMÉE.

Perfide, ce n'est pas moi! ce n'est pas moi, barbare! Ah! partez plutôt

pour jamais ; & délivrez ces lieux du trouble que vous y causez. Partez, & que jamais l'Egypte ne vous revoie ; & emportez, s'il se peut, avec vous la malheureuse passion que vous avez allumée dans mon cœur.

IDALIE.

Il n'est plus temps de partir, Seigneur ; il faut que je suive mon destin.

PTOLOMÉE.

Ingrate, je vois le mystère de toute votre conduite. Vous vous entendiez avec Agathocle ; mais la difficulté étoit d'obtenir mon aveu pour votre indigne union. Vous avez feint de vouloir partir ; vous m'avez menacé de votre retraite, parce que vous saviez que je n'y pouvois consentir, & que, pour l'empêcher, je consentirois plutôt à tout : vous avez abusé de ma tendresse ; vous en avez tourné les effets contre moi-même. Mais il suffit que j'aie découvert vos artifices ; soyez bien sûre que vous n'en jouirez pas.

IDALIE.

Vous m'accusez d'aimer Agathocle ! Ah ! que ne savez vous ?... Agathocle lui-même ne le croit pas.

PTOLOMÉE.

Et comment ne l'aimeriez-vous pas ? vous le préférez à tout. Quoi donc ! Agathocle jouira du bonheur ſuprême de voir la plus aimable perſonne de l'Univers, elle qui auroit fait, ſi elle avoit voulu, toute la félicité de ma vie, lui ſacrifier un Trône & un amour tel que le mien ? Idalie, eſt-il bien vrai que vous y ſoyiez réſolue ? mes larmes ne vous touchent-elles point ? Comment avez-vous pu croire qu'Agathocle vous aimât comme moi ? Aimable Idalie, revenez à vous ; repentez-vous de votre injuſtice : rétractez un choix qui me donne la mort.

IDALIE.

Je voudrois le pouvoir ; mais je n'en ſuis plus la maîtreſſe. J'ai cru pouvoir jouir de la liberté que vous m'avez donnée. Je ne puis vous en dire davantage, Seigneur : au nom des Dieux, ne me ſuivez point.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

EUMÈNE, je ne puis t'exprimer ce que je souffre. Tout me déplaît, tout m'importune; cet indigne choix d'Idalie m'agite & me tourmente sans cesse. Quel est, injustes Dieux, cet ascendant perpétuel d'Agathocle sur moi? Après m'avoir enlevé la royauté dont il ne me laisse qu'une vaine apparence, il m'enlève encore Idalie. Il en est aimé. Agathocle aimé d'Idalie! Non, je ne puis m'accoutumer à cette funeste idée: il me semble que c'est un songe; j'ai toujours la même peine à le croire.

EUMÈNE.

Je vous avoue, Seigneur, que je ne l'eusse pas soupçonné. Agathocle est d'un caractère dur, farouche, incapable de tendresse, lors même qu'il est

amoureux : je ne le croyois point destiné à plaire à Idalie ; mais enfin il en faut croire les effets : elle lui sacrifie un Trône ; & quel amour ne faut-il pas pour un pareil sacrifice ?

PTOLOMÉE.

Voilà ce qui me désespère. Elle eût pu sans amour épouser un Roi ; mais elle ne peut sans amour préférer un Sujet à un Roi. Peut-être aussi est-ce que je ne suis pas assez Roi ; elle préfère la Royauté réelle d'Agathocle, à cette Royauté imaginaire qui n'est pour moi qu'un ornement inutile. Eumène, c'est ta faute : c'est toi qui me retiens dans mes chaînes ; mais tu peux t'attendre que je vais les briser. L'état où je suis est la source du mépris qu'Idalie a pour moi ; & n'est-il pas juste ? Mais je le ferai finir ; elle connoîtra qui elle méprisoit, & me regrettera.

EUMÈNE.

Seigneur, il est bien certain que ce n'est pas-là ce qui vous fait perdre Idalie ; mais il l'est aussi que sa perte est le plus grand bonheur qui vous pût arriver.

PTOLOMÉE.

Un bonheur ! & je ſens que je vais en mourir !

EUMÈNE.

Si Idalie eût accepté votre Trône, Agathocle l'eût renverſé. Je ſais même qu'il n'eût pas ſouffert ſon départ : rien ne pouvoit prévenir ſûrement les déſordres qui alloient arriver, que le parti qu'elle a pris ; & elle a agi d'une manière ſi conforme à vos intérêts, que....

PTOLOMÉE.

Je fais réflexion à ce que tu me diſois tout-à-l'heure : Agathocle n'eſt point fait pour lui plaire ; car enfin, tout ingrate qu'elle eſt pour moi, il faut lui rendre juſtice : je ſens dans tous ſes diſcours, dans toutes ſes actions, une impreſſion de vertu qui ne peut partir que d'un cœur bien fait ; & c'eſt ce qui m'attache à elle encore plus que ſa beauté. Elle ne peut trouver dans le caractère d'Agathocle ce qui lui conviendroit : elle m'a nié abſolument qu'elle l'aimât ; il me ſemble qu'il y a dans toute ſa conduite je ne ſais quoi d'enveloppé que nous ne pénétrons

point. Non, elle n'a point d'amour pour lui.

EUMÈNE.

Elle en a, mais elle en rougit; elle eſt entraînée malgré elle vers Agathocle, & condamne ſon propre choix.

PTOLOMÉE.

Tu conviens donc que ſa raiſon eſt pour moi? O Dieux! avec quel art je me fais de vaines conſolations! Non, elle aime Agathocle, elle me hait; & je n'ai rien à eſpérer. Je me ſerois contenté qu'elle m'eût préféré ſeulement par ambition. Hélas! ce bonheur ſi imparfait étoit encore trop pour moi.

EUMÈNE.

Son amour pour Agathocle vous a bien ſervi, Seigneur: voilà à quoi il faut s'en tenir. Dans peu vous rendrez graces aux Dieux de ce qui vous déſeſpère aujourd'hui. L'Egypte alloit être en feu; une guerre inteſtine alloit s'y allumer, & la ravager de concert avec celle de Syrie. Heureuſement Agathocle eſt content; il va jouir de ſa conquête, mais il faut qu'il en jouiſſe ſans défiance & ſans crainte. Plus vous

lui paroîtrez tranquille, plus il vous sera aisé de préparer secrettement les moyens d'affoiblir son autorité, & de vous resaisir de la vôtre.

PTOLOMÉE.

Agathocle jouiroit paisiblement de la conquête d'Idalie ? Et quels jours passerois-je, grands Dieux, en la voyant entre les bras d'un rival ? Non, Eumène, non ; je n'essuierai pas cet affreux supplice.

EUMÈNE.

Songez, Seigneur, que le choix d'Idalie donne à Agathocle un droit qu'il n'avoit pas. Avec de pareilles armes, il est plus redoutable que jamais. Que ne fera-t-il pas de cette apparence de justice qui est pour lui ? combien sa fierté en augmentera-t-elle ?

PTOLOMÉE.

Hélas ! il n'aura que trop de raison. Et qui ne seroit fier d'être aimé d'Idalie ? Mais quelque fier, quelque redoutable qu'il soit, je veux enfin me montrer à lui tel que je suis. Si je parois le craindre toujours, il se rendra toujours plus à craindre. Dès que je ne le

craindrai plus, il me craindra. Les Puiſſances uſurpées ſont timides devant les légitimes. Et combien a-t-on vu de Favoris redoutables à leur Maître même, tomber au premier coup-d'œil de ce Maître irrité ? Idalie retournera en Sicile, & Agathocle ne l'épouſera point. Je ſais quel affreux tourment ce ſera pour moi que ſon abſence ; mais j'en ſouffrirai encore moins que de ſon indigne mariage, & du moins je la punirai.

EUMÈNE.

Mais, Seigneur, vous avez laiſſé une entière liberté à Idalie : vous avez donné votre parole ; c'eſt la parole d'un Roi, vous ne pouvez plus rien.

PTOLOMÉE.

Cruel Eumène, que me dis-tu ? Pourquoi veux-tu arrêter une ſi légitime vengeance ?

SCENE II.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

SEIGNEUR, je sais la douleur où vous êtes, & je viens vous demander pardon d'en être la cause, & en même tems la faire cesser. Il n'est pas juste que pour les intérêts de Théagène un grand Roi soit malheureux, & un Roi à qui ma sœur & moi nous devons tout.

PTOLOMÉE.

Que voulez-vous dire, Théagène? expliquez-vous.

THÉAGÈNE.

Ma sœur a choisi Agathocle; c'est moi qui l'ai déterminée à ce triste choix. J'aime Agathoclée; & son frère me la promettoit, si je pouvois porter ma sœur à le choisir. Idalie m'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable pour un frère : jamais le sang n'a formé de liens si forts; elle s'est résolue pour me rendre heureux,

à vous préférer Agathocle, à me sacrifier un Trône : mais que cet effort lui a coûté ! A peine sortiez-vous d'avec elle, Seigneur, que, fondant en larmes, & pressée de la douleur la plus vive ...

PTOLOMÉE.

Eumène, Agathocle n'est point aimé ; & voilà le mystère que nous ne pénétrions pas. Je commence à respirer de l'accablement où j'étois. Poursuivez, Théagène : Idalie est-elle toujours dans la même douleur ?

THÉAGÈNE.

Oui, Seigneur ; elle est tombée entre les bras des femmes qui l'environnoient. Ses yeux ont perdu plusieurs fois la lumière, & ils ne la recouvroient que pour la reperdre aussi-tôt. J'ai tremblé pour ses jours. Quel barbare pourroit se résoudre à être heureux par les larmes & par les tourmens d'une aussi aimable sœur qu'Idalie ?

PTOLOMÉE.

J'avoue que je suis surpris de ce qu'elle a fait. Quoi ! se sacrifier pour le bonheur d'un frère ? Quelle sœur aima jamais si bien ?

THÉAGÈNE.

Seigneur, c'eſt-là ſon caractère : jamais cœur ne fut ſi tendre, & en même temps ſi déſintéreſſé que le ſien. Elle ne balance pas un moment entre les intérêts des perſonnes qui lui ſont chères, & les ſiens propres : les ſiens ſont toujours ſacrifiés ; & je lui ai cent fois oui dire que ce n'étoit pas aimer que de n'être pas dans la diſpoſition de ſe rendre malheureux pour ce qu'on aime. Elle ajoute encore à cette généroſité ſi rare celle de ne s'en point parer, & d'en négliger le mérite auprès de ceux pour qui elle fait tout. Jamais elle n'a voulu convenir avec moi qu'elle épouſât Agathocle pour mes intérêts ; & cependant je l'en avois conjurée avec ardeur : car, Seigneur, je ne vous diſſimule point les fautes que j'ai commiſes à votre égard ; je les répare préſentement en renonçant à la ſuperbe Agathoclée : je ſuis honteux de ce que mes intérêts ont pu traverſer les vôtres ; & je vous ſupplie, Seigneur, de me pardonner une ſi audacieuſe témérité.

PTOLOMÉE.

Théagène, je pardonnerois beau-

coup à l'amour; il ne m'appartient pas d'être sévère à ceux qui aiment : mais je fais plus; je vous loue de ne vouloir pas être heureux aux dépens d'Idalie.

THÉAGÈNE.

La générosité n'est pas grande. Agathoclée, malgré les ordres de son frère, m'a traité avec une hauteur & un mépris insupportables : & se pourroit-il qu'aux dépens d'une personne telle qu'Idalie, j'en voulusse épouser une telle qu'Agathoclée ? Non, je vais tâcher à rompre une si triste chaîne; & si je n'en puis venir à bout, du moins je n'envelopperai personne dans mes malheurs.

PTOLOMÉE.

Idalie sait votre résolution : veut-elle encore épouser Agathocle, lorsque vous n'en tirez aucun avantage ?

THÉAGÈNE.

Oui, Seigneur, parce qu'elle a donné sa parole.

PTOLOMÉE.

Et vous êtes bien sûr qu'elle ne l'aime pas ?

THÉAGÈNE.

Ah! Seigneur ...

PTOLOMÉE.

Et bien, Théagène, allez dire à Agathocle que je lui défends de songer à épouser Idalie jusqu'à nouvel ordre.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

AH! Seigneur, vous éclatez contre Agathocle! Que faites-vous?

PTOLOMÉE.

Je me fais Roi. C'est de ce moment que mon règne commence : Eumène, il sera heureux; mon premier ordre a été en faveur de la justice & d'Idalie. Je connois toute la prudence de tes conseils : j'y ai déféré quelque temps, & ne m'en repens pas; & tu t'apercevras de la reconnoissance que j'en ai : mais il est certain que j'avois deux partis à prendre, ou de temporiser encore avec Agathocle, & de travailler sour-

dement à l'abaiſſer; ou de me reſſaiſir de mon autorité par un coup d'éclat. Des deux côtés il y avoit du péril; la puiſſance d'Agathocle ſe ſeroit toujours fortifiée par le temps, & ſur-tout pendant la guerre où nous allions entrer avec la Syrie. J'ai préféré le péril le plus glorieux; &, ſi tu veux, j'ai été preſſé de régner.

EUMÈNE.

Seigneur, la démarche eſt faite : il n'eſt plus queſtion que je la combatte par d'inutiles diſcours; il ne faut plus que la ſoutenir.

PTOLOMÉE.

Tu peux t'en fier à moi; je ne reculerai pas. Nous allons régler notre conduite ſur celle d'Agathocle : s'il fait ſon devoir, s'il m'obéit, il n'eſt plus à craindre, & je ſerai toujours Roi de plus en plus; s'il n'eſt pas diſpoſé à m'obéir, il en faudra venir aux dernières extrémités, quelque dangereuſes qu'elles ſoient pour moi. Je ne me déguiſe pas le péril où je ſuis : mais je t'avoue que je ſuis charmé d'y être, & que rien n'égale la joie que je ſens d'avoir enfin agi en Roi. Il s'y mêle

encore celle d'avoir appris qu'Agathocle n'eſt point aimé d'Idalie : je ſais trop que je ne le ſuis pas non plus ; mais la préférence que le cœur d'Idalie lui donnoit m'étoit inſupportable : je me tiens heureux qu'elle ſoit indifférente ; &, pour ne te rien cacher, ce tranſport de joie ne m'a pas permis une longue délibération ſur l'ordre que je viens de donner. Je me ſuis hâté d'affranchir Idalie, à qui j'ai cru devoir beaucoup de ce qu'elle n'aime point Agathocle.

EUMÈNE.

Seigneur, je ne ſais ſi nous pénétrons encore tout-à-fait la conduite d'Idalie ; elle me paroît toujours enveloppée. Il eſt ſurprenant qu'elle ſe ſacrifie pour ſon frère.

PTOLOMÉE.

Ah ! c'eſt que tu ne conçois pas juſqu'où Idalie eſt capable de pouſſer la généroſité : je le conçois. Dans le même temps que le récit de Théagène me charmoit en m'apprenant qu'Agathocle n'étoit point aimé, il me piquoit de jalouſie, en me faiſant voir juſqu'à quel point un frère l'étoit. Quel cœur ! quelle tendreſſe ! Et faut-il que je n'aie

pu en être digne ? Quel empire seroit d'un aussi grand prix ?

EUMÈNE.

Mais, Seigneur, si Idalie aime son frère jusqu'à ce point, elle continuera dans la résolution d'épouser Agathocle, & vous en demandera elle-même la permission, du moment qu'Agathocle aura vaincu la répugnance de sa sœur pour Théagène ; & il ne sera pas extrêmement difficile à Agathocle de ranger sa sœur à ses volontés, ni à Théagène de renouer avec Agathoclée. Vous savez ce que c'est que la colère d'un Amant.

PTOLOMÉE.

Non, Eumène, non ; il suffit que je sache par quel motif Idalie épouse Agathocle, pour empêcher ce triste mariage. Quand j'ai promis d'y consentir, j'ai entendu qu'Idalie aimât Agathocle ; je consentois à son bonheur aux dépens du mien, mais non pas au bonheur d'Agathocle ou de Théagène : en un mot, je n'ai accordé à Idalie que la liberté de se rendre heureuse, quoi qu'il pût m'en coûter. Mais si elle veut se rendre malheureuse, elle n'est plus libre. Agathocle ne jouira point de

de ſes artifices lorſqu'ils ſont découverts, de ces mêmes artifices dont j'ai droit de le punir.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMÈNE, ALCIME.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous avez eu la généroſité d'accorder à Idalie une entière liberté, & vous ſavez le choix qu'elle a fait. Cependant on me dit que vous me défendez de ſonger à elle juſqu'à nouvel ordre. Je viens vous ſupplier de me l'accorder, & de ſouffrir qu'Idalie exerce un droit qu'elle tient de vous.

PTOLOMÉE.

Il eſt vrai que j'ai permis à Idalie de vous épouſer, parce que je ne veux pas la contraindre; mais j'apprends qu'elle ſe feroit une extrême violence en vous épouſant, & qu'elle ne s'y eſt réſolue qu'afin que vous donnaſſiez Agathoclée à Théagène. En ce cas-là, elle ne peut vous donner la main qu'en forçant

cruellement ſes inclinations; & comme je ne veux pas les tyranniſer, je crois que vous ne le voulez pas non plus.

AGATHOCLE.

Je n'ai fait nulle violence, Seigneur, aux inclinations d'Idalie. Si elle veut bien en m'épouſant avoir égard au bonheur de ſon frère, & lui procurer la main de ma ſœur, cela s'appelle-t-il tyranniſer?

PTOLOMÉE.

Oui, puiſque ſon frère lui-même renonce à épouſer Agathoclée, parce qu'il en coûte trop à Idalie.

AGATHOCLE.

Peut-on croire qu'Idalie s'immole elle-même au bonheur de ſon frère?

PTOLOMÉE.

On en peut croire ſes larmes & ſon déſeſpoir, dont Théagène a été témoin.

AGATHOCLE.

Seigneur, il eſt bien aiſé de voir d'où partent les difficultés qu'il vous plaît de me faire. J'aurai peine à obtenir votre conſentement: mais je vous ſupplie de ne pas oublier que je vous l'ai demandé avec tout le reſpect qui vous eſt dû.

PTOLOMÉE.

Agathocle, je vous répète moi-même ce que Théagène vous a dit de ma part. Attendez une nouvelle permission.

AGATHOCLE.

Elle seroit peut-être long-temps à venir.

PTOLOMÉE.

Il n'importe; vous l'attendrez.

AGATHOCLE.

Seigneur, je n'aurois pas cru qu'un Ministre, qui a servi utilement un grand Royaume, dût attendre long-temps la permission d'épouser une personne qui l'a choisi pour son époux. Puisqu'il faut pour cela un grand effort de crédit & de faveur, je prierai mes amis de s'employer auprès de vous pour obtenir cette grace, ou plutôt pour vous faire agréer que j'use d'une liberté qu'auroit le moindre de vos Sujets.

PTOLOMÉE.

Agathocle, employez-les pour obtenir le pardon de votre audace.

SCÈNE V.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

EN doutez-vous encore, Seigneur? Le Roi, inſpiré ſans doute par Eumène, qui veut s'emparer de toute l'autorité, eſt changé à votre égard. Il vous traite d'une manière peu conforme à ce que méritoient vos ſervices. Eumène a profité de l'amour du Roi pour l'irriter contre vous; votre perte eſt réſolue entr'eux.

AGATHOCLE.

Ah! pour ma perte, Alcime; ce ne ſera pas l'ouvrage d'un jour; un premier caprice du Roi ne ſuffira pas pour me détruire. Il eſt vrai que je ſuis un peu ſurpris de la dureté qu'il commence d'affecter à mon égard. Il ſemble qu'il veuille m'abaiſſer, & me dépouiller de l'autorité que j'ai acquiſe par tant de travaux. Mais il faudra trouver les moyens de la conſerver. Le Roi eſt mal conſeillé; il me trouble dans un droit

légitime que j'ai sur Idalie, au lieu de m'attaquer par quelqu'autre endroit plus foible pour moi, & plus avantageux pour lui. J'ai tout mon pouvoir, & un droit : je suis bien fort.

ALCIME.

Seigneur, je crains votre confiance. Je serois d'avis que vous fortifiez du Palais, & qu'avec tous vos amis vous allassiez vous jetter dans la Tour du Phare, qui est le lieu le plus fort d'Alexandrie, & qui dépend de vous. Ici, le Roi pourroit faire quelque coup d'autorité : mais quand vous serez dans le Phare, environné de vos amis & de vos créatures, vous obligerez le Roi à recevoir des conditions.

AGATHOCLE.

Alcime, il ne faut pas avoir de crainte; mais il faut encore moins en marquer : l'audace est une grande partie de la force. Demeurons dans le Palais; mais assemblons tous nos amis en diligence. Ceci une fois bien soutenu, le Roi est terrassé pour jamais : peut-être même, selon les dispositions que je vais trouver, aurai-je quelque chose de mieux à faire que d'affermir mon

autorité, & de conserver le Roi dans la dépendance.

ALCIME.

Quoi ! Seigneur, un si grand dessein ! . . .

AGATHOCLE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Il est plus près de l'exécution que tu ne t'imagines. On veut m'ôter Idalie & mon autorité : je suis trop heureux de recevoir en même temps ces deux outrages ; il en faut profiter.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, IDALIE, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

MADAME, vous me revoyez plus tendre & plus passionné que jamais. Le choix que vous avez fait m'a jetté dans une affreuse douleur : mais quand j'en ai eu appris le motif, toute ma douleur s'est tournée en admiration pour vous. Il s'en faut peu que ce que vous avez fait pour un frère contre moi ne redouble mon amour pour vous, & que, charmé de votre générosité, je ne vous tienne compte de m'avoir voulu donner la mort. Mais enfin, cette générosité héroïque n'aura, grace au Ciel, aucun effet funeste : Théagène n'en veut pas jouir ; il renonce à Agathoclée, & je vous ai affranchie de la triste nécessité d'épouser Agathocle.

IDALIE.

Seigneur, le changement de Théagène ne me fait point changer. Trouvez bon que je persiste dans ma première résolution, & que je vous demande très-instamment la grace de la pouvoir exécuter.

PTOLOMÉE.

Que me dites-vous? Pourquoi vous donner à Agathocle, puisque Théagène lui-même vous dispense de cet effort?

IDALIE.

Je n'ai pas pris un dessein pour ne le pas suivre jusqu'au bout.

PTOLOMÉE.

Ah! ingrate, vous aimez Agathocle. Je ne lis que trop dans votre perfide cœur.

IDALIE.

A quoi bon chercher à lire dans mon cœur? mes motifs, Seigneur, ne vous font rien. Je ne puis être à vous: que vous importe par quel motif je sois à Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'importe, ingrate? Il est vrai qu'il ne devroit pas m'importer; il est vrai

que je devrois entièrement renoncer à vous ; Théagène a bien la force de renoncer à Agathoclée dont il eſt moins maltraité : mais enfin j'ai la honteuſe foibleſſe de ne pouvoir m'arracher à vous; j'ai celle de vouloir que, quand vous vous réſolvez à épouſer mon rival, ce ſoit du moins ſans amour. Au nom de toute ma tendreſſe, pour toute récompenſe de la plus vive paſſion du monde, découvrez-moi le fond de votre cœur ; dites-moi ſi vous aimez Agathocle. Quel prix de mon amour, d'apprendre ſeulement ſi mon rival eſt aimé !

IDALIE.

J'avoue, Seigneur, qu'il méritoit un autre prix ; & c'eſt faire bien peu pour vous, de vous redire ſeulement ce que je vous ai déjà dit cent fois. Je n'aime point Agathocle ; il le ſait lui-même : & ſi je vous l'ai préféré, ç'a été par d'autres raiſons très-fortes, très-puiſſantes, mais que je ne puis jamais vous dire. En vain vous me les demanderiez, en vain vous emploieriez toute votre autorité, &, ce qui eſt encore plus fort, une tendreſſe dont je ſuis infini-

ment honorée; il faut que je sois bien engagée à les tenir secrettes, puisque l'extrême reconnoissance que je vous dois, & que je sens très-vivement, ne peut me les faire déclarer Contentez-vous, Seigneur, qu'Agathocle n'est point aimé de moi, &, pour vous dire encore plus, que vous n'avez aucun rival qui vous soit préféré.

PTOLOMÉE.

Quelle foiblesse est la mienne! Je me crois heureux en ce moment, d'apprendre que personne n'est aimé d'elle. Je vous dirai même, Madame, que j'ai encore une raison pour en avoir de la joie. Quelque desir de vengeance qui m'eût animé contre un rival aimé, j'aurois été fâché de vous donner du chagrin dans la personne de celui qui eût touché votre cœur; & je puis vous annoncer présentement, sans vous affliger, que j'ai donné ordre qu'on arrêtât Agathocle.

IDALIE.

Ah! Seigneur, qu'avez-vous fait? Que je suis malheureuse!

PTOLOMÉE.

Qu'entends-je? Quoi! dans le mo-

ment que vous me proteſtez que vous n'aimez pas Agathocle, l'idée de ſon péril vous trouble juſqu'à ce point; & vous êtes ſi peu maîtreſſe de vous-même, que vous ne pouvez pas ſeulement feindre un peu plus de tranquillité!

IDALIE.

Au nom des Dieux, Seigneur, révoquez cet ordre, s'il eſt poſſible; c'eſt pour votre propre intérêt que je vous en conjure. Ne prévoyez-vous point les maux qui en peuvent arriver?

PTOLOMÉE.

Perfide, oſes-tu bien couvrir du prétexte de mes intérêts ton indigne amour pour Agathocle? Va: n'eſpère plus rien, l'ordre eſt donné; & au moment que je parle on l'exécute. Ton Amant va être dans les fers; je vais régner, & j'aurai tout le pouvoir que demande ma vengeance.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, quel malheur je viens vous annoncer ! Agathocle n'eſt point arrêté; il eſt échappé hors de ce Palais.

PTOLOMÉE.

Ah ! Dieux !

IDALIE.

Hélas ! quel malheur !

EUMÈNE.

J'ai pris toutes les précautions poſſibles pour exécuter votre ordre ; j'ai choiſi un endroit détourné pour y arrêter Agathocle: mais auſſi-tôt qu'il m'a vu venir à lui, accompagné de quelques-uns des miens dont j'étois sûr, il a compris mon deſſein, & a gagné auſſitôt la ſalle des Gardes, où il a mis l'épée à la main, & a demandé du ſecours. Quelques-uns de vos Gardes ſe ſont rangés ſous moi pour exécuter vos or-

dres; mais la plupart ont pris son parti. Pendant le combat, il est sorti du Palais, & ses amis en sortent en foule pour l'aller joindre.

PTOLOMÉE.

Ah! Eumène, allons-y donner ordre. Perfide, vous triomphez!

SCÈNE III.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

ATTIDE, rends-moi graces de ne pas savoir mon secret. Si tu connoissois tous mes maux, si tu voyois le triste enchaînement de ma destinée, ton amitié pour moi te rendroit trop malheureuse.

ATTIDE.

Hélas! Madame, que m'épargnez-vous? un mot qui m'apprendroit la source de vos maux, & qui me mettroit peut-être en état de les soulager. Mais ce spectacle perpétuel de vos douleurs que l'ame la plus insensible partageroit, votre mort qui n'est pas

éloignée, si vous ne faites quelque effort sur vous-même, ne me font-ils pas passer des jours aussi malheureux qu'à vous ? je vous vois mourir : ai-je besoin d'en savoir la cause pour vous suivre ?

IDALIE.

O Ciel ! pourquoi attaches-tu un si funeste succès à mes plus courageuses résolutions ? pourquoi te plais-tu à en tourner les effets contre moi ? Est-ce que les motifs en étoient trop peu nobles & trop peu vertueux ? Hélas ! j'ai cru qu'ils l'étoient assez pour mériter ton secours & ta protection ; du moins ils ne méritoient pas d'être si cruellement traités.

SCÈNE IV.

IDALIE, ATTIDE, ALCIME.

ALCIME.

MADAME, vous savez ce qui est arrivé, & le traitement qu'on a fait à Agathocle. Il s'est jetté dans la Tour du Phare, pour être à couvert des persécutions de ses ennemis; &, en se retirant, son plus grand soin a été de donner ordre à ce qui vous regarde. Il m'a chargé de venir ici pour vous prier de le suivre dans la Tour; je vous conduirai: & puisque vous l'avez choisi pour votre époux, vous n'en devez faire aucune difficulté; c'est même un devoir pour vous. Sortons, Madame; il n'y a pas un moment à perdre: nous le pouvons encore dans la confusion où est tout le Palais; mais dans peu de temps nous ne le pourrons peut-être plus. Il y va de ma vie d'être vu en ces lieux: sortons; ne tardons pas.

IDALIE, *à part.*

Ah! Dieux! suivre Agathocle! me

dévouer pour jamais! ... J'en frissonne d'horreur.

ALCIME.

Il n'y a point à délibérer, Madame; c'est votre époux, le temps presse.

IDALIE.

Achevons, achevons ce que nous avons commencé. Allons, Alcime, conduisez-moi vers Agathocle.

SCÈNE V.

PTOLOMÉE, IDALIE, ALCIME, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

Que vois-je? qu'entends-je? Gardes, que l'on me réponde d'Alcime. Quoi! si-tôt que j'ai donné mes ordres pour attaquer le traître Agathocle dans sa Tour, je reviens près d'une ingrate, entraîné par la violence de ma passion, & je la trouve qui fuit, qui va joindre un rebelle, elle qui m'a juré qu'elle étoit sans amour pour lui! Je vois la plupart de mes Sujets, de ceux dont ma

ma Cour étoit compoſée, qui m'abandonnent, qui vont ſe ranger du parti d'un traître : Idalie ſuit leur exemple ; elle m'abandonne auſſi : Idalie que je préférois à tout l'Univers, qui eſt elle-même la cauſe de tous mes malheurs, qui m'a précipité dans le funeſte état où je ſuis, qui ne me peut reprocher que de l'avoir trop aimée ? Quel monſtre es-tu donc, barbare Idalie ?

IDALIE.

Seigneur, je ſuccombe ſous la haine toute-puiſſante des Dieux. Je me vois tombée dans un abyme de maux d'où rien ne peut me tirer. Accablez-moi des plus ſanglans reproches, joignez-y les plus cruels ſupplices ; je ſouffrirai tout ſans murmurer : mais je ſuis innocente.

PTOLOMÉE.

Vous êtes innocente ; & vous allez animer une rebelle contre moi, & vous allez honteuſement l'accompagner dans ſa fuite & dans ſa révolte, après m'avoir juré que vous ne l'aimiez pas ?

IDALIE.

Je ne vous ai point trompé ; je vous le jure encore.

PTOLOMÉE.

Eh bien ! oui, je crois que vous ne l'aimez pas, & je découvre enfin le secret de votre conduite. Sans doute, il tramoit quelque chose contre moi : c'est peut-être lui qui excite la guerre de Syrie ; il aspiroit à me déposséder de mon Trône : il vous a mise dans cette indigne confidence ; & vous, persuadée que son dessein réussiroit, vous avez préféré un rebelle qui alloit être Roi, à un Roi qui ne le devoit pas être encore long-temps. Voilà, voilà ce que vous cachiez avec tant de soin : ce n'étoit point l'amour qui vous lioit, Agathocle & vous ; c'étoit une funeste ambition, c'étoit la société du même crime, c'étoit le desir de ma mort.

IDALIE.

Quelle injustice vous me faites, Seigneur, & que vous êtes éloigné !...

PTOLOMÉE.

Ne croyez plus me tromper par de vains discours. Assez & trop long-

temps vous avez abusé de ma crédulité : c'en est fait, je ne vous regarde plus qu'avec horreur & avec mépris.

IDALIE.

Non, je n'y puis plus résister; vous me forcez de parler. Aussi bien je vois que les raisons que j'avois de me taire ne subsistent plus; & ma malheureuse destinée a rendu inutile un mystère qui m'a tant coûté. Vous allez apprendre...

PTOLOMÉE.

Eh bien ! quoi ? allez-vous encore, par de nouveaux artifices...

IDALIE.

Non, Seigneur; vous allez apprendre mon innocence, & quelque chose de plus. Mais promettez-moi, Seigneur, que si, après que j'aurai parlé, il arrivoit encore, quoiqu'il y ait peu d'apparence, que je pusse exécuter le dessein que je vous découvrirai, vous m'en laisserez la liberté comme si je ne vous avois rien dit.

PTOLOMÉE.

Parlez; je vous le promets.

IDALIE.

Trouvez bon, Seigneur, que je vous

demande encore plus de sureté : je sais l'importance de ce que je vous demange. Daignez me jurer par tous les Dieux, qu'après avoir appris mon secret, vous ne m'en laisserez pas moins maîtresse de ma conduite.

PTOLOMÉE.

J'y consens, j'en jure tous les Dieux que l'Egypte adore. Parlez promptement.

IDALIE.

Sachez donc, Seigneur, que cette coupable Idalie, qui a si mal répondu à toutes vos bontés, elle...

SCÈNE VI.

PTOLOMÉE, IDALIE, THÉAGÈNE, ATTIDE.

THÉAGÈNE.

SEIGNEUR, un Héraut arrive de la part d'Agathocle, qui vous mande que si vous lui voulez bien rendre Idalie, il est prêt à mettre les armes bas, & à rentrer dans le devoir; mais que si vous

perſiſtez à la retenir, il ſoutiendra ſon droit.

IDALIE.

Ah ! Seigneur, prenez le parti qu'Agathocle vous préſente.

PTOLOMÉE.

Achevez ce que vous commenciez à me dire ; je prendrai enſuite ma réſolution.

IDALIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus rien à dire ; renvoyez-moi vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'eſt donc devenu cet important ſecret que vous m'alliez révéler ?

IDALIE.

Je vous en conjure à genoux, Seigneur ; ſouffrez que j'aille terminer tant de maux, & prévenir ceux qui peuvent encore naître. C'eſt pour vos intérêts que je ſuis proſternée à vos pieds.

PTOLOMÉE.

Perfide, tu me joueras donc ſans ceſſe ? Tu voulois parler ; & ſi-tôt que tu vois quelque jour à rejoindre ton cher Agathocle, ce ſecret qui alloit

éclater devient impénétrable ? Je ne daigne plus te faire de reproches ; je t'abandonne à toi-même.

IDALIE.

Je me reconnois digne de vos mépris, Seigneur; je les mérite : mais tirez-en vous-même quelque profit. Ne vous obstinez pas à allumer une guerre civile pour la mépriſable Idalie ; renvoyez-la vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Non, je ne vous y renverrai pas : mais ne vous flattez pas que je faſſe la guerre pour vous ; je la fais pour venger l'honneur de mon Diadême.

SCÈNE VII.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, THÉAGÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, le parti d'Agathocle groſſit de moment en moment : ſi nous devons l'attaquer dans le Phare, il n'y

a point de temps à perdre ; vos fidèles Sujets sont prêts.

IDALIE.

Encore une fois, Seigneur...

PTOLOMÉE.

Je ne vous écoute plus. Allons, Eumène, allons punir un perfide.

IDALIE.

Ciel ! quelles horreurs ! quel déſeſpoir !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

PUISQUE tous les ordres sont donnés pour demain, & qu'il ne reste aucun soin auquel nous n'ayions satisfait, retirons-nous ici, cher Eumène. Laissons les autres s'abandonner au repos de la nuit : il n'est pas fait pour nous dans la triste situation où nous sommes; trop de pensées différentes m'occupent, & j'ai besoin de toi. Quelle honte, cher Eumène, que ma première entreprise ait si peu réussi ! Nous avons été repoussés de devant la Tour, & jusqu'ici c'est Agathocle qui triomphe.

EUMÈNE.

Ce que vous appellez une honte, Seigneur, sera pour vous une gloire immortelle. Malgré le nombre des rebelles

rebelles fort supérieur, vous avez fait des actions d'une valeur si héroïque...

PTOLOMÉE.

Il ne te convient pas de me flatter, Eumène, & il n'en est pas temps; je suis vaincu.

EUMÈNE.

Seigneur, un poste tel que le Phare ne s'emporte pas en une première attaque; & pour en avoir été repoussé une fois...

PTOLOMÉE.

Ah! j'en conviens; aussi j'en suis affligé, mais non pas abattu. Au contraire, je sens mon courage d'autant plus animé, que j'ai à réparer la honte d'aujourd'hui, que l'insolence & la rebellion victorieuses m'irritent, & qu'il faut leur arracher un avantage qui ne leur est pas dû. J'attends avec impatience que le soleil reparoisse, & que je puisse me revoir au pied de cette Tour d'où j'ai été repoussé.

EUMÈNE.

La guerre avec Agathocle peut être

longue; & si dans toutes les occasions vous ménagez aussi peu votre vie, que je crains que vous ne fassiez triompher Agathocle! lui-même il ne s'expose pas tant.

PTOLOMÉE.

Il est Roi, & moi je veux l'être; il faut que je m'en montre digne: & enfin il vaut mieux que je meure en faisant de légitimes efforts pour régner, que si j'eusse vécu en consentant lâchement à ne régner pas.

EUMÈNE.

De si nobles sentimens...

PTOLOMÉE.

Hélas! Eumène, s'ils sont nobles, il y en a d'autres bien foibles & bien peu glorieux dans le fond de mon cœur. Je ne me détache point d'Idalie. Dans ce temps où il faut combattre pour mon Trône, où je le vois ébranlé, & peut-être prêt à choir, Idalie est toujours présente à mon esprit. Je suis vivement irrité contr'elle, & je ne veux jamais la revoir; non, je ne veux la revoir de ma vie: mais ce qui m'irrite le plus ne

me guérit pas. Ses artifices, ſes trahiſons, tout m'eſt inutile. Croiras-tu ce que je te vais avouer ? Je la convaincs de ces artifices, je la ſurprends dans ces trahiſons ; & cependant mon cœur me dit quelquefois qu'elle en eſt incapable. Il ne me fournit aucune raiſon qui la juſtifie ; il ſait que tout eſt contr'elle, & il ne laiſſe pas de me la vouloir juſtifier ſans aucune raiſon. Ce caractère de vertu que tu ſais que je ſentois en elle, & qui me touchoit tant, peu s'en faut que je ne l'y ſente encore au milieu de ſes artifices. Quelles illuſions de mon amour, & que je la dois haïr de m'avoir jetté dans un ſi honteux aveuglement !

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, EUMÈNE, THÉAGÈNE.

THÉAGÈNE.

IDALIE demande, Seigneur, ſi vous voulez bien lui permettre de venir vous parler.

PTOLOMÉE.

Idalie ! Ah ! qu'elle entre. Mais non ; je ne veux point la voir. Qu'auroit-elle à me dire ?

THÉAGÈNE.

Elle demande cette grace, Seigneur, avec la dernière inſtance.

PTOLOMÉE.

Eumène, je ne puis m'en diſpenſer : qu'elle entre.

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

Vous avez bien de la peine, Seigneur, à vous résoudre à me voir.

PTOLOMÉE.

J'aurois dû ne vous voir jamais. Et que venez-vous faire ici ? venez-vous jouir de l'agréable spectacle de me voir vaincu, & peut-être prêt à perdre ma Couronne ? venez-vous, cruelle, goûter la douceur de m'avoir précipité dans les malheurs les plus affreux ?

IDALIE.

Seigneur, la fortune n'a pas secondé aujourd'hui la justice de votre entreprise, ni les prodiges de valeur que vous avez faits ; je vous vois trahi, abandonné : c'est ce moment que je choisis, Seigneur, pour vous apprendre enfin que je vous aime avec toute la tendresse dont un cœur est capable.

PTOLOMÉE.

Qu'entends-je ? & qui pourroit penſer ?...

IDALIE.

Daignez m'écouter, Seigneur. Dès que vous eûtes touché mon cœur par votre amour, & encore plus par vos vertus, je ne m'attachai qu'à vous le diſſimuler, de peur d'aigrir contre vous Agathocle, dont je connoiſſois & le pouvoir & les mauvaiſes intentions. J'eus la foibleſſe de ne pas vous demander aſſez tôt à partir : je laiſſai fortifier & votre amour & celui d'Agathocle ; voilà tout mon crime : mais l'amour me retenoit dans un lieu où vous étiez. Lorſqu'enfin je fus trop frappée des malheurs que pouvoit produire cette rivalité, & que je vous demandai à retourner en Sicile, les Dieux ſavent quelle violence je me faiſois en me réſolvant à ne plus vous voir : mais du moins j'aurois paſſé le reſte de ma vie à penſer à vous, à pleurer votre abſence, & avec le ſeul plaiſir de ne point nuire à votre repos ni à celui de votre Etat. Quand vous me laiſsâtes la liberté de partir, Agathocle me laiſſa aſſez en-

tendre, & j'appris encore d'ailleurs que si je partois & ne l'épousois pas, la rupture étoit infaillible entre vous & lui, qu'il se révolteroit; qu'enfin vous étiez en péril. J'ai pour lui toute l'horreur qu'il mérite; & je me résolus à l'épouser pour prévenir des maux si terribles, & pour être toujours en état de retenir dans le devoir ce dangereux Ministre, toujours prêt à en sortir. Heureuse si j'avois pu du moins tirer ce fruit du fatal amour qu'il a pour moi! Théagène, qui ignoroit lui-même ce qui se passoit dans mon cœur, crut que je faisois pour lui ce que je ne faisois que pour vous, & j'étois obligée à le laisser malgré moi dans cette erreur. Voilà ce secret que je cachois avec tant de soin, & qu'il m'étoit si important de bien cacher; car si vous l'eussiez pu découvrir, votre amour se fût opposé à vos intérêts, & je n'eusse plus été en état de rien faire pour vous. Hélas! tous les maux que j'ai voulu prévenir sont arrivés, je n'ai plus rien à cacher; & ce même secret que je renfermois si étroitement dans mon cœur, je viens vous l'apprendre lorsque vous ne le voulez plus savoir; & il est maintenant de

l'intérêt de ma gloire qu'il devienne public.

PTOLOMÉE.

Charmante Idalie, laissez-moi mourir de joie à vos genoux. Par quels transports puis-je jamais vous marquer tout ce que je sens ? Quoi ! vous vous sacrifiez pour moi ? & comment reconnoître dignement un si cruel sacrifice ?

IDALIE.

Ce n'est pas ce qui m'a le plus coûté ; je vous le devois, puisque je vous aime. Ce qui m'a coûté, ç'a été de vous cacher ce que je sentois pour vous ; ce qui m'a coûté, ç'a été de voir couler vos larmes, & de retenir les miennes ; de renoncer à avoir auprès de vous le mérite d'une action produite par un si tendre amour ; de perdre votre reconnoissance dont j'eusse pu me flatter, & qui m'eût payée de tout ; de vous jurer que j'étois indifférente, lorsque mon cœur suffisoit à peine à toute ma tendresse pour vous ; de soutenir vos reproches, lorsque ma conduite vous faisoit croire que je vous trompois & que j'aimois Agathocle ; enfin, de voir celui que j'adorois prendre pour moi

un mépris bien fondé. Je vous sacrifiois tout le bonheur de ma vie avec bien moins de peine que l'opinion que j'ose dire que vous devez avoir de moi.

PTOLOMÉE.

Oui, je l'avoue, je ne suis pas digne de vivre, après les emportemens que je vous ai laissé voir. Ah ! Ciel ! pour prix de la plus héroïque générosité qui fut jamais, Idalie, l'aimable Idalie ne reçoit que des outrages !

IDALIE.

Je ne m'en plains pas, Seigneur ; ils me prouvoient votre amour : mais ils mettoient le mien à une difficile épreuve. Et concevez-vous bien, Seigneur, jusqu'à quel point il falloit vous aimer pour vouloir suivre Agathocle dans la tour, & pour vous en demander la liberté au hasard de vous faire croire que j'aimois cet infame rebelle ? Je craignois quelquefois que la bisarrerie apparente de ma conduite, mon antipathie visible pour Agathocle, la conformité que je me flatte qui est entre votre cœur & le mien, ne vous fît deviner mon secret ; quelquefois aussi j'en avois envie malgré moi.

PTOLOMÉE.

Ce qui m'a empêché de deviner que je fusse aimé, c'est que je l'étois trop. Peut-on croire qu'il y ait un amour si parfait & si noble ? & est-il permis à un mortel de s'en croire l'objet ? Quand je vous demandois votre cœur avec des empressemens si passionnés, je savois bien que je vous demandois le plus grand bien du monde : mais que j'étois encore éloigné de le croire aussi précieux qu'il l'est ! Non, je ne puis jamais l'acheter assez : j'accepte tous mes malheurs avec joie, puisqu'ils sont des suites de mon amour ; & j'aurois trop de honte de ne rien souffrir pour vous, après tout ce que vous avez souffert pour moi.

IDALIE.

Ah ! c'est-là ce qui me désespère ; je suis coupable de tout ce que vous souffrez. Que n'ai-je achevé mon triste sacrifice ? Que n'ai-je épousé Agathocle ? j'aurois eu le plaisir de faire à mes dépens le bonheur, ou du moins le repos de ce que j'aime, & j'ai la douleur mortelle d'en faire tous les malheurs.

PTOLOMÉE.

Au contraire, belle Idalie, vous mettez ma deſtinée au-deſſus de tous les événemens. Si je dompte les rebelles, c'eſt vous qui me faites Roi; ſi je péris, je ne puis mourir que le plus heureux de tous les hommes.

IDALIE.

Je me flatte, Seigneur, qu'après ce que j'ai fait, vous me croyez aſſez d'amour pour vous, & aſſez de courage pour ne vous pas ſurvivre un inſtant. Mourons, s'il le faut, & enſeveliſſons-nous ſous les ruines de ce Palais; je n'aurai point de regret à la vie, je n'y ai plus rien à faire: vous ſavez que je vous aime.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, IDALIE, THÉAGÈNE, ATTIDE, EUMÈNE.

THÉAGÈNE.

Seigneur, le détestable Agathocle n'est pas content d'avoir osé vous résister dans le Phare; il vient, à la faveur de l'obscurité de la nuit, vous attaquer jusques dans ce Palais.

IDALIE.

Justes Dieux!

PTOLOMÉE.

Allons, Théagène; allons, Eumène: nous triompherons; ma fortune est changée. Adieu, Madame; vous m'avez rendu invincible.

SCÈNE V.

IDALIE, ATTIDE.

ATTIDE.

MADAME, voilà donc enfin ce grand secret découvert. Je ne me plains plus de la réserve dont vous avez usé avec moi ; j'avoue que le sujet en étoit digne, & enfin je ne puis plus que vous admirer. Quelle doit être aussi l'admiration du Roi, & combien doit-elle fortifier son amour ! Une semblable conduite vaincroit l'aversion la plus violente : à quel point augmentera-t-elle une vive tendresse ?

IDALIE.

Attide, il vient de partir ; il va s'exposer à cent périls : peut-être un nouveau desir de gloire, & l'envie de se remontrer à mes yeux vainqueur, le rendron-t-ils plus audacieux. Il voudra répondre par de plus brillans exploits à l'aveu que je viens de lui faire. Hélas ! se pourroit-il que de cette manière encore je contribuasse à sa perte ? Aga-

thocle n'eſt point venu attaquer le Palais ſans de nombreuſes troupes : on n'entreprend point de ſemblables crimes ſur de légères apparences de ſuccès ; tout s'accorde à me porter dans l'ame une mortelle frayeur.

ATTIDE.

Madame, une puiſſance légitime eſt bien forte contre la rebellion ; des Peuples armés contre leur Souverain ont peine à en ſoutenir la vue : il y a des Dieux ; & je ne puis douter que votre vertu, & tout ce que vous venez de faire, ne les engage puiſſamment à vous ſecourir.

IDALIE.

Hélas ! combien de fois le plus juſte parti a-t-il ſuccombé ? Je t'avouerai pourtant qu'au milieu de l'horrible agitation où je ſuis, j'eſpère auſſi bien que toi. Dans ces cruels momens, je ne laiſſe pas de me ſentir ſoulagée d'avoir dit au Roi qu'il eſt aimé : cet horrible poids ne m'accable plus ; & délivrée de ce mal inſupportable, j'en ai plus de diſpoſition à croire que mes autres maux vont finir. Quelles foibles

eſpérances ! Hélas ! peut-être qu'à l'inſtant que je parle, un trait ennemi...

ATTIDE.

Ah ! Madame, éloignez une ſi funeſte idée. Pourquoi vous faire, ſans néceſſité, de ſi cruels tourmens ?

IDALIE.

Ce n'eſt que la fin d'une ſi précieuſe vie que je crains; car pour ce qui me regarde, ma chère Attide, crois-moi, je ſaurai rendre ma douleur aſſez courte. J'étois bien plus à plaindre quand je me dévouois au long ſupplice de vivre pour Agathocle.

SCÈNE DERNIÈRE.

IDALIE, EUMÈNE, ATTIDE.

EUMÈNE.

MADAME, nous triomphons. Le Roi, quoiqu'avec des forces inférieures, n'a pas ſeulement repouſſé les rebelles, il a percé de ſa propre main le cœur du coupable Agathocle; il a paru

plus qu'un homme. Un juſte effroi s'eſt emparé des mutins ; ils fuient tous, & cherchent des aſyles qui les garantiſſent d'une punition trop légitime.

IDALIE.

Eumène, quel bonheur !... Quoi ? Eumène... Non, je ne puis parler.

EUMÈNE.

Le Roi va venir près de vous.

IDALIE.

Ah ! ne l'attendons pas, chère Eumène ; allons au-devant du Vainqueur.

MACATE,

COMÉDIE.

1722.

SUJET DE MACATE.

PHLÉGON, Affranchi de l'Empereur Adrien, a fait en Grec un Livre intitulé : Des Choſes étonnantes. *C'eſt un Recueil de différens faits diſtribués en autant d'articles différens.*

Au premier de ces articles, qui eſt aſſez étendu, il manque le commencement ; mais cela ne cauſe aucune incertitude ni aucune obſcurité dans l'Hiſtoire. J'en donne ici, non une traduction littérale qui auroit été trop longue, mais un extrait, où j'oſe aſſurer que rien d'important ne ſera omis.

Une vieille Nourrice alla regarder de nuit dans l'appartement des Hôtes, Elle y vit, à la lumière d'une lampe, Philinnion avec Macate, Etranger qui logeoit-là par le droit d'hoſpitalité. La Nourrice fut extrêmement effrayée ; car Philinnion, qui étoit la fille de cette maiſon-là, étoit morte & enterrée depuis près de ſix mois. La Vieille, toute hors d'elle, alla remplir la maiſon de ſes cris. La mère de Philinnion n'en voulut d'abord rien croire, & ne ſe réſolut qu'un peu tard à aller s'éclaircir ſur les lieux. Quand elle y arriva, il s'étoit fait quelque changement dans la Scène ; les deux perſonnages

étoient plus tranquilles que la Nourrice ne les avoit vus, & la mère ne vit que quelque légère apparence de la figure & de l'habillement de sa fille : elle remit l'entier éclaircissement à la nuit suivante ; mais elle manqua Philinnion, qui étoit venue, & déjà repartie : du moins cela fut réparé par Macate lui-même, qui, vivement pressé, avoua tout. Philinnion se déroboit à ses parens pour venir le trouver la nuit ; ils mangeoient, ils buvoient ensemble ; il lui avoit donné un anneau de fer & une coupe dorée ; il en avoit reçu une bague d'or & un mouchoir de cou qu'il montra ; enfin, après tout ce qu'il avoit vu, il ne lui étoit pas possible de la croire morte. A ce discours la mère se désespéroit, & étoit prête à expirer elle-même. Pour la calmer en quelque sorte, Macate lui promit que si sa fille revenoit encore, elle & son mari en seroient avertis dans le moment ; ce qui fut exécuté la nuit suivante. Quand Philinnion vit arriver dans la chambre de Macate son père & sa mère surpris & effrayés au dernier point de l'y trouver, elle leur dit : Vous êtes bien cruels de me troubler dans l'usage que je faisois de la permission que les Dieux m'avoient donnée de venir ici passer trois nuits avec cet Hôte, sans y faire aucun désordre. Vous vous

NOMS DES PERSONNAGES.

DÉMOSTRATE, Citoyen d'Hypate, Ville de Theſſalie.

SÉLÈNE, Fille de Démoſtrate.

MIRTALE, Nièce de Démoſtrate.

MACATE, Hôte de Démoſtrate.

ORONTE, jeune Citoyen d'Hypate.

PHORMION, Eſclave de Macate.

CÉPHISE, Eſclave de Mirtale.

La Scène eſt à Hypate, ſous l'Empire d'Adrien.

MACATE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHORMION, CÉPHISE.

CÉPHISE.

PHORMION, il me semble que pour le peu de temps qu'il y a que nous nous connoissons, je n'en use pas mal avec toi; je te viens trouver jusques dans l'appartement de ton Maître pour jouir de ta conversation, qui n'en vaut peut-être pas trop la peine.

PHORMION.

Ma belle Céphise, tu fais une bonne

action; il ne faut point t'en repentir. Jupiter l'Hospitalier veut qu'on ait soin des Etrangers, comme mon Maître & moi, & qu'on fasse de son mieux pour les bien traiter : il doit y avoir aussi, si je ne me trompe, une Vénus Hospitalière ; & je serois bien-aise qu'elle m'eût recommandé à toi ; elle doit même l'avoir fait : car dans le moment que je te vis il y a cinq ou six jours, ton minois me fit une certaine impression, qui n'a fait que croître & embellir. Avoue que tu t'en es bien apperçue.

CÉPHISE.

J'en ai eu, si tu veux, quelque léger soupçon : mais je t'avoue aussi que je n'en ai pas été fort enflée de gloire. Est-ce un si grand honneur que de te plaire ?

PHORMION.

Comment donc ! nous revenons vainqueurs des jeux Olympiques, où nous avons eu le prix de la course des Charriots : on nous fait de grands honneurs dans toutes les Villes où nous passons ; on nous ...

CÉPHISE.

Que tu es ridicule avec ton *Nous !* C'est

C'eſt ton Maître Macate qui a eu le prix ; ce n'eſt pas toi, qui n'es que ſon Eſclave favori.

PHORMION.

Tu n'entends pas ces matières-là, ma pauvre Céphiſe. Tu dirois de même que la gloire du prix appartient aux chevaux de mon Maître, & non pas à lui : mais apprends que cette gloire-là rejaillit des chevaux ſur mon Maître, & de mon Maître ſur moi.

CÉPHISE.

Voilà bien des ricochets qu'elle fait pour arriver à toi. Mais n'importe, je veux bien te prendre pour un vainqueur des jeux Olympiques. Et bien, grand & illuſtre Phormion, dis-moi un peu quel homme c'eſt que ton Maître, qui a gagné le prix avec toi.

PHORMION.

C'eſt un garçon bien fait, comme tu as vu, fort brave, fort adroit à tous les exercices, témoins nos jeux Olympiques, fort galant homme, & tu peux t'en fier à moi : car, comme j'ai pour toi ce que tu ſais, je te parle en confidence ; & s'il avoit quelque vice

considérable, il y a long-temps que je le saurois, & je te le dirois de bonne foi.

CÉPHISE.

Et que vient-il faire ici ?

PHORMION.

Rien; il voyage pour son plaisir, & peut-être pour se faire voir à plus de gens après sa victoire des jeux Olympiques. Votre Ville d'Hypate méritoit bien qu'il y passât; & comme Démostrate est l'ancien Hôte de sa famille, nous sommes venus loger chez lui, de même que Démostrate ou les siens auroient logé chez nous, s'ils étoient venus à Sicione, d'où nous sommes: cela est tout simple.

CÉPHISE.

Assurément.

PHORMION.

Tout ce qui m'en fâche, c'est que nous avons mal pris notre temps. Toute cette maison-ci est dans l'affliction, & on ne songe guères à nous divertir.

CÉPHISE.

Il est vrai que vous êtes arrivés justement deux jours après que Démostrate a perdu sa fille unique qu'il aimoit ten-

drement, & vous ne devez pas trouver étrange qu'il ne soit pas bien joyeux.

PHORMION.

Je le comprends : mais ce qui m'étonne, c'est que toute la maison est aussi affligée que lui. Tous les Esclaves pleurent cette Sélène qui vient de mourir, presqu'aussi amérement que Démostrate. Il falloit donc que ce fût une merveille que cette fille-là ?

CÉPHISE.

Ils le disent tous : pour moi, je ne l'ai vue que mourante ; car, comme elle étoit tombée dans une maladie de langueur, Démostrate s'avisa, peut-être quinze jours avant qu'elle mourût, de faire venir ici Mirtale, sa nièce, afin qu'elle tâchât de divertir la malade. Mirtale y fit de son mieux, à ce que je crois, & ne fit rien. Je vis Sélène languissante, & pourtant fort belle : certainement c'est grand dommage.

PHORMION.

Et bien, Démostrate, qui est vieux & n'a point de femme, ne sauroit mieux faire que d'épouser Mirtale ta Maîtresse ; & je crois que vous comptez

bien de vous établir toutes deux dans cette maison-ci, qui est bonne & bien étoffée.

CÉPHISE.

Nous verrons.

PHORMION.

Je vais te confier un grand dessein que je forme. Je m'apperçois que mon Maître a assez d'inclination pour Mirtale : elle est jolie, avenante ; elle est la seule qui le réjouisse un peu dans ce lugubre séjour, quoiqu'elle n'ose le faire qu'avec beaucoup de précaution, à cause de la tristesse dominante ; il la voit avec plaisir, il la cherche : s'il l'épousoit, au lieu de continuer à courir par le monde, cela ne seroit-il pas bien ?

CÉPHISE.

Pas trop mal.

PHORMION.

Tu conçois bien d'où me vient ce projet. Je voudrois t'avoir, ma chère Céphise, car tu me plais beaucoup ; je dis beaucoup, & par ce moyen-là mon affaire seroit faite ; je t'epouserois aussi : n'est-il pas vrai ?

CÉPHISE.

Nous en parlerions après cela.

PHORMION.

Oh ! non, non. Si tu ne me promets de m'épouser, point de Macate pour Mirtale; en donnant, donnant. Mais, à-propos, voici une difficulté. N'y a-t-il pas un Oronte qui en veut à Mirtale ?

CÉPHISE.

Oui; mais je t'assûre que Mirtale n'en veut point à Oronte. Il est amoureux d'elle comme un fou ; mais il n'est qu'amoureux : il n'est point aimable ; nul agrément dans l'esprit, nulle galanterie; de la dureté, de la férocité : bref, il ne nous plaît point.

PHORMION.

Et moi, je te plais donc ?

CÉPHISE.

Voilà une belle conséquence.

PHORMION.

Oui; car je suis tout le contraire d'Oronte.

CÉPHISE.

C'est-à-dire, guères amoureux.

PHORMION.

Oh ! que tu as l'esprit mal fait ! Je suis très-amoureux ; entends-tu ? & tu le verras par les soins que je vais me donner pour le grand projet. Mais j'entends du bruit : c'est mon Maître qui rentre.

SCÈNE II.

MACATE, PHORMION, CEPHISE.

MACATE.

CÉPHISE, je suis bien-aise de te trouver ici : je viens de voir ton aimable Maîtresse, dont je suis charmé.

CÉPHISE.

Monsieur, je suis ravie qu'elle se soit trouvée dans la maison de Démostrate, pour vous en faire les honneurs mieux que Démostrate ne les pouvoit faire lui-même dans l'état où il est. Je suis persuadée qu'il en saura bon gré à sa nièce ; & je la vais assurer qu'elle lui a bien fait sa cour.

SCÈNE III.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

SEIGNEUR, vous voilà donc Amant de Mirtale ? Vous ne pouviez jamais mieux faire. J'ai une bonne nouvelle à vous donner, & qui va vous transporter de joie. Oronte, qui assiège Mirtale depuis long-temps, & qui en perd l'esprit, ne lui plaît point du tout. J'ai tiré adroitement ce secret de Céphise, avec qui, sans vanité, je ne suis point trop mal. Je veille sans cesse à vos intérêts, comme vous voyez. Qu'avez-vous donc ? vous recevez ma bonne nouvelle bien froidement.

MACATE.

Je t'avoue qu'elle ne me touche en aucune manière.

PHORMION.

Comment ! le malheur d'un rival n'est-il pas votre bonheur ?

MACATE.

Oronte n'eſt point mon rival.

PHORMION.

Il n'eſt point amoureux de Mirtale ? Il eſt bien certain qu'il l'eſt.

MACATE.

Oui ; mais c'eſt moi qui ne le ſuis point.

PHORMION.

Et que diable êtes-vous donc ? car, à la fin, vous me mettez en colère : je vous en demande pardon.

MACATE.

Mirtale eſt aimable de ſa figure : ſa converſation eſt vive & amuſante ; je me plais avec elle ; je lui dis volontiers des choſes obligeantes, des galanteries.

PHORMION.

Et bien, c'eſt être amoureux que tout cela.

MACATE.

Oh ! que non. Sa figure me paroît aimable ſans me tranſporter ; ſa converſation m'amuſe ſans me cauſer d'émotion : je ſuis bien-aiſe de la voir ; mais ſi j'en manque l'occaſion, je re-

mets sans peine à une autre fois : je lui dis des galanteries qui ne sont que des agrémens de conversation, des choses flatteuses qui, quoique vraies pour la plus grande partie, n'ont pourtant d'autre dessein que de lui prouver que je puis avoir un peu d'esprit : je voudrois lui paroître aimable, mais sans aucun desir sérieux d'en être aimé.

PHORMION.

Tout cela est subtil. Il y a donc bien de la façon à être amoureux ? Je ne croyois pas qu'il y en eût la moitié tant.

MACATE.

Il y en a tant, que je ne l'ai jamais été. Tu m'as vu vivre comme les gens de mon âge, être dans des commerces de femmes, prendre les plaisirs de l'amour ; mais je n'ai point eu d'amour.

PHORMION.

Vous en avez bien pris le meilleur ; puisque vous en avez pris les plaisirs. A quoi diable serviroit le reste ?

MACATE.

Il serviroit à me remplir le cœur, à me ravir, à m'élever au-dessus de moi-même. Je me sens un vuide dans l'ame

qui commence à m'être insupportable. Il me manque d'aimer.

PHORMION.

J'ai oui dire qu'en certaines occasions il faut un peu s'aider : aidez-vous, Seigneur ; courage, & vous deviendrez amoureux de Mirtale.

MACATE.

Je ne le ferois pas d'assez bonne foi. Crois-tu que dans une maison où je suis reçu à la faveur des droits de l hospitalité, je vouluſſe devenir le héros d'une aventure désagréable pour Mirtale & pour son oncle ? Je ne suis pas assez vain pour croire qu'il ne tînt qu'à moi d'engager Mirtale dans une passion plus sérieuse que la mienne : mais quand j'en ferois le maître, je ne le ferois pas, & je ferois bien fâché de lui faire croire que j'euſſe pour elle des sentimens d'une certaine nature.

PHORMION.

(*Bas.*) O mon grand projet ! que deviens-tu ? (*haut.*) J'entends que l'on vient ici. C'est Démostrate.

SCÈNE IV.

MACATE, DÉMOSTRATE, PHORMION.

DÉMOSTRATE.

Je viens, Monsieur, vous renouveller encore les excuses de la mauvaise réception que je vous fais. Il me semble que je ne vous ai point assez prié de me la pardonner; mais, en vérité, je suis plongé dans une douleur que le temps ne fait qu'aigrir. Je crois ne pouvoir mieux faire mon devoir envers vous qu'en vous la cachant, & en me dérobant moi-même à votre vue. Je vous serois insupportable. Vous êtes le maître chez moi; j'ai chargé ma nièce de vous en faire les honneurs; après cela, je ne puis que pleurer & me désespérer.

MACATE.

Ah! Monsieur, je sais combien votre douleur est juste. Je ne vous dirai pas que je la sente comme vous; mais je la conçois si bien, que c'est presque la sentir. Au lieu que vous voudriez son-

ger à me divertir dans Hypate, ſi je pouvois ſervir à vous conſoler, je me tiendrois trop heureux.

DÉMOSTRATE.

Me conſoler ! Vous ne ſavez pas ce que j'ai perdu. Je pourrois ſoupçonner que l'amour paternel me ſéduit ; mais informez-vous de ma fille à tous les Citoyens d'Hypate : les Eſclaves ne ſont pas ordinairement fort charmés de leurs Maîtres ; tous les miens pleurent ma fille comme moi. Hélas ! je l'avois menée à ces derniers jeux Olympiques où vous avez été vainqueur ; elle vous y vit : ne la remarquâtes-vous pas ?

MACATE.

Je vous avoue que non : j'étois trop occupé de ce qui m'y conduiſoit ; & puis, comment démêler quelqu'un dans une ſi horrible foule ? Il eſt vrai ſeulement que j'entendis dire qu'il étoit venu d'Hypate une jeune perſonne d'une rare beauté ; mais d'autres ſoins...

DÉMOSTRATE.

C'étoit elle, ſans doute, dont on vous parloit ; c'étoit elle, & elle eſt morte. Elle eſt morte, juſte Ciel !

MACATE.

En vérité, vous me pénétrez l'ame par une si violente douleur.

DÉMOSTRATE.

Accordez-moi une grace. Elle avoit fait faire son portrait pour une de ses amies ; je l'emprunterai : je vous prie, que je vous le fasse voir ; vous jugerez si mon affliction est légitime.

MACATE.

Je vous proteste, Monsieur, que j'en suis bien persuadé.

DÉMOSTRATE.

Mais ne croyez pas que sa figure soit la seule cause de mes regrets. Le caractère de son esprit & de son ame auroit embelli la figure la plus désagréable. Et tout le monde la regretteroit-il tant, si elle n'avoit été que belle ?

MACATE.

Vous savez, comme moi, que la mort n'épargne rien ; mais du moins les Dieux vous laissent une consolation dans la personne de Mirtale.

DÉMOSTRATE.

Ah ! Mirtale n'est pas Sélène : je ne

prétends pas faire tort à Mirtale ; elle a ſon mérite, ſes agrémens, je les connois : mais enfin je vous en parle à cœur ouvert, Mirtale n'eſt pas Sélène ; & ſavez-vous encore une circonſtance cruelle qui aggrave ma douleur ? je me reproche en partie la mort de ma fille.

MACATE.

Seroit-il poſſible ? vous me ſurprenez étrangement.

DÉMOSTRATE.

Glaucias, le Gouverneur de la Province, & qui eſt fort bien à la Cour d'Adrien, avoit pris pour elle une violente paſſion, & elle avoit pour lui une averſion invincible. Non-ſeulement c'étoit un établiſſement pour Sélène plus avantageux que je ne pouvois jamais le ſouhaiter, mais il y avoit un péril extrême à le refuſer : Glaucias pouvoit nous perdre. Je n'étois pas capable de faire violence à ma fille ; mais je lui repréſentois avec force toutes les raiſons qui la devoient porter à ce mariage : elle eût voulu m'obéir, & elle ne pouvoit. Elle ſentoit cependant qu'elle m'expoſoit à une ruine totale ; elle en tomba dans une

mélancolie qui ne se termina que par sa mort. Malheureux père ! ne valoit-il pas cent fois mieux que Glaucias exerçât sur toi sa plus cruelle vengeance ? Sélène vivroit, & tu ne serois pas à plaindre. Mais, Monsieur, je ne m'apperçois pas que je ne vous entretiens que de ma douleur ; je vous en demande pardon : puissiez - vous n'en éprouver jamais de pareille ! Adieu.

SCÈNE V.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Je gage qu'il vous a bien ennuyé avec ses lamentations éternelles.

MACATE.

Point du tout. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir le soulager. Il faudroit être bien dur, pour n'entrer pas dans les sentimens de ce bon Vieillard. Mais voici la nuit qui vient ; je ne sortirai plus : allume-moi de la bougie ; va-t-en, & ferme ma chambre ; je lirai un peu, & me coucherai quand il me plaira.

SCÈNE VI.

MACATE, SÉLÈNE.

SÉLÈNE.

MACATE!

MACATE.

Qui eſt-ce qui m'appelle ? peut-il y avoir ici quelqu'un ?

SÉLÈNE.

Macate !

MACATE.

Ah ! quelle figure extraordinaire, toute blanche & voilée !

SÉLÈNE.

Macate, je ſors du tombeau pour venir vous parler.

MACATE.

Oh ! oh ! le ſtyle eſt auſſi extraordinaire que la figure ; c'eſt quelque pièce qu'on me joue : comment êtes-vous entrée ici, prétendue habitante du tombeau ?

SÉLÈNE.

J'y ſuis entrée comme il m'a plu.

MACATE.

MACATE.

Premièrement, ne croyez pas me faire peur. Je ne tâte point de votre tombeau : vous venez me jouer ici une apparition de l'ombre de Sélène pour vous moquer de moi ; mais, par tous les Dieux, vous ne vous en moquerez point. Vous êtes une personne bien vivante.

SÉLÈNE.

Non, je ne suis plus au nombre des vivans.

MACATE.

Oh bien, je vous y remettrai. Voyons un peu ce que cache ce grand voile.

SELÈNE.

Arrête, téméraire ; tu en ferois puni sur-le-champ.

MACATE.

Je vois que vous avez la plus belle taille du monde, & un son de voix fort aimable. J'en saurai davantage ; il ne sera point dit que je sois sorti comme un sot d'un tête-à-tête avec une jolie ombre.

SÉLÈNE.

Arrête, encore une fois; je ne suis pas ce que tu penses.

MACATE.

Au nom des Dieux, finissons tout ce vain badinage: en venant ici, vous vous êtes bien doutée qu'on ne vous laisseroit pas toujours ce voile sur le nez; & que si par hasard on n'étoit pas mort de peur, on vous prouveroit qu'on ne l'étoit pas. Abrégeons, s'il vous plaît, ce prélude ennuyeux, & venons à quelque chose de raisonnable.

SÉLÈNE.

Et bien, je vous épargnerai la peine de lever mon voile: voyez-moi...

MACATE.

Ah! Ciel!

SÉLÈNE.

Qu'avez-vous, Macate?

MACATE.

Je demeure interdit; je n'ai jamais vu tant de beauté. Vous avez bien raison de ne point craindre l'audace ni la témérité d'un jeune homme; je suis frappé d'un respect que je n'avois point

encore ſenti. La préſence d'une Divinité ne m'en inſpireroit pas un plus grand.

SÉLÈNE.

J'en ſuis ravie, Macate. Me voilà en état de vous parler; mais je ne parlerai point que vous ne m'ayiez promis pour un certain temps, qui ſera court, une obéiſſance entière & aveugle : me la promettez-vous ?

MACATE.

Je ne me ſens pas ſeulement le maître d'un moment de réflexion pour en délibérer : je vous promets tout; je ne ſuis né que pour vous obéir.

SÉLÈNE.

Ne me demandez point qui je ſuis, ni comment je ſuis ici. Mais vous, répondez-moi exactement à toutes les queſtions que je vais vous faire. Etes-vous amoureux ?

MACATE.

Non.

SÉLÈNE.

Et Mirtale ?

MACATE.

Non, je n'ai point d'amour pour elle.

SÉLÈNE.

Et n'en avez-vous jamais eu pour personne ?

MACATE.

Non, jamais rien qui méritât le nom d'amour.

SÉLÈNE.

Adieu, Macate.

MACATE.

Quoi ! vous me quittez si-tôt ? je ne puis plus vivre sans vous voir.

SÉLÈNE.

Je reviendrai : ne suivez point mes pas ; demeurez-là, ne me regardez pas seulement partir : songez qu'il y va de tout à m'obéir fidellement ; sur-tout ne parlez de ceci à qui que ce puisse être. J'ai peur qu'il ne fût inutile de comprendre dans cette défense votre Esclave favori : mais voyez si vous êtes bien sûr de sa discrétion. Adieu, Macate ; vous me reverrez. Adieu ; demeurez-là, & ne tournez pas la tête.

SCÈNE VII.

MACATE.

DANS quel trouble je demeure ! Qu'ai-je vu ? que ſuis-je devenu ? certainement ce n'eſt point une ombre qui vient de paroître ; ce n'eſt point non plus quelqu'un qui ſe joue de moi : c'eſt la plus belle perſonne du monde, qui a laiſſé dans mon cœur une agitation que je ne connoiſſois point. Ah ! c'eſt donc-là cet amour que je me plaignois de ne point reſſentir ? Dieux ! quel déſordre il jette dans une ame ! car ce n'eſt point l'extraordinaire de l'aventure qui m'agite ſi vivement. Il n'y a rien-là d'effrayant ; & je me flatte que je ſoutiendrois bien des choſes qui le ſeroient davantage. Je ne le ſens que trop : les charmes que je viens de voir m'ont fait la plus profonde impreſſion. Divine Inconnue, quand vous reverrai-je ? Hélas ! je ne me ſuis pas aſſez poſſédé pour l'en conjurer avec toute la paſſion qu'elle m'a inſpirée. Elle ne m'a pas défendu de viſiter cet appar-

ment pour voir par où elle peut être entrée, & par où elle reviendra. Allons, & tâchons de découvrir quelque chose sur tout ceci : peut-être mon amour en tirera-t-il quelque avantage.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRTALE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

MADAME, nos affaires vont bien. J'ai vu Phormion, mon adorateur; il a imaginé de lui-même ce que je voulois lui insinuer finement, d'arrêter son Maître ici en l'unissant à vous : outre que par rapport à moi il a intérêt à ce projet, il l'exécutera d'autant mieux que c'est lui qui l'a pensé. De plus, il m'a bien dit que Macate vous trouve fort aimable.

MIRTALE.

Je le voudrois, Céphise; car, pour lui, il est tout-à-fait à mon gré.

CÉPHISE.

Il y a bien plus. J'ai vu Macate lui-même, qui m'a dit en propres termes qu'il sortoit d'avec vous, & qu'il étoit

charmé de vous. En propres termes, Madame, cela eſt fort.

MIRTALE.

Ma chère Céphiſe, tu me tranſportes de joie. Je veux pourtant éprouver encore la paſſion de Macate : elle n'en deviendra que plus forte. Que je ſerai heureuſe de la voir augmenter chaque jour !

CÉPHISE.

Oronte s'appercevra de ce bonheur-là, & fera beau bruit.

MIRTALE.

Oh ! qu'il faſſe, je ne m'en mets guères en peine ; il ne m'a jamais plu : il eſt ſi brutal...

CÉPHISE.

Le voilà juſtement qui vient ſur la louange que vous lui donnez.

SCÈNE II.

MIRTALE, ORONTE, CÉPHISE.

ORONTE.

MADAME, j'ai deux mots à vous dire. Il y a ici un petit Jouvenceau d'Etranger qui vous fait les yeux doux, qui vous dit des fadeurs ; & vous, de votre côté, vous lui faites des coquetteries. Savez-vous que tout cela ne m'accommode point ?

MIRTALE.

Monsieur, rien de tout cela n'est vrai : mais quand il le seroit, de quoi vous mêlez-vous ? Quel droit avez-vous de m'en venir faire des reproches si insolens ?

ORONTE.

Le droit d'un homme qui vous aime passionnément, qui a toujours songé à unir sa destinée à la vôtre, & à qui vous n'en avez pas ôté l'espérance.

MIRTALE.

Et bien, je vous l'ôte, afin qu'il n'en soit plus parlé. Allez, & ne paroissez jamais devant mes yeux.

ORONTE.

Non, non; cela ne se terminera pas ainsi. Je n'aurai pas perdu deux années entières de soins les plus assidus: votre Macate ne m'en enlèvera pas le fruit par deux ou trois fleurettes qu'il vous aura débitées comme à cent autres, par deux ou trois œillades affectées & apprises par cœur. Je suis trop engagé dans l'affaire, pour en sortir si peu à mon honneur.

MIRTALE.

Et que ferez-vous?

ORONTE.

Ce que je ferai? vous le saurez, Madame; vous le saurez: mais souvenez-vous que votre vainqueur des jeux Olympiques peut trouver à qui parler.

SCÈNE III.

MIRTALE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AH! Madame, il me glace de peur; il va tuer Macate.

MIRTALE.

J'ai peur auſſi-bien que toi: mais Macate ne ſe laiſſera pas tuer ſi aiſément; il eſt bien auſſi brave qu'Oronte.

CÉPHISE.

Et bien, ils ſe tueront tous deux: & mon pauvre Phormion, que deviendra-t-il?

MIRTALE.

Ceci n'eſt que trop ſérieux. Que je ſuis malheureuſe! J'ai ſouhaité d'être aimée de Macate; & à peine ai-je quelque eſpérance de l'être, que je le vois en péril pour moi. T'avouerai-je cependant un ſentiment qui me cauſe malgré moi quelque plaiſir? La jalouſie d'Oronte aſſurera Macate de mes diſpoſitions pour lui; rien n'enflamme

davantage l'amour naiſſant, que la certitude d'être aimé. De plus, ſi l'on me diſpute à Macate, je lui en deviendrai plus chère; ſi je lui coûte quelque péril, je ſerai plus sûre de ſon cœur.

CÉPHISE.

Tout cela eſt bon; mais un combat entre deux hommes ne vaut rien. C'eſt tout au moins un ſcandale fâcheux pour notre honneur. Il faut que vous adouciſſiez Oronte; cela vous ſera bien aiſé.

MIRTALE.

Pas tant que tu penſes.

CÉPHISE.

Il le faut, & que Macate ne ſache point qu'on a voulu ſe battre avec lui: mais il vient.

SCÈNE IV.

MIRTALE, MACATE, CÉPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

MACATE, n'avez-vous point rencontré Oronte, qui sort d'ici?

MACATE.

Non, Madame.

MIRTALE.

Il vient de me quereller fort insolemment sur votre sujet; il est jaloux de vous.

MACATE.

De moi! Et où prend-il cette jalousie?

MIRTALE.

Il croit que vous lui nuisez auprès de moi.

MACATE.

Hélas! Madame, il n'y a personne qui sache mieux que vous qu'il n'en est rien.

MIRTALE.

Peut-être se sera t-il apperçu de quelque préférence, de quelques distinctions : que sais-je, moi? Je ne voudrois pas assurer qu'il eût tout-à-fait tort.

MACATE.

Eh ! Madame, vous le pouvez sans scrupule. Vous savez bien que si vous avez eu quelques manières obligeantes pour moi, c'est que vous étiez chargée de faire les honneurs de la maison de Démostrate ; & moi, je sais bien que je n'ai dû vos politesses qu'à ma qualité d'Etranger.

MIRTALE.

J'assurerai donc bien Oronte qu'il n'a nul sujet de vous craindre. Adieu, Monsieur. (*Bas.*) Je meurs de honte & de dépit.

SCÈNE V.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Il faut, Seigneur, que vous me permettiez de parler; aussi-bien je crois

que vous me le défendriez inutilement, car je crève. Est-il possible que vous renvoyiez cette pauvre créature comme vous la renvoyez ? Elle enrage ; & je viens de l'entendre qui, en sortant d'avec vous, murmuroit entre ses dents je ne sais quoi, qui n'étoit assurément pas un discours de contentement. Est-il possible que vous ne voyiez pas qu'elle veut qu'Oronte ait sujet d'être jaloux de vous ? Oronte n'y songe peut-être pas ; & ce pourroit bien être elle qui l'auroit inventé pour vous faire parler & vous mettre un peu sur la voie : mais cela n'en feroit que plus obligeant ; & vous, vous demeurez-là immobile comme un Dieu Terme ; vous ne répondez pas, ou ce n'est que par monosyllabes. Et quels monosyllabes ? des monosyllabes à faire perdre patience aux gens, à désespérer une pauvre jeune & jolie personne qui a de bonnes intentions pour vous. A présent même encore, vous ne daignez pas me répondre, à moi qui ne vous parle point d'amour.

MACATE.

Que diable ! Phormion, tu m'impa-

tientes : après ce que je t'ai confié, ne sais-tu pas bien la cause de mon procédé pour Mirtale ?

PHORMION.

Bon ! Ce songe que vous avez fait cette nuit ?

MACATE.

Ce n'est rien moins qu'un songe ; & c'en est si peu un, que si tu manquois le moins du monde au secret : écoute, je te le répète, il y va de ta liberté ; je ne t'affranchirois jamais, & je te punirois bien sévèrement.

PHORMION.

Oh ! ne craignez rien de ce côté-là : mais je m'y ferois tuer, c'est un songe. Vous n'aviez pas soupé ; votre cerveau étoit creux. Le bon-homme Démostrate ne vous avoit parlé que de la mort de sa fille, vous avoit noirci l'imagination d'idées lugubres ; vous avez rêvé des ombres qui sortent du tombeau : il ne faut pas être grand Philosophe pour voir que cela est dans l'ordre.

MACATE.

Tu es fou.

PHORMION.

Et bien, si ce n'est pas un songe, voulez-vous bien que je vous dise ce que c'est?

MACATE.

Oui, dis.

PHORMION.

C'est une Aventurière qui avoit quelque dessein galant sur votre personne, & avec qui vous avez eu un procédé respectueux très-mal placé; &, pour preuve de cela, prenez bien garde à ce que je vais vous prédire: elle ne reviendra pas.

MACATE.

Je ne la reverrois plus?

PHORMION.

Non, vous ne la reverrez plus; elle a été attrapée.

MACATE.

Ah! Phormion, je suis bien sûr que ce n'est pas une Aventurière: je l'ai vue; les physionomies ne sont point trompeuses à un certain point. La sienne annonce si fortement la modestie, la noblesse, la vertu, que tout cela est prouvé du premier coup-

d'œil. Vénus n'a pas plus de graces, ni Minerve plus d'air de dignité.

PHORMION.

C'eſt un ſonge; j'y reviens.

MACATE.

Ni l'un ni l'autre, certainement.

PHORMION.

Mais, Seigneur, comment voulez-vous que Vénus & Minerve, fondues en une ſeule perſonne, ſoient venues cette nuit trouver un jeune homme ſeul dans ſa chambre, à moins que dans ce compoſé, Vénus ne l'ait furieuſement emporté ſur Minerve?

MACATE.

Je ne le comprends pas, je te l'avoue: mais compte ſur ma parole, que c'eſt la plus aimable perſonne du monde; j'ai trouvé en elle tout ce qui manquoit aux autres femmes pour me donner véritablement de l'amour. Elles inſpirent des deſirs, & c'eſt le mieux qui leur puiſſe arriver; auſſi s'en contentent-elles: mais celle-ci vous frappe d'un ſentiment d'admiration plus profond, & même plus agréable que les deſirs. Il ne les empêche pas de naître; mais il eſt toujours fort au-deſſus.

PHORMION.

Ces phrases-là me paroissent bien tournées; mais il en faut venir au fait. La démarche de cette merveille nocturne est un peu hardie.

MACATE.

Je te dis encore une fois que je n'y comprends rien.

PHORMION.

De plus, elle vous a tenu certains discours qui, avec le respect que je vous dois, & à elle aussi, sont un peu extravagans. Je sors du tombeau; je ne suis plus au nombre des vivans : car vous la tenez pour vivante, n'est-ce pas?

MACATE.

Sans doute. J'ai même été visiter l'appartement que Démostrate m'a donné chez lui, & que je n'avois pas examiné bien curieusement. Au-delà du petit cabinet qui est après ma chambre à coucher; il y a une assez longue galerie étroite & obscure, & au fond une porte dont je n'ai point la clef, & qui va je ne sais où. C'est par-là qu'on sera entré, certainement.

PHORMION.

Eh ! que n'avez-vous demandé la clef de cette porte pour voir où elle va, & suivre la piste de la Vénus Minerve ?

MACATE.

Je n'ai garde ; elle ne seroit pas revenue, & je lui aurois désobéi. Je meurs d'impatience de la revoir : sa figure est sans cesse présente à mes yeux ; j'entends encore tous ses discours.

PHORMION.

Peu sensés & fort suspects.

MACATE.

Tais-toi, malheureux ; respecte le plus tendre & le plus ardent amour du monde : je reconnois à cet amour qu'elle m'inspire, tout ce qu'elle est.

PHORMION.

A la bonne heure, Seigneur ; cependant il me semble que Mirtale, qui n'est pas si équivoque, auroit mieux valu.

MACATE.

Ne me parle plus de Mirtale ; je ne la puis plus souffrir.

SCÈNE VI.

DÉMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

DÉMOSTRATE.

MONSIEUR, j'ai ce portrait de ma fille que vous avez bien voulu que je vous montrasse; sa vue vous justifiera mon excessive douleur : pour moi, je ne l'ose presque pas regarder ; je l'effacerois avec mes larmes : tenez, voyez.

MACATE.

Ah! Ciel! juste Ciel!

DÉMOSTRATE.

Pourquoi ces cris? pourquoi ce trouble ? Je ne m'attendois point que ce portrait vous fît un effet si extraordinaire : vous pâlissez.

MACATE.

Je vous prie, que je le revoie encore. Ah ! je n'en puis plus.

SCÈNE VII.

DÉMOSTRATE.

Il fuit, & me laisse dans un étonnement extrême : est-ce un mal soudain dont il a été attaqué ? Non ; il n'y a nulle apparence : c'est ce portrait qui l'a frappé d'un autre sentiment que l'admiration à laquelle je m'attendois. Quelle part ma fille pourroit-elle avoir à cela ? Je la connoissois trop pour appréhender rien de toute la conduite de sa vie. Hélas ! je n'ai que sa perte à pleurer : cependant je me sens je ne sais quelle inquiétude que je veux éclaircir. Allons retrouver Macate.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOSTRATE, PHORMION.

PHORMION.

SEIGNEUR, mon Maître vous supplie de vouloir bien attendre ici un moment; il va venir. Il a été si troublé, qu'il a besoin d'un peu de temps pour se remettre.

DÉMOSTRATE.

Mais je ne comprends pas pourquoi cela. Ne te l'a-t-il point dit?

PHORMION.

Non, Seigneur; il ne m'a pas ouvert la bouche depuis qu'il est sorti si brusquement d'avec vous. Il s'est enfermé dans sa chambre, où il est encore, & je ne lui ai parlé qu'au travers de la porte pour vous annoncer.

DÉMOSTRATE.

Phormion, écoute-moi bien, je te

prie. Macate a été frappé du portrait de ma fille, comme s'il l'eût connue, qu'il l'eût même aimée parfaitement, qu'il eût ignoré jusques-là qu'elle étoit ma fille, & qu'elle étoit morte. M'entends-tu bien?

PHORMION.

Oui, Seigneur.

DÉMOSTRATE.

Il se pourroit faire, quoique je ne le croie pourtant pas, qu'elle se fût dérobée de moi à ces jeux Olympiques; qu'elle l'eût été trouver sans se faire connoître à lui; qu'elle... Mais non, je ne le crois pas; cela ne ressemble nullement à ma chère fille, qui étoit la plus vertueuse personne du monde.

PHORMION.

Cela n'est pas vrai aussi; il n'eut aucune aventure de cette espèce aux jeux Olympiques.

DÉMOSTRATE.

Et t'a-t-il dit toutes ses aventures?

PHORMION.

Oh! oui. Je crois volontiers qu'il m'a plutôt dit plus que moins.

DÉMOSTRATE.

Il étoit brillant à ces jeux. Que sais-je ? une jeune tête peut tourner.

PHORMION.

Non, Seigneur; surement il n'en est rien : mais voici Macate.

SCÈNE II.

DÉMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

MACATE.

Je vous demande mille fois pardon, Monsieur; j'étois dans une trop grande agitation pour vous recevoir si-tôt : ce n'est pas que j'en sois revenu, il s'en faut beaucoup; mais je ne pouvois pas vous faire attendre plus long temps. Je conçois votre inquiétude, & j'en devine à-peu-près la cause. Je vous dirai naturellement le sujet de ce qui s'est passé à vos yeux : je ne vois que trop qu'il seroit inutile de garder un secret auquel je m'étois engagé. Cette nuit, étant seul dans cette même chambre-ci, j'ai vu paroître tout-d'un-coup à

mes yeux une figure de femme d'une beauté surprenante. Elle m'a parlé, & m'a promis de revenir. Je n'ai pas douté un moment que ce ne fût une personne vivante ; & j'ai même découvert au fond d'une petite galerie une porte par où elle pouvoit être entrée. Vous m'êtes venu montrer ce portrait de Sélène, & j'ai vu que c'étoit celui de cette personne que je croyois vivante. Je n'ai vu que l'ombre de Sélène.

DÉMOSTRATE.

Ma fille a paru à vos yeux !

MACATE.

Oui, Monsieur.

DÉMOSTRATE.

Eh ! que ne venoit-elle me trouver ? Quel plaisir elle m'eût fait !

PHORMION, *à part.*

Ah ! je respire : nous n'aurons plus à faire qu'à une morte ; nous en viendrons bien à bout.

MACATE.

Vous aviez bien raison de me vanter la beauté de Sélène. Son ombre est un prodige de beauté. Il est vrai qu'en y faisant réflexion, je me souviens de lui

avoir trouvé un peu de pâleur, l'air un peu abattu; mais des yeux si charmans, si parfaits . . .

DÉMOSTRATE.

Ah ! si vous l'aviez vue vivante !

MACATE.

Je ne l'ai que trop vue ; elle a porté dans mon ame des sentimens que je ne connoissois point, un amour qui n'aura point d'objet, & qui ne servira qu'à faire mon supplice. Il faudroit, pour toucher mon cœur, qu'on lui ressemblât; & rien ne lui ressemblera. Je crois l'avoir perdue aussi-bien que vous; & je la regrette aussi tendrement.

DÉMOSTRATE.

Que vous m'êtes cher, Macate ! Au nom des Dieux, ne nous séparons jamais ; nous pleurerons Sélène ensemble. Je vous adopterai pour mon fils. Que j'aurois été heureux de vous avoir pour gendre !

MACATE.

Monsieur, vous me frappez de la plus vive douleur. Quoi ! il étoit possible qu'il y eût sur la terre une personne aussi accomplie que Sélène, dont

j'ai vu la figure, & dont tout le monde atteſte le caractère charmant ! Il étoit poſſible que je fuſſe uni à elle pour toujours ; & la mort me l'a enlevée !

DÉMOSTRATE.

Je vous conterai cent particularités de ſa vie qui vous la feront bien regretter. Ce ne ſont pas des choſes bien conſidérables : que voudroit-on qu'il y eût dans la vie d'une fille de dix-ſept ans ? hélas ! elle n'a pas vécu davantage : mais ce ſont de petits traits bien marqués, où vous reconnoîtrez ce caractère dont on vous a parlé.

MACATE.

J'oubliois à vous faire une prière ; c'eſt de ne point parler de tout ceci.

DÉMOSTRATE.

Mais promettez-moi auſſi que, ſi ma fille revient encore, vous m'avertirez : & ne pourriez-vous point auſſi me la faire voir ?

MACATE.

Hélas ! quelle apparence que je la revoie !

DÉMOSTRATE.

Je ne le crois guères, non plus que vous; nous ne ferons que la regretter, mon cher Macate, & nous ne la verrons jamais.

SCÈNE III.

MACATE, PHORMION, SÉLÈNE.

MACATE.

Tu ne me dis rien, Phormion?

PHORMION.

Seigneur, que voulez-vous que je vous dise? Je vous dirois bien quelque chose de raisonnable; mais il ne seroit pas de votre goût: je vous dirois bien quelque chose de votre goût; mais il ne seroit pas raisonnable.

MACATE.

Et quel est le discours qui seroit de mon goût?

PHORMION.

C'est qu'il faut regretter sans cesse la perte d'une personne que vous n'avez

jamais vue ; vous attacher bien fidellement aux charmes & aux perfections d'une ombre ; vous bien garder d'être amoureux d'une femme vivante qui en seroit certainement indigne ; vous remplir la tête d'un romanesque que vous n'oserez confier qu'à moi, & dont vous seriez honteux qu'on vous convainquît.

MACATE.

Et le raisonnable ?

PHORMION.

Il est bien aisé à trouver ; il n'est pas alembiqué comme l'autre. C'est de laisser-là la morte, toute merveilleuse qu'elle étoit, puisqu'enfin elle est morte ; sauf cependant à être fâché, si vous en avez bien envie, qu'une personne fort aimable que vous auriez pu épouser ne soit plus ; c'est de vous rabattre sur quelqu'autre qui aura le défaut de vivre, Mirtale par exemple.

MACATE.

Je ne puis disconvenir de ce que tu dis. Cependant il me reste toujours dans l'ame une impression que je ne comprends pas. L'idée de cette figure ravissante que j'ai vue m'occupe incessamment : il est vrai que ce n'étoit

qu'une ombre ; ce n'étoit pourtant pas une figure que la nature ne pût produire, puisque le portrait de Sélène est parfaitement la même chose : tout le bien qu'on dit de Sélène m'enflamme encore, ou du moins me donne de l'éloignement pour tout ce que je connois. Je conviens que mon cœur n'est pas d'un assez haut prix pour ne devoir se donner qu'à des mérites rares : mais que veux-tu que j'y fasse ? c'est un malheur pour lui. Je sens qu'il ne peut se donner qu'à ce qui sera en droit de le mépriser. Mais, écoutons : j'entends du bruit.

SÉLÈNE.

Macate !

MACATE.

C'est la voix de l'ombre ; je la reconnois.

SÉLÈNE.

Macate ! n'êtes-vous pas seul ?

PHORMION.

Répondez qu'oui ; car, pour moi, je m'en irai volontiers.

MACATE.

Va-t-en donc. Je suis seul.

SCÈNE IV.

MACATE, SÉLÈNE.

SÉLÈNE.

Vous me paroiſſez un peu troublé, Macate; je crois même que vous changez de viſage.

MACATE.

J'avoue que j'ai quelque émotion : on n'eſt point accoutumé au commerce des ombres.

SÉLÈNE.

Vous devez y être plus accoutumé que vous ne l'étiez la première fois que vous m'avez vue; & vous n'aviez aucune peur de moi, vous n'en étiez même d'abord que trop éloigné.

MACATE.

Je ne croyois pas alors que vous fuſſiez une ombre; mais je ſais préſentement que vous en êtes une : vous êtes Sélène, la fille de Démoſtrate.

SÉLÈNE.

Et comment le ſavez-vous ?

MACATE.

MACATE.

J'ai vu le portrait de Sélène : c'eſt vous-même. Mais je puis vous aſſurer que le trouble que j'ai eu d'abord de voir une ombre, eſt diſſipé.

SÉLÈNE.

Cela ne me paroît pourtant pas trop. Macate, vous n'êtes point dans un état tranquille.

MACATE.

Non, je n'y ſuis pas; mais je n'y ſerois pas non plus, quand vous ſeriez vivante : peut-être y ſerois-je encore moins.

SELÈNE.

Comment donc ?

MACATE.

Vos traits, le ſon de votre voix, votre air, tout ce que je vois en vous me frappe d'une ſurpriſe, me jette dans une agitation que je ne puis vous exprimer. Si vous étiez vivante, j'aurois pour vous une paſſion qu'aucun autre n'auroit égalée; une tendreſſe ſi vive & ſi reſpectueuſe, une ſoumiſſion ſi entière & ſi conſtante, qu'une Déeſſe

n'en eût pas attendu davantage de ſon Amant.

SÉLÈNE.

Macate, la figure vous tranſporte trop; elle n'eſt pas digne de cauſer de ſi grands mouvemens dans une ame: & que garderiez-vous pour un mérite plus ſolide & plus eſſentiel?

MACATE.

Ah! ſi vous viviez, vous ſeriez Sélène; & Sélène étoit d'un caractère accompli.

SÉLÈNE.

Qui vous l'a dit?

MACATE.

Tout le monde.

SÉLÈNE.

Défiez-vous des louanges qu'on donne aux morts.

MACATE.

Non, non; j'entends dire de Sélène tout ce que j'avois imaginé à plaiſir dans une perſonne que je voudrois aimer, tout ce que je ne croyois point qu'il fût poſſible de trouver enſemble dans une femme, tout ce qui me pa-

roiſſoit chimérique en perfection, & ce que je ſouhaitois pourtant.

SÉLÈNE.

Vous l'auriez donc aimée ?

MACATE.

J'en ſerois mort d'amour : & préſentement je ſens que la vue de ſon ombre, ſon portrait, les récits qu'on m'a faits d'elle, fermeront mon cœur pour jamais à toute autre paſſion. Quelle cruauté de ma deſtinée, de ne m'avoir fait connoître l'unique objet que j'euſſe pu aimer que quand il n'eſt plus ; de ne me le montrer que quand il m'eſt enlevé !

SÉLÈNE.

Macate, avez-vous jamais entendu dire que quand les morts reviennent à la lumière, ils y ſéjournent long-temps ?

MACATE.

Eſt-ce que vous allez diſparoître ?

SÉLÈNE.

Ce n'eſt pas-là ce que je dis. Mais, encore une fois, arrive-t-il quelquefois que les morts ſéjournent long-temps ici-haut ? N'y font-ils pas toujours des apparitions aſſez courtes ?

MACATE.

Que sais-je ? je ne croyois seulement pas trop qu'ils y revinssent jamais.

SÉLÈNE.

Ne vous appercevez-vous point qu'il y a long-temps que je suis avec vous ?

MACATE.

Il n'y a qu'un instant.

SÉLÈNE.

Cet instant seroit long pour une ombre. Mais ne vous appercevez-vous pas du moins que j'ai avec vous une conversation suivie ; que mes discours sont tout à l'ordinaire ; qu'ils n'ont rien de bisarre ni qui sente l'autre monde : en un mot, Macate, ne voyez-vous pas que je ne suis point une ombre ?

MACATE.

Vous êtes Sélène ?

SÉLÈNE.

Oui, je la suis : approchez, Macate.

MACATE.

Ah ! je sens à mes transports que vous êtes Sélène. Je suis dans un trou-

ble, dans un raviſſement... Je ne puis vous parler.

SÉLÈNE.

Laiſſez-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire : mais...

MACATE.

Quoi ! cet unique objet que je pouvois aimer, je le trouve !

SÉLÈNE.

Laiſſez-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire : je ſuis venue vous trouver ; mais ma ſituation ſingulière m'y obligeoit. Vous ſaurez...

MACATE.

Ah ! vous avez fait tout le bonheur de ma vie en vous montrant à moi. Que ne vous dois-je point pour cette ſeule faveur !

SÉLÈNE.

Je veux bien que vous n'y ſoyiez pas inſenſible ; mais je veux auſſi vous la juſtifier à vous-même.

MACATE.

Me la juſtifier ! vous juſtifier à moi

de ce que vous me comblez de joie, charmante Sélène !

SÉLÈNE.

Je ne veux pas que vous puiſſiez avoir le plus léger ſoupçon ...

MACATE.

Eh ! je vous adore ; je vous regarde comme une Divinité.

SÉLÈNE.

Encore une fois, écoutez-moi, je vous en ſupplie. Quand je vins ici avec ce voile ſur le viſage ...

MACATE.

Ah ! je ſuis coupable, je l'avoue ; j'eus des penſées folles & téméraires. Il eſt vrai que je ne vous connoiſſois pas : mais il n'importe, vous étiez Sélène ; je ne prétends pas m'excuſer. Mais vous vous ſouvenez bien auſſi de quel reſpect je fus frappé quand je vous vis : ne répara-t-il point un peu ma première inſolence ?

SÉLÈNE.

N'entends-je pas que l'on frappe à votre porte ?

MACATE.

Oui ; j'en ſuis étonné. Phormion ſait

bien que je suis enfermé, & que je ne veux pas qu'on m'interrompe. On frappe encore plus fort.

SÉLÈNE.

Adieu, Macate; vous n'avez pas voulu me laisser parler : je parlerai une autre fois; j'ai des choses importantes à vous dire.

MACATE.

Vous sortez ? vous me mettez au désespoir : retirez-vous dans ce cabinet, où j'irai vous retrouver.

SÉLÈNE.

Non; je ne veux pas risquer qu'on me voye ici. Adieu.

MACATE.

Que diable ! Phormion est-il enragé de venir présentement ? Il redouble de frapper : le maudit Esclave ! voyons ce que c'est.

SCÈNE V.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

ETES-VOUS seul, Seigneur?

MACATE.

Oui; & je vais te rouer de coups. Que viens-tu faire ici? malheureux!

PHORMION.

Eſt-il bien sûr que vous ſoyiez ſeul?

MACATE.

Eh oui! que trop. Que diable veux-tu?

PHORMION.

Oronte veut vous parler.

MACATE.

Maudit Phormion! tu me fais tout ce vacarme-là pour me faire parler à Oronte? Que ne lui diſois-tu que je repoſois, & qu'il étoit abſolument défendu de me faire parler à perſonne?

PHORMION.

Il m'a menacé de me tuer.

MACATE.

Poltron ! va le faire entrer.

SCÈNE VI.

MACATE, ORONTE.

ORONTE.

MONSIEUR, faites, s'il vous plaît, retirer cet Eſclave. Je ne ſuis pas homme à grands diſcours : je n'ai pu venir ici que de nuit, parce que je n'ai pas voulu qu'on me vît entrer chez vous, où je ne ſuis jamais venu. Vous êtes amoureux de Mirtale, ou vous le faites : il ne m'importe; demain, au lever du ſoleil, vous me trouverez derrière le Temple de Junon.

MACATE.

Je m'y rendrai, quoique je ne ſonge nullement à Mirtale.

ORONTE.

Oh ! ce ſont-là des diſcours. Adieu; juſqu'au revoir.

SCÈNE VII.

MACATE, PHORMION.

MACATE.

REVIENS, Phormion.

PHORMION.

Et bien ! qu'eſt-ce qu'Oronte avoit de ſi preſſé à vous dire ?

MACATE.

Je ſonge bien à Oronte. Phormion, tu vois l'homme du monde le plus tranſporté : Sélène n'eſt point morte.

PHORMION.

Voici bien autre choſe. Cette Sélène-là prend bien des formes.

MACATE.

Elle n'eſt point morte ; & j'aimerai, & j'aime avec toute la vivacité imaginable.

PHORMION.

Grand bien vous faſſe, Seigneur ; mais je n'entends point toute cette aventure-ci. Il y a au fond quelque

manège, quelque diablerie ſourde dont mon bon ſens ne s'accommode point.

MACATE.

Ton bon ſens n'eſt qu'une bête : tu n'es pas digne que je te parle de ce qui m'occupe.

SCÈNE VIII.

PHORMION.

Elle eſt morte, elle ne l'eſt plus ; je m'y perds. Il me ſemble que de tout ceci le cerveau de mon Maître eſt un peu endommagé : ces ſortes de commerces extrordinaires ne lui font pas de bien. Le plus fâcheux encore, c'eſt que mes amours prennent un fort mauvais train. Je veux aller voir Céphiſe pour me conſoler avec elle, & lui dire ce qu'il m'eſt permis de lui dire.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHORMION, CÉPHISE.

PHORMION.

MA chère Céphise, je suis au désespoir. Nous ne nous établirons point ici : ce diable d'homme ne veut absolument point être amoureux de Mirtale ; j'y perds toute mon adresse, toutes mes insinuations, & cependant je puis t'assurer qu'elles étoient délicates.

CÉPHISE.

Ma Maîtresse est pourtant aimable ; &, de plus, ce sera assurément un bon parti. Je ne doute point que Démostrate ne l'adopte, Sélène étant morte.

PHORMION.

Sélène est morte ?

CÉPHISE.

Et d'où viens-tu ? vraiment oui, elle est morte.

PHORMION.

C'eſt une diſtraction qui m'a pris; mon pauvre eſprit eſt en écharpe.

CÉPHISE.

Remets-toi donc, & dis-moi ce qu'a ton Maître pour être ſi dégoûté?

PHORMION.

Je n'en ſais, ma foi, rien. Je croyois avoir plus d'autorité ſur lui, & que dès que je le pouſſerois du côté de Mirtale, il iroit beau train. Point du tout, il eſt furieuſement rétif.

CÉPHISE.

Mais encore, qu'eſt-ce qu'il a dans la tête?

PHORMION.

Mille fantaiſies que je ne lui connoiſſois point.

CÉPHISE.

Quelles ſont ces fantaiſies?

PHORMION.

Cela n'eſt pas aiſé à dire. Aujourd'hui je vois un petit bout d'une fantaiſie, demain un autre bout, un petit coin d'une autre. Quand je veux raſſembler tous ces morceaux épars, le

tout eſt ſi biſarre, que je ne ſais ce que c'eſt.

CÉPHISE.

Phormion, tu me trompes, ou tu es fou.

PHORMION.

C'eſt plutôt le dernier. Je crois que mon Maître eſt attaqué du mal que tu dis, & cela ſe gagne aiſément.

CÉPHISE.

Si tu ne finis ton maudit galimatias, ſi tu ne me dis quelque choſe d'intelligible...

PHORMION.

Tout-à-l'heure, je vais te parler clairement. Ne pouvons-nous pas faire notre petite affaire, indépendamment de Mirtale & de Macate? Qu'ils s'épouſent s'ils veulent; mais nous pouvons prendre notre parti. J'ai de grandes eſpérances que Macate me donnera la liberté après cela...

CÉPHISE.

Voilà un diſcours clair, mais fort inutile à préſent. Que vient faire ici ma Maîtreſſe?

SCÈNE II.

MIRTALE, CÉPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

CÉPHISE, j'apprends une nouvelle que je veux bien te dire devant Phormion. Un des gens d'Oronte m'eſt venu dire en ſecret que ſon Maître étant ſorti de chez lui ce matin ſeul, il eſt revenu bleſſé, mais non pas dangereuſement.

CÉPHISE.

Madame, vous verrez qu'il s'eſt battu avec Macate, comme il vous en avoit menacée tantôt.

PHORMION.

Juſtement; il vint hier au ſoir trouver mon Maître à heure indue, & il ne lui dit que quatre paroles. Et, Madame, ne vous a-t-on rien dit de Macate?

MIRTALE.

Non.

PHORMION.

Ah! je vais donc tâcher d'en apprendre quelque choſe.

SCÈNE III.

MIRTALE, CÉPHISE.

MIRTALE.

CÉPHISE, Macate s'eſt battu pour moi.

CÉPHISE.

Ah! Madame, ne nous flattons point; cela ne ſignifie rien. Il s'eſt battu par engagement d'honneur, & non point par amour. Ce brutal d'Oronte l'a été quereller; il falloit bien qu'il répondît.

MIRTALE.

S'il étoit bleſſé, je ne laiſſerois pas d'en être fâchée.

CÉPHISE.

Et moi auſſi; mais ce ſeroit à cauſe de Phormion : car, pour lui, je ne m'en ſoucie guères. J'aime quaſi mieux Oronte que lui à l'heure qu'il eſt. Cet Oronte-là eſt bien amoureux; &, au bout du compte, voilà de quoi il s'agit.

Mais

Mais n'eſt-ce pas Macate que j'apperçois ? oui, c'eſt lui : n'ayez point de peur ; il ſe porte bien. Il a vu que nous le voyions, & n'oſe nous éviter.

SCÈNE IV.

MIRTALE, MACATE, CÉPHISE.

MIRTALE.

MONSIEUR, je ſuis bien fâchée qu'on vous ait donné la peine de vous battre pour moi, & de diſputer une choſe à laquelle vous ne prétendez point.

MACATE.

Madame, je n'étois pas aſſez vain pour y prétendre ; mais j'ai été aſſez heureux pour faire voir que je pouvois ſoutenir une prétention auſſi préſomptueuſe.

SCÈNE V.

MACATE.

QUE je ſuis importuné de tout ce qui n'eſt point Sélène ! Pourquoi me parle-t-on d'autre choſe que d'elle ? qu'avois-je affaire d'un combat où il n'étoit point queſtion d'elle ? & s'il m'en revient quelque gloire, que m'importe ? Sélène n'en étoit pas l'objet. Divine Sélène, je vous reverrai. Ah ! que je ne vous parlerai pas foiblement de mon amour comme j'ai fait. J'étois ſaiſi, troublé de vous voir vivante après vous avoir cru une ombre. Dans cette ſurpriſe, dans cette agitation, je me ſuis mal exprimé, & vous ne connoiſſez point encore ce que je ſens pour vous. Mais vous le connoîtrez ; je m'exprimerai, & j'aurai le plaiſir de vous convaincre qu'on n'a jamais aimé comme j'aime. Ah ! quand viendront ces heureux momens ? je me flatte qu'ils ne ſont pas éloignés ; je mériterois qu'ils duraſſent toujours.

SCÈNE VI.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

ENFIN, Seigneur, je vous trouve : vous n'êtes point blessé ; j'en loue le Ciel de tout mon cœur. Voici un billet, qu'on dit qui est important, qu'un inconnu m'a donné pour vous.

MACATE.

Lisons. Ah ! Ciel ! je suis perdu.

PHORMION.

Comment ! que peut-il y avoir de si funeste dans ce billet ?

MACATE.

Malheureux combat ! pourquoi l'ai-je accepté ? ou du moins, que n'y ai-je été tué !

PHORMION.

Il me semble qu'il en auroit été plus malheureux.

MACATE.

Non, je n'éprouverois pas l'insup-

portable douleur où je ſuis plongé. Tiens, Phormion, lis toi-même ce cruel billet.

PHORMION.

Vous vous êtes battu pour Mirtale. Voilà tout. Et bien ! qu'y a-t-il-là ?

MACATE.

Ne vois-tu pas bien que c'eſt Sélène ?...

PHORMION.

Ah ! Sélène ! eſt-elle morte ou vivante ?

MACATE.

Que diable ! je t'ai dit qu'elle étoit vivante.

PHORMION.

Vous ne m'avez pas trop bien mis au fait ; & puis elle pourroit être redevenue morte, car elle change bien ſouvent.

MACATE.

Sais-tu bien que je n'aime pas cette mauvaiſe bouffonnerie-là ?

PHORMION.

Pardon, Seigneur ; je vous parlois

pourtant assez sérieusement : mais j'y aurai encore plus d'attention.

MACATE.

Sélène est donc jalouse !...

PHORMION, *à part.*

Elle est vivante : voilà un bon signe de vie.

MACATE.

Que dis-tu ?

PHORMION.

Rien.

MACATE.

Sélène est jalouse de ce que je me suis battu pour Mirtale.

PHORMION.

Il sera bien aisé de lui faire entendre raison. Vous vous êtes battu avec Oronte, mais non pas pour Mirtale.

MACATE.

Oui, mais je ne reverrai point Sélène. Comment me justifier ?

PHORMION.

Pourquoi ne la reverrez-vous point ?

MACATE.

Ne vois tu pas qu'elle me représente

mon crime en quatre mots, & qu'elle m'en laisse à tirer les conséquences? Je ne les tire que trop bien : grands Dieux ! elle me croit touché d'une autre; & elle rompt pour jamais avec moi. Elle ne reviendra point.

PHORMION.

J'entends présentement. Elle revint hier au soir; elle devoit revenir, elle ne reviendra point. Mais moi, je ne suis pas de cet avis-là : je tiens que puisqu'elle est revenue, elle reviendra encore.

MACATE.

Ah ! que je serois heureux, si tu disois vrai ! Mais non; il n'y a pas moyen de s'en flatter. Pourquoi m'auroit-elle écrit ce billet ? elle seroit venue me faire elle-même ses reproches : elle ne m'écrit que pour m'apprendre le sujet qui l'empêche de revenir jamais.

PHORMION.

Et bien, si elle ne revient pas, vous irez la trouver; car, puisqu'elle est vivante, ce n'est plus comme une ombre, qui ne se laisse voir que quand il lui plaît.

ORONTE.

Et où la trouver ? je suis sûr qu'elle est bien cachée.

PHORMION.

Oh ! c'est une grande avance, une grande commodité pour trouver quelqu'un, que ce quelqu'un-là soit vivant. Mais attendez; il me vient une pensée: êtes-vous bien sûr que ce soit-là de l'écriture de Sélène ?

MACATE.

Tu peux bien croire que je n'en ai jamais vu : mais de qui seroit-ce ?

PHORMION.

Je n'en sais rien : c'est peut-être quelque femme d'Hypate à qui vous aviez donné des espérances. Vous êtes si coquet ! examinez un peu votre conscience, supposé qu'elle ne soit pas trop endurcie.

MACATE.

Je ne crois pas en avoir assez dit à personne pour fonder ce billet : cependant, on ne sait ce qui peut arriver; ta réflexion est bonne; je serois trop heureux que ce billet ne fût point de Sélène. Sachons de Démostrate ce qui en est. Il vient heureusement.

SCÈNE VII.

DÉMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

DÉMOSTRATE.

Je viens, Monsieur, sur la nouvelle qui se répand de votre combat...

MACATE.

Je vous suis bien obligé, Monsieur: mais il s'agit présentement d'une chose plus importante. Est-ce-là le caractère de Sélène?

DÉMOSTRATE.

Oui, ce l'est, sans doute; il est bien reconnoissable.

MACATE.

Ah! je perds toute espérance.

DÉMOSTRATE.

Je frissonne à la vue de ce billet: & d'où vient-il? il n'a rapport qu'à votre combat: & comment Sélène peut-elle l'avoir écrit? Elle vous a paru, cela se peut; mais je n'ai jamais oui dire que les morts écrivissent.

MACATE.

MACATE.

Je ne puis vous en dire davantage : je suis encore plus agité que vous. Seulement, Monsieur, je vous demande un secret inviolable sur ce billet. Je puis vous assurer que vos intérêts & les miens sont les mêmes : laissez-moi faire ; reposez-vous sur moi, j'aurai recours à vous, s'il le faut : mais enfin, je vous rendrai bon compte de tout, quand il en sera temps.

DÉMOSTRATE.

Que veut dire tout ce discours ? il sembleroit, à vous entendre, que ma fille pourroit être vivante ; car, sans cela, qu'y auroit-il à faire ? Et de plus, ce billet... Ah ! s'il étoit possible... Mais quelle vaine espérance ! Mon cher Macate, je sens qu'il y a quelque chose que vous me cachez. Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me déguisez rien.

MACATE.

Ah ! par quel nom me conjurez-vous ? Mais gardez un profond silence, & laissez-moi dans le mien. Fiez-vous à moi ; j'ai pour vous tous les sentimens d'un fils pour un père : vous ne savez

pas vous-même à quel point ils sont fortement imprimés dans mon cœur. Vos intérêts ne peuvent être en de meilleures mains que les miennes. Je vous demande un jour ou deux pour vous parler. Adieu.

DÉMOSTRATE.

Arrête un moment, Phormion.

PHORMION.

Non, Seigneur : je vous en demande pardon; il n'eſt pas poſſible.

DÉMOSTRATE.

Hélas ! dans quel trouble ils me laiſſent !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACATE, SÉLÈNE.

SÉLÈNE.

Me voici revenue, après avoir cru que je n'en ferois rien.

MACATE.

Et pourquoi preniez-vous cette cruelle résolution ?

SÉLÈNE.

Mon billet vous l'a dit. Ce combat, dont j'entendis parler dans le fond de mon tombeau, ou de ma retraite, m'apprit que vous aimiez Mirtale.

MACATE.

Non, je ne l'aimois point.

SÉLÈNE.

Et vous vous battez pour elle ?

MACATE.

Pouvois-je refuser Oronte, qui s'étoit mis une fantaisie dans la tête ?

SÉLÈNE.

Vous y aviez donné occasion ?

MACATE.

Nulle occasion véritable. Il est vrai que je disois quelques légères galanteries à Mirtale ; je lui parlois comme les hommes ont accoutumé de parler à toutes les femmes un peu jolies. Peut-être, pour vous dire tout, avois-je l'agrément de la nouveauté pour Mirtale. Oronte, qui est emporté, en a pris de l'ombrage, & m'a querellé. Voilà l'histoire au vrai.

SÉLÈNE.

Vous êtes coquet naturellement.

MACATE.

Je l'étois, je l'avoue, & je l'étois faute d'être amoureux. Je parlois d'amour à toutes les femmes, parce que je n'en sentois pour aucune. Cent fois je me suis plaint à Phormion de n'être point amoureux ; il vous l'attestera. Ah ! que je savois bien qu'il me manquoit un véritable sentiment, & que

vous me l'aviez bien fait connoître ! Que j'expie bien présentement mes frivoles coquetteries ! Je ne prétends pourtant pas vous les justifier ; je suis coupable de les avoir eues, puisque j'étois destiné à vous adorer. Je ne devois jamais prononcer pour nulle autre le mot d'amour.

SÉLÈNE.

Macate, je ne suis point dans une situation à vous éprouver aussi longtemps que je le voudrois, & que mon caractère naturel m'y porteroit. Je ne crois pas aisément être aimée.

MACATE.

Et qui le croira donc ?

SÉLÈNE.

Quand je le croirois, je craindrois encore de ne l'être pas toujours.

MACATE.

Que pourroit-on aimer après vous avoir vue ?

SÉLÈNE.

Vous me parlez avec trop de passion : ce n'est pas que je n'en sois bien-aise en un sens ; mais d'un autre côté, tant de passion me fait un peu de peur.

MACATE.

Ah ! quelle injuſtice ! Quoi ! parce que je vous adore, parce que mon cœur...

SÉLÈNE.

Il nous faut pour quelques momens un peu de tranquillité. Réprimez l'ardeur de vos ſentimens ; n'en ſuivez point la première impétuoſité, & répondez-moi en ne conſultant que votre raiſon. Vous me voyez, & vous avez beaucoup entendu parler de moi. Vous m'avez dit qu'on donne de grandes louanges à mon caractère : rabattez-en quelque choſe. Mon père m'aime paſſionnément ; les autres n'ont pas d'intérêt à le contredire : mais voyez en vous-même ſi le total à-peu-près de ce qu'on vous a dit vous plairoit aſſez pour vous engager conſtamment à moi.

MACATE.

Vous me déſeſpérez par une ſemblable queſtion. Eſt-il poſſible ?...

SÉLÈNE.

Ne voilà-t-il pas que vous vous tranſportez ?

MACATE.

Je vous dirai donc, le plus froidement que je pourrai, qu'ayant vu votre figure, vous croyant une ombre, & entendant vanter de toutes parts vos rares qualités, j'avois pris de la passion pour vous, qui n'étiez plus, & que la seule idée que j'avois de vous me gâtoit tout, & m'auroit empêché d'aimer jamais rien : Phormion vous le dira; il prenoit même la liberté de m'en faire des plaisanteries. Que sera-ce donc, grands Dieux ! quand vous êtes vivante ? que sera-ce, quand je vois la réalité de ce qui n'étoit qu'une idée ? que sera-ce, quand je verrai chaque jour la réalité l'emporter sur cette idée même ?

SÉLÈNE.

Macate, vous avez bien de la peine à vous posséder : mais répondez-moi encore. Si une personne que vous aimeriez sincèrement s'étoit confiée à vous, auriez-vous l'ame assez généreuse pour regarder comme un grand crime de lui manquer jamais ? vous en feriez-vous à vous-même des reproches qui vous

tourmentaſſent ? auriez-vous beaucoup de peine à ſoutenir les ſiens ?

MACATE.

Non, je ne les mériterois pas. Je puis vous aſſurer que je refuſerois une confiance à laquelle je ne me ſentirois pas diſpoſé à bien répondre.

SÉLÈNE.

Il faut donc enfin que mon ſecret m'échappe ; je n'ai plus de précautions à prendre, & les circonſtances où je ſuis me preſſent. Je vous aime, Macate.

MACATE.

Ah ! quelle félicité eſt la mienne ! Quel mortel ! . . .

SÉLÈNE.

Ne croyez pas que mes ſentimens pour vous ſoient nés depuis que je vous vois ici. Je vous vis aux jeux Olympiques : votre vue, votre gloire, votre réputation, car je m'informai fort de vous, tout me frappa.

MACATE.

Heureuſe victoire Olympique, & mille fois plus heureuſe que je n'euſſe cru !

SÉLÈNE.

J'en remportai votre image dans mon cœur, & la penſée qu'il n'y avoit que vous avec qui j'euſſe pu être heureuſe. Inutile & cruelle penſée ! Mon père, qui ne vous connoiſſoit point, n'avoit garde de ſonger à vous ; & vous jugez bien qu'il ne me convenoit pas de l'y faire ſonger. Je tombai dans une mélancolie profonde.

MACATE.

Vous avez ſouffert pour moi, divine Sélène !

SÉLÈNE.

Je ne vous le reproche pas.

MACATE.

Mais moi, je me le reproche. Suis-je digne de vivre après cela ?

SÉLÈNE.

Glaucias prit une violente paſſion pour moi : mon père, que j'aime tendrement, avoit envie que je l'épouſaſſe, ſans vouloir pourtant m'y forcer. Combattue entre le deſir dobéir à mon père & ce que j'avois dans le cœur, ma mélancolie devint une maladie qui augmenta toujours; enfin, un jour on

me crut morte, & on me porta au tombeau.

MACATE.

Je frémis du péril que j'ai couru. Sélène ſeroit morte, & j'en aurois été la cauſe ! Je n'euſſe jamais vu Sélène ! que j'euſſe été malheureux & coupable en même temps ! que n'euſſé-je pas mérité de la colère des Dieux !

SÉLÈNE.

Macate, vous ne ſongez qu'à ce qui vous intéreſſe. Mais mon père eſt dans l'affliction ; il faut l'en tirer. J'ai voulu vous voir, & vous voir aſſez pour m'aſſurer de vous avant qu'il ſût que je ſuis vivante. J'ai craint que ſa joie, qu'il n'eût pu contenir, ne renverſât mes deſſeins : il faut que toute la Ville, & ſur-tout Glaucias, me croye toujours morte. Allez chercher Démoſtrate, & l'amenez ici. Ne lui dites point qu'il m'y trouvera.

MACATE.

Je ne vous ai pas encore dit mille & mille choſes dont je ſuis plein : je ne vous ai pas dit...

SÉLÈNE.

Allez, & revenez le plutôt qu'il ſe pourra.

SCÈNE II.

SÉLÈNE.

QUE je sens mon cœur possédé d'une douce joie ! Tout m'assure de l'amour de Macate ; ma défiance naturelle n'y trouve rien à soupçonner, ma tendresse rien à souhaiter, &, pour comble de bonheur, Macate sait ce que je sens pour lui, il sait tout ce qu'il m'a coûté. Ah ! c'est de ce moment que je recommence véritablement à vivre, & que je sors du tombeau. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? j'ai langui dans une vie malheureuse, & dont je voyois la fin sans regret. Il s'ouvre pour moi une nouvelle carrière heureuse & charmante. Non, grands Dieux ! vous ne m'avez pas rappellée à la vie pour ne pas soutenir ce bienfait par d'autres ; vous n'avez pas ménagé des circonstances si singulières ; vous n'avez pas fait venir ici Macate pour ne me pas préparer une destinée favorable. Je sens trop que nous sommes faits l'un pour l'autre ; je sens que je suis aimée, & que j'aime pour toujours.

SCÈNE DERNIÈRE.

DÉMOSTRATE, MACATE, SÉLÈNE.

MACATE.

Je n'ai rien à vous dire, Monsieur : voyez.

SÉLÈNE.

Ah ! mon père.

DÉMOSTRATE.

Je demeure immobile d'étonnement ! ma fille entre mes bras ! Quoi ! ma fille ! c'est toi ?

SÉLÈNE.

Oui, mon père ; c'est Sélène vivante ; c'est votre Sélène.

DÉMOSTRATE.

Ma fille, que je t'embrasse encore : & par quel bonheur es-tu vivante ?

SÉLÈNE.

Mon père, la Grande-Prêtresse de Cérès vous en racontera l'histoire. Je suis pressée de vous dire qu'ayant vu Macate aux jeux Olympiques, où il me

plut, sa réputation fortifia l'impression que sa victoire avoit faite sur mon cœur; que quand il vint à Hypate, peu de jours après ma fausse mort, & que je sus par la Prêtresse qu'il logeoit chez vous, j'en fus émue; que je n'osois me découvrir à cause de Glaucias, & que je ne savois quel parti prendre; que je pensai que si Macate pouvoit m'aimer, je fuirois avec lui des lieux de la domination de Glaucias, après en avoir pris votre aveu; que je ne voulus point me découvrir d'abord à vous, de peur que votre joie ne trahît le secret nécessaire; que je suis venue ici par une route que je vais vous montrer; que j'ai sondé le cœur de Macate, que j'en suis satisfaite; qu'enfin il ne me manque plus que votre aveu.

DÉMOSTRATE.

Et que devenez-vous, ma chère fille?

MACATE.

Je m'unis à elle pour toute ma vie; & je conçois qu'il faut fuir ensemble. Nous aurons dans Sicione un asyle sûr contre les fureurs de Glaucias.

DÉMOSTRATE.

Je te perdrois encore une fois, Sélène?

SÉLÈNE.

Je ne me ſépare pas d'un père tel que vous ſans une douleur infinie; mais il le faut. Profitons de ma fauſſe mort; je me déroberai aiſément avec Macate.

DÉMOSTRATE.

Venez donc, mes enfans : donnez-vous la main en ma préſence. Je ſerai le Prêtre; vous n'en trouveriez jamais un qui s'intéreſsât autant à votre union. J'en pleure de joie & de douleur. Soyez heureux autant que je le deſire : mais je ne vous verrai plus.

SÉLÈNE.

Mon père, vous troublez mon bonheur.

MACATE.

Nous vous reverrons, mon pere; car il m'eſt permis auſſi de vous donner ce nom. Les temps changeront.

DÉMOSTRATE.

Allons, mes enfans, allons tout préparer pour votre fuite; il n'eſt pas le temps de vous attendrir ſur moi.

RÉFLEXIONS
SUR LA COMÉDIE
DE MACATE.

Le fond de cette Pièce est si singulier & si bizarre, qu'il n'appartient presque pas au bon sens d'en juger: si elle valoit quelque chose, ce seroit tout au plus une extravagance heureuse. Quoique je demande grace sur le tout, j'en ai encore besoin sur deux points en particulier, que l'extravagance générale peut ne pas justifier suffisamment.

Le duel de Macate & d'Oronte a l'air bien François, & bien peu Grec. Je dirois bien, si je voulois, que, quoique les duels ne fussent pas si communs chez les Grecs, & réduits à une forme si régulière qu'ils l'ont été chez nous, il n'est guères possible qu'il ne s'en soit fait quelques-uns chez eux tout naturellement, & sans aucune mode préétablie. Il se fait souvent des apologies plus foibles que celle-ci.

Il n'est point dit dans toute la Pièce comment, par quel chemin Sélène pénétroit de

ſa retraite juſques dans la chambre de Macate. C'eſt pourtant-là le fondement de tout l'édifice ; & il méritoit bien qu'on prît la peine de le poſer. Mais il eſt vrai qu'il eût fallu entrer dans un détail qui n'eût pu être ſuffiſant ſans être fort long & ennuyeux. D'ailleurs, ce détail n'eût pu abſolument être que dans la dernière Scène, & y être tout entier. Or, il auroit été-là encore plus inſupportable que jamais : auſſi ne m'a-t-il point paru dans les lectures de cette Pièce, que ce défaut, quoique très-réel, ſe ſoit preſque fait ſentir à perſonne. On s'imagine aiſément en gros ce que ç'eût été que ces faits ſupprimés : on n'auroit eu aucun plaiſir à les entendre ; & on ſait en quelque ſorte bon gré à l'Auteur de les avoir paſſés ſous ſilence.

LE TYRAN,

LE TYRAN,

COMÉDIE.

1724.

NOMS DES PERSONNAGES.

ARGALÉON, Tyran de Meſsène.

TÉLÉSILLE, Fille d'Argaléon.

DARÉS, Confident & Miniſtre d'Argaléon.

HERMOCRATE, Citoyen de Corinthe.

LISIPPE, Bourgeois de Meſsène.

ÉRINNE, Bourgeoiſe de Meſsène.

La Scène eſt à Meſsène, dans le Palais d'Argaléon.

LE TYRAN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIPPE, ÉRINNE.

LISIPPE.

Me ſuivras-tu toujours, & viendras-tu ſur mes talons juſques dans ce Palais?

ÉRINNE.

C'eſt juſtement ce qui fait ma peur, que de te voir prendre le chemin de ce maudit Palais, & y entrer, ce qui eſt bien pis.

LISIPPE.

Tais-toi, malheureuſe: regarde bien

ces murs ; ils ont plus d'oreilles que nous n'en avons à nous deux, & que dix autres encore avec nous.

ÉRINNE.

Je me moque de leurs oreilles ; je n'ai rien dit.

LISIPPE.

Tu as dit une parole que je me garderai bien de répéter, & qui te feroit mettre dans un cul de basse-fosse.

ÉRINNE.

Eh bien ! que viens-tu donc faire ici, puisqu'il y a tant de péril ?

LISIPPE.

J'y viens faire ma fortune.

ÉRINNE.

Ah ! traître, tu m'abandonnes donc ? Quoi ! après tant de sermens que tu m'as faits, après trois ans...

LISIPPE.

Non, non ; ne t'emporte point. Je viens ici faire ma fortune & la tienne. Tu sais bien que je t'aime, je veux t'épouser : mais nous n'avons rien, ni toi ni moi ; ou du moins si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en

parler. Nous ſommes du plus petit peuple de Meſsène, n'eſt-il pas vrai ? Mais approche pour m'écouter, je ne puis te dire cela qu'à l'oreille. N'eſt-il pas vrai que ſi je pouvois avoir une ſomme, comme de 500,000 francs, par exemple, cela nous viendroit bien à-propos pour nous mettre dans notre petit ménage ?

ÉRINNE.

Rapproche-toi de moi, que je te parle avec la même circonſpection. Mon pauvre Liſippe tu as entiérement perdu l'eſprit.

LISIPPE.

Non, ma chère Érinne, je ne l'ai point perdu ; tu ſais que nos Citoyens m'en trouvent aſſez, & ſans vanité je brille un peu par-là. Toi-même tu m'as dit cent fois que je te plaiſois tant par mon eſprit, quoique ce ne fût pas pourtant uniquement par l'eſprit, à ce qu'il m'a ſemblé.

ÉRINNE.

Il eſt vrai ; mais on dit que nos Savans tiennent que les plus grands eſprits ſont les plus voiſins de la folie ;

je crois que tu es devenu fou pour faire le grand esprit. 500,000 francs ! & où les prendras-tu ?

LISIPPE.

Je les prendrai ici.

ÉRINNE.

Ah ! je t'entends bien, scélérat ; tu prends pour prétexte de différer notre mariage, que tu veux t'enrichir à la Cour d'Argaléon ; mais Argaléon qui est vieux . . . .

LISIPPE.

Parle bas.

ÉRINNE.

Est-ce que le Tyran cache son âge ; & nous défend de le savoir ?

LISIPPE.

Parle encore plus bas, ou plutôt va-t-en, je te prie; tu me fais mourir de frayeur.

ÉRINNE.

Je ne m'en irai point, & je t'arracherai les yeux ; je vois bien que tu as quelque mauvais dessein. Quand même Argaléon, qui est vieux, car il l'est, dusses-tu enrager & lui aussi,

te prendroit à son service, tu n'aurois jamais le loisir de passer chez lui le grade de Palefrenier, & ce seroit-là une belle fortune que tu aurois faite!

LISIPPE.

Je ne serai point son Palefrenier; je n'entrerai point à son service, & j'aurai les 500,000 francs.

ÉRINNE.

Je sais ce que c'est : tu viens lui révéler quelque conjuration que tu as découverte; car il en pleut contre cet honnête homme-là, tu vois que je parle prudemment.

LISIPPE.

Ne laisse pas de parler bas avec ta prudence; il ne s'accommoderoit pas de tes louanges.

ÉRINNE.

Tu vas donc faire périr de pauvres Citoyens, qui n'auront eu que le tort de vouloir se défaire d'un diable, d'un enragé, à qui je voudrois que les trois Euménides eussent tordu le col! M'entends-tu bien? je t'ai peut-être parlé trop bas.

LISIPPE.

Je ne ferai périr perſonne, je ne révélerai point de conjuration, & j'aurai 500,000 francs.

ÉRINNE.

Encore une fois, où les prendras-tu? Tu me fais enrager.

LISIPPE.

Argaléon me les comptera aujourd'hui de ſa main blanche, ſur le bout d'une table.

ÉRINNE.

Lui! quand tu lui aurois ſauvé la vie, il ne te les donneroit pas. Il eſt avare comme un chien; & ce n'eſt pas qu'il n'ait de l'argent, puiſqu'il a tout le nôtre. On dit même que ſes eſpions, dont il a une très-nombreuſe brigade, ſe plaignent de n'être pas payés.

LISIPPE.

Mon Dieu, Érinne, il n'y a que façon de prendre les gens: mais voilà bien des diſcours inutiles; il m'eſt impoſſible de te dire de quoi il s'agit, & tu me tuerois que je ne te le dirois pas. Mets-toi bien ſeulement deux choſes dans la tête: la première, que j'aurai aujourd'hui

aujourd'hui 500,000 francs ; la seconde, que je t'épouserai demain. La preuve de la première proposition, c'est que je ne suis pas une bête ; la preuve de la seconde, c'est que je t'aime. Cela dit, va-t-en, je t'en conjure.

ÉRINNE.

Je ne sais ce que tu m'as fait. J'ai une chienne de foiblesse pour toi dont je ne suis pas la maîtresse. Ecoute, mon cher Lisippe ; au moins tu ne me trompes pas ?

LISIPPE.

Non, ma chère Érinne ; non, par tous les Dieux de l'Olympe.

ÉRINNE.

Il y a encore, pour te dire vrai, une chose qui me rassure bien autant qu'eux ; c'est que je te connois pour un peu poltron, ou prudent, comme tu voudras, & je crois volontiers que tu ne viendrois pas te fourrer ici, si tu ne savois bien par où en sortir.

LISIPPE.

Ce n'étoit pas la peine de différer ton départ pour me régaler de cet

éloge : mais n'importe ; va-t'en ; aussi bien voilà justement Darés qui vient, & c'est lui à qui je veux parler.

SCÈNE II.

LISIPPE, DARÉS.

LISIPPE.

SEIGNEUR Darés, souffrez que je vous arrête un moment. Je ne sais si j'ai encore l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Lisippe ; & quoique je ne sois qu'un petit compagnon, je suis de la même Tribu que vous.

DARÉS.

Finissez, je vous en prie, car je suis extrêmement pressé.

LISIPPE.

J'ai tant joué avec vous dans notre enfance, mais toujours avec respect. Vous vous en attiriez déjà de ma part : vous étiez si joli, tant d'esprit, de petites façons si agréables ; & moi, il sembloit que je prévisse votre élévation future.

DARÉS.

J'ai bien quelque idée de ce que vous me dites-là.

LISIPPE.

Vous ne fauriez manquer de l'avoir: mais pour ne vous point faire perdre votre temps, qui eſt précieux & utile à l'Etat, dans le poſte où vous êtes auprès d'Argaléon notre Maître, je vous dirai que j'ai une petite affaire.....

DARÉS.

Nous en parlerons quand vous voudrez; ma porte vous ſera ouverte à toutes les heures du jour; je ſerai ravi de vous voir: mais à préſent....

LISIPPE.

Je vous arrêterois bien ſi je voulois. Je n'aurois qu'à vous dire, vous qui êtes le plus officieux de tous les hommes, qu'il s'agit de me rendre un ſervice, & je ſuis ſûr que vous m'écouteriez tant qu'il me plairoit. Mais je vous avoue franchement que ce n'eſt point cela; ou du moins, ſi c'eſt cela, ce l'eſt ſi peu que rien. C'eſt une affaire où Argaléon a un très-grandintêrêt, & par

conſequent vous auſſi, qui jouiſſez de toute ſa faveur.

DARÉS.

Et bien, qu'eſt-ce donc ? Tâchons de finir.

LISIPPE.

C'eſt une choſe qu'il faut que je diſe à Argaléon ; je ſuis bien perſuadé qu'il vous la redira dans le moment : mais il eſt néceſſaire qu'il la ſache le premier.

DARÉS.

C'eſt la découverte de quelque conjuration dont vous voulez avoir le mérite. Il eſt juſte que vous l'ayiez : mais vous ne l'en aurez pas moins, quand ce ſera moi qui porterai la choſe au Prince. Je vous réponds que je vous ferai bien valoir. Il m'a déjà paſſé pluſieurs affaires de cette nature par les mains, & trop ; de par tous les Dieux, on s'eſt toujours adreſſé à moi, & on ne s'en eſt pas mal trouvé.

LISIPPE.

Ce que j'ai à dire au Prince vaut mieux pour lui que la découverte de dix conjurations. Vous avez bien de

l'esprit, Seigneur Darés, & vous ne sauriez pourtant le deviner; mais j'avoue aussi que ce n'est pas votre faute.

DARÉS.

Si je ne puis le deviner, vous pouvez me le dire.

LISIPPE.

Oh! si je le pouvois, je sais trop le respect que je vous dois, je vous le dirois dans le moment. C'est une chose d'une certaine nature particulière, à devoir passer immédiatement de ma bouche dans l'oreille du Prince, après quoi il en fera ce qu'il voudra. Mais je puis vous assurer qu'il en sera très-content, & que vous le verrez dans la plus grande satisfaction, dans la plus grande joie où il ait été de sa vie. Et ce ne sera pas une satisfaction, une joie de quelques momens; ce sera un état durable d'un homme bien à son aise de toutes les façons.

DARÉS.

Hélas! il mériteroit bien d'y être. Il est si aimable, quand on le connoît bien comme je fais! Mais le pauvre Prince a bien des traverses à essuyer de

la part de ces enragés de Meſſeniens, qui ne veulent point s'accoutumer à lui être fidèles, & qui ont toujours dans la tête la chimère de leur liberté. On ne peut pas venir à bout de les mettre à la raiſon; &, ſans cela, que pouvez-vous faire pour rendre le Prince heureux? Vous ne le delivrerez pas de ſes inquiétudes perpétuelles, qui ne ſont que trop juſtes.

LISIPPE.

Je ferai ce que je ferai. Si je ne fais rien, il n'y aura rien de perdu que deux ou trois paroles que j'aurai dites à Argaléon. Mais je ſuis ſûr qu'elles ne le feront pas, & même pour vous ouvrir entièrement mon cœur, qu'elles ſeront bien récompenſées. En ce cas-là, je ſaurai bien à qui j'aurai eu l'obligation d'avoir pu parler au Prince.

DARÉS.

Oh! quand deux honnêtes gens traitent l'un avec l'autre, ils n'ont pas d'inquiétude.

LISIPPE.

Il y a honnêtes gens & honnêtes gens. Ceux qui le ſont parfaitement,

qui sont dans la grande délicatesse d'honneur, font des billets, & moi j'en ferai un.

DARÉS.

Il est vrai que cela ne gâte rien. Allez m'attendre chez moi; je vous ferai parler tantôt au Prince. A propos, vous savez bien qu'avant qu'on vous laisse parler à lui, on vous fouillera. C'est un respect qu'il veut qu'on lui rende: il ne suffit pas de n'avoir point de poignard sur soi; il est plus respectueux de n'avoir ni couteaux, ni ciseaux.

LISIPPE.

Je vuiderai volontiers toutes mes poches.

DARÉS.

Il ne faut pas non plus présenter au Prince de mémoire à lire; il peut y avoir sur des papiers de certaines odeurs, il ne les aime point.

LISIPPE.

Je renonce à tous papiers; quatre mots, & rien de plus.

DARÉS.

Allez donc, nous nous reverrons bientôt.

SCÈNE III.

DARÉS.

Si j'avois quelque chose à craindre auprès d'Argaléon, certainement je ne lui ferois pas parler ce drôle-là; je soupçonnerois que ce grand mystère qu'il me fait, seroit quelque chose qu'il voudroit dire contre moi. Mais, graces aux Dieux, je suis bien net. J'ai toujours été si absolument dévoué à Argaléon, depuis qu'il a la domination de Messène; non-seulement toutes mes actions, mais mes moindres paroles ont été si mesurées, qu'il n'y a pas moyen d'y mordre. Mais voici Hermocrate; que me veut-il? Tout le monde a affaire à moi.

SCÈNE IV.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

DARÉS, j'attendois, pour venir vous parler, que vous eussiez congédié cet homme qui étoit avec vous. Vous lui avez donné une assez longue audience: j'espère que vous voudrez bien aussi m'en accorder une ; &, pour venir promptement au fait, dites-moi avec franchise, je vous prie, s'il vous est permis de me parler sur les vues qu'Argaléon peut avoir pour marier la Princesse sa fille?

DARÉS.

Seigneur, je vous répondrai en un mot, qui sera la pure vérité. Argaléon ne pense point à marier Téléfille, il a bien d'autres soins. Ces maudits Messeniens, qui ne songent qu'à conjurer contre lui, le tiennent dans des inquiétudes continuelles, & il ne songe qu'à se précautionner contr'eux. D'ailleurs, ils sont tous si prévenus par la haine

qu'ils lui portent, que quoique Téléſille ſoit la plus charmante perſonne du monde, ils ſont aveugles ſur ſon extrême beauté, & il n'y en a pas un ſeul juſqu'à préſent qui ſe ſoit aviſé de s'attacher à elle. Du reſte, je ne doute pas qu'Argaléon ne la mariât volontiers.

HERMOCRATE.

Tout va donc le mieux du monde? Je ne ſuis point Meſſenien, je ſuis de Corynthe; & je ne ſuis venu ici que pour recueillir une ſucceſſion très-conſidérable. Je n'ai point vu Téléſille avec des yeux de Meſſenien; j'ai ſenti tout ſon mérite, & je vous prie de diſpoſer Argaléon à me la donner.

DARÉS.

Seigneur, je ſerai ravi de vous y ſervir. Ah! que vous faites bien de vous attacher à Argaléon! Laiſſez dire les Meſſeniens, c'eſt un grand homme que cet homme-là. Si ce n'étoient les canailles à qui il a affaire, ſon mérite paroîtroit bien davantage.

HERMOCRATE.

Je le crois.

DARÉS.

Malheureuſement il a quelques années, & s'il venoit à manquer : comme il n'a point d'autres enfans que Téléſille, vous vous trouveriez maître d'un joli Etat, & avec le caractere ferme & vigoureux dont je vois que vous êtes, vous feriez chanter Meſſieurs les Meſſeniens. Cela me fait ſonger à vous dire qu'apparemment vous ne demanderez pas d'autre dot que l'eſpérance....

HERMOCRATE.

Je n'ai que faire de dot; je ſuis aſſez riche, & je l'étois déjà aſſez ſans cette nouvelle ſucceſſion qui m'eſt venue.

DARÉS.

Tant mieux, Seigneur; cela ne laiſſera pas de faciliter l'affaire. Argaléon pourroit bien marier noblement ſa fille : mais, entre nous, il a beſoin de ſon argent à tant de choſes différentes...

HERMOCRATE.

Oh! qu'oui. Parlez-lui donc le plutôt qu'il ſe pourra.

DARÉS.

Dès aujourd'hui. Je le verrai dans une heure; &, au ſortir d'avec lui, je

vous rendrai compte du succès de ma négociation.

HERMOCRATE.

Je vous ai dit que j'étois riche ; je serois inexcusable si j'étois ingrat.

DARÉS.

Seigneur, voilà justement la Princesse qui vient : je vous laisse avec elle ; je me flatte que c'est lui faire bien ma cour.

SCÈNE V.

HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

HERMOCRATE.

MADAME, vous voyez que je viens de parler à Darés : je vous en demande pardon. Je n'ai pas attendu que vous m'en eussiez donné une permission aussi positive que je la pouvois desirer. Mais l'Amour est impatient : vos scrupules étoient trop légers, ils retardoient trop mon bonheur ; je me suis résolu de les forcer. Me désavouerez-vous de ce que j'ai fait, divine Princesse ?

TÉLÉSILLE.

Commencez par ne me point donner ce nom ; je vous en ai déjà prié. Je ne suis point Princesse : mon père n'est que d'une naissance très-commune ; & je vous avoue qu'il n'y paroît que trop par ses discours & ses manières. Il n'est point né Prince légitime, & je ne sais que trop de quel nom on l'appelle, lui & tous ses pareils qui ont usurpé la domination dans des Etats libres de la Grèce : je le sais, & j'en gémis sans cesse dans le fond de mon cœur.

HERMOCRATE.

Si vous n'êtes pas Princesse pour moi, vous serez donc une Déesse ? Quel nom voulez-vous que je donne à une personne qui, avec une beauté si rare, a une ame si noble ?

TÉLÉSILLE.

Hélas ! Hermocrate, je ne sens rien de merveilleux dans la manière dont je pense. Tout ne me fait-il pas rentrer en moi-même ? tout ne me fait-il pas sentir la misère, & même la bassesse de ma condition ? Je suis la fille d'un homme haï, détesté de tout un Peuple ; & il n'est pas possible que cette

horreur générale qu'on a pour lui ne rejailliſſe ſur moi. Vous me donnez des louanges ſur ma figure ; je ne crois pas ſeulement que cette figure, qui doit aſſez frapper le commun des hommes, m'ait réconciliée le moins du monde avec les Meſſeniens : la fille d'Argaléon eſt toujours un monſtre à leurs yeux. Et pourquoi ne le ſerois-je pas ? Ils jugent de mes ſentimens par ceux de mon père ; & il faut convenir qu'ils ont raiſon. Ils ne ſavent pas ce que je penſe ; &, loin qu'ils le puiſſent ſavoir, je ſuis obligée à le cacher avec grand ſoin, par reſpect pour mon père. Je ne vous parle point des périls continuels où je ſuis expoſée ; tous ceux qui menacent mon père, me menacent auſſi : à tout moment ce Palais peut être en feu ; on y paſſera tout au fil de l'épée ſans aucune diſtinction : tout cela n'eſt rien, il n'y va que de la vie ; mais je vous parle de la honte, de l'ignominie dont je me ſens couverte, & à laquelle je ne m'accoutume point. Hermocrate, croyez-vous que dans une pareille ſituation on ſoit bien tentée d'être orgueilleuſe ?

HERMOCRATE.

Plus je vous entends, plus mon admiration augmente; car l'Amour, quelqu'ardent qu'il puisse être, est trop au-dessous de ce qui vous est dû.

TÉLÉSILLE.

Eh bien! si vous approuvez ces façons-là de penser, ce sont elles qui fondent ces mêmes scrupules que vous trouvez si légers. Dois-je vous exposer à être enveloppé dans les malheurs qui menacent mon père & moi? faut-il qu'un homme aussi vertueux qu'Hermocrate s'unisse à la fille d'Argaléon?

HERMOCRATE.

Ah! il n'y a point de Héros qui soit assez vertueux pour cette fille d'Argaléon. On la connoîtra, & on trouvera bien qu'elle a fait grace à Hermocrate.

TÉLÉSILLE.

Peut-être me connoîtra-t-on à la fin; mais, en attendant, votre gloire en souffrira. Que sais-je si je ne vous en deviendrai pas moins chère? Ah! si ce malheur s'ajoutoit à tous les autres, je sais bien que je ne serois presque pas en droit de m'en plaindre; mais j'en

mourrois. Je ne vous dissimule rien, & je ne me pare point avec vous d'une fausse & mauvaise fierté. Je vous dois beaucoup de ce que vous avez bien voulu vous attacher à moi, & surmonter tout ce qui devoit d'abord vous en détourner : mais je crains que vous n'ayiez trop fait pour moi. Je suis bien sure que ma reconnoissance ne se démentira pas ; mais je crains que votre générosité ne se soutienne pas toujours : elle sera peut-être attaquée par la gloire même ; je sais combien vous êtes sensible à la gloire, & je ne voudrois pas que vous le fussiez moins.

HERMOCRATE.

Je n'ai plus d'expression pour vous répondre. Vous vous abaissez presque devant moi, qui ne dois être qu'à vos pieds : vous me parlez de reconnoissance, à moi, qui vous dois tout d'avoir reçu mes soins & souffert mon amour ; à moi, que mon sang répandu pour vous n'acquitteroit pas. Ah ! si j'ai quelque vertu, que j'en suis bien payé par vos sentimens ! vous me la rendez beaucoup plus précieuse encore qu'elle ne l'étoit par elle-même.

TÉLÉSILLE.

TÉLÉSILLE.

Conservez-la bien, mon cher Hermocrate; elle seule m'assure de votre amour. Vous m'êtes devenu absolument nécessaire. Je n'avois jamais vu de vertu; j'en ai trouvé en vous tout ce que j'imaginois, tout ce que je desirois inutilement: je n'avois jamais été aimée; vous m'en avez fait connoître le plaisir: il ne m'est plus désormais possible de vivre sans vous estimer toujours, sans être toujours aimée de vous.

HERMOCRATE.

Vous n'ajoutez rien de plus?

TÉLÉSILLE.

Vous le suppléez de reste, & j'y consens de tout mon cœur.

HERMOCRATE.

Je suis si heureux, si transporté de joie, que je commence à craindre que mon bonheur ne soit pas assez sûr. Il n'y a qu'un moment que je parlois à Darés; & ni la manière dont il est entré dans ce que je lui disois, ni toutes les circonstances de la chose, ne me permettent pas de douter le moins du monde qu'Argaléon ne doive vous ac-

corder à moi. Cependant j'en doute à l'heure qu'il eſt, parce que vous me faites trop ſentir quelle ſeroit ma félicité. Mais il n'eſt pourtant pas poſſible qu'il me vienne un refus : ne le croyez-vous pas ?

TÉLÉSILLE.

Non, il n'y a rien à craindre. Mon père ne m'aime point du tout ; j'ai eu beau vivre avec lui comme je devois, je crois qu'il a ſenti dans le fond de mon cœur quelque improbation ſecrette de ſa conduite. Il m'auroit donnée au premier venu, ſi quelqu'un m'eût demandée, & il ſera ravi de ſe défaire de moi. Son conſentement ne vous ſera pas glorieux ; mais vous l'aurez. Que nous ſerons heureux, ſi nous ſommes jamais en état de rendre la liberté aux Meſſeniens, comme nous l'avons imaginé enſemble !

HERMOCRATE.

Je ſerois encore plus heureux que vous par cette action qui nous ſeroit commune ; j'apprendrois aux Meſſeniens que c'eſt vous qui en avez eu la première idée.

TÉLÉSILLE.

Je n'ai fait que vous prévenir : j'avois vu plus long-temps que vous les maux de ma Patrie, & j'en devois être plus touchée. Vous êtes témoin de la vie que mène mon père, de ſes frayeurs, de ſes alarmes éternelles ; il n'eſt pas beſoin d'être Hermocrate pour ne pas aſpirer à une pareille ſituation. Argaléon n'a jamais rendu les Meſſeniens auſſi malheureux qu'il l'eſt lui-même.

HERMOCRATE.

Cependant Darés m'a complimenté tantôt, & aſſez adroitement, ſur ce que je ſerois ſon ſucceſſeur, & que je ſoutiendrois bien l'autorité qu'il m'auroit laiſſée. Vous jugez aiſément que je n'ai rien dit : il ne faut pas que l'on puiſſe ſoupçonner nos intentions ; Argaléon ne nous les pardonneroit jamais, & nous mettroit hors d'état de les exécuter.

TÉLÉSILLE.

Voilà ce qui me déſeſpère. Il faudra paroître approuver, il faudra même peut-être appuyer une domination illégitime, dans le temps que nous aurons le cœur plein du deſir de l'abolir. Il

faudra être odieux à tout un Peuple ; dont nous mériterions l'amour. Quel supplice pour la vertu, de se revêtir des apparences qui lui sont les plus contraires, & de se priver de sa plus douce récompense !

HERMOCRATE.

Adorable Téléfille, ne nous faisons point des malheurs avant le temps; pour moi, je ne les puis envisager, quand je touche au moment d'être le plus heureux de tous les hommes : les Dieux connoissent nos cœurs; ils favoriseront des intentions qui doivent leur plaire. Je vais me tenir à portée de voir Darés, dès qu'il sortira d'avec Argaléon ; & quoique je sois plein d'espérance, je vous avoue cependant que plus l'instant de la décision approche, plus je me sens d'émotion & de trouble.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGALÉON, DARÉS.

DARÉS.

Oui, Seigneur, les bons Citoyens qui veillent à votre sureté, viennent de me dire qu'ils soupçonnent une nouvelle conjuration.

ARGALÉON.

Ces Messeniens ont le diable au corps. J'ai beau les matter de toutes les manières, ils se rebèquent toujours. Qu'est-ce qu'il y auroit donc à faire?

DARÉS.

Rien, Seigneur, que de continuer comme vous avez fait; toute votre conduite est excellente. Ces Messieurs, dont j'ai l'honneur de vous parler, disent qu'ils auroient besoin d'argent.

ARGALÉON.

Ces gens-là me ruinent. Mais leur conjuration n'eſt peut-être pas vraie ?

DARÉS.

Peut-être : mais pour ſavoir ſi elle eſt vraie ou non, il faut qu'ils aillent, qu'ils viennent, qu'ils s'intriguent, qu'ils gagnent des Eſclaves, & quelquefois auſſi d'honnêtes gens qui ſont plus chers ; tout cela coûte.

ARGALÉON.

La conjuration ſera vraie apparemment, & je paierai nos gens ſur les confiſcations des conjurés.

DARÉS.

Cela eſt bon : mais, encore une fois, ſi cette conjuration n'eſt rien ?

ARGALÉON.

Et bien, avance-leur de l'argent. Mais au moins, qu'ils nous ſervent bien ! & s'ils s'aviſent de ſe plaindre ſi ſouvent, j'y mettrai bon ordre ; je les enverrai tous dans un cachot. Ils devroient me ſervir pour rien ; & ce ne ſeroit pas pour rien, car ne ſont-ils pas trop heureux d'avoir ma protection, & de pouvoir vexer qui ils veulent ?

DARÉS.

Les hommes ſont ſi déraiſonnables! Pour moi, j'en ſuis toujours ſurpris; mais il faut s'accommoder à eux, & ceux qui gouvernent y ſont encore plus obligés que les autres.

ARGALÉON.

Parlons d'autres choſes. J'ai fait réflexion que mes vingt lits dans autant de chambres ſéparées pourroient bien ne pas ſuffire. En chaſſant de ce Palais quelques amis dont je ne me ſoucie guères, il me reviendra dix chambres aſſez éloignées les unes des autres : je mettrai dans chacune un lit, & j'en aurai trente; moyennant quoi j'eſpère que je dormirai un peu mieux.

DARÉS.

Seigneur, rien n'eſt plus précieux que votre ſommeil, ni ſi néceſſaire à votre ſanté, & par conſéquent à l'Etat. Effectivement, vous ne dormez pas aſſez.

ARGALÉON.

J'y fais ce que je puis : mais quoique je ſache bien que quand on entreroit la nuit dans mon Palais avec de mauvaiſes

intentions, il ſeroit difficile de me trouver, parce qu'on ne ſait jamais dans lequel de mes vingt lits je ſuis couché, je ne ferme pourtant preſque pas l'œil: le moindre bruit me réveille en ſurſaut; & même lorſque tout eſt le plus calme du monde, je ne dors pas encore. Aſſurément trente lits valent mieux que vingt, & dépayſeront mieux d'abominables aſſaſſins. J'en ſerai plus tranquille : ne le crois-tu pas?

DARÉS.

Sans doute, Seigneur; il n'y a qu'à donner les ordres pour chaſſer vos amis.

ARGALÉON.

En voici la liſte. Tu leur ſignifieras de ſortir. J'ai encore une inquiétude : mon Barbier n'a point une trop bonne phyſionomie.

DARÉS.

Ah! Seigneur, il me ſemble que ſi : c'eſt moi qui vous l'ai donné; j'en réponds.

ARGALÉON.

Je t'aſſure, Darés, qu'il n'eſt point agréable d'être-là un gros quart-d'heure ſous

sous un rasoir bien affilé, dont on ne connoît point les intentions. J'y souffre cruellement; j'observe avec attention mon Barbier, qui me paroît quelquefois pensif, l'esprit occupé: cela ne me plaît point.

DARÉS.

C'est qu'il pense à vous bien faire la barbe, & qu'il veut primer dans cette opération-là pour vous bien faire sa cour. Il espère que cela le menera loin.

ARGALÉON.

Quoi qu'il en soit, Darés, j'ai trop d'inquiétude; je veux m'en délivrer.

DARÉS.

Je n'y vois plus d'autre moyen que de vous laisser croître la barbe. Vous en amenerez la mode; Mesène se conformera à vous, & peut-être le reste de la Grèce.

ARGALÉON.

Je ne devois pas trop m'attendre à tant de complaisance; mais j'ai trouvé un meilleur expédient. Que ma fille apprenne à faire la barbe.

DARÉS.

La Princesse?

ARGALÉON.

Pourquoi non ? je voudrois bien voir que la Principauté l'empêchât d'apprendre un métier honnête qui peut m'être utile ! je voudrois bien qu'elle fît là-dessus la dédaigneuse & la mignonne ! oh ! que je la rangerois bien vîte à son devoir ! Elle ne me plaît déjà pas trop ; son caractère ne m'accommode point. Aussi tu vois que dans Mesène personne n'en veut ; il n'y a pas un seul de nos jeunes gens qui lui dise une parole, & ce n'est pas assurément qu'elle ne soit belle & bien faite.

DARÉS.

Seigneur, vous avez sur elle des vues si différentes de ce que j'eusse cru, que je n'ose plus vous faire une proposition, qui cependant vous auroit pu convenir, même selon ce que vous venez de me dire.

ARGALÉON.

Et quelle est cette proposition ?

DARÉS.

Oh ! Seigneur, il n'en est plus question, puisque vous voulez que la Princesse vous fasse la barbe. Je ne dis pas que votre dessein ne soit fort raisonnable & fort bien pensé ; mais enfin . . .

ARGALÉON.

Ne laiſſe pas de dire ce que tu voulois.

DARÉS.

Il s'agiſſoit de marier la Princeſſe.

ARGALÉON.

Mon cher Darés, tu ne m'as jamais fait tant de plaiſir. J'aime encore mieux qu'elle ſe marie que de me raſer. Je ſerai trop heureux d'en être défait : & à qui la maries-tu ?

DARÉS.

A Hermocrate.

ARGALÉON.

A ce Corinthien ?

DARÉS.

Oui ; vous ſavez qu'il eſt prodigieuſement riche.

ARGALÉON.

Il n'eſt que trop bon pour elle : la difficulté n'eſt pas de la bien marier, mais de la marier. Puiſqu'Hermocrate eſt ſi riche, je ne lui donnerai pas une groſſe dot.

DARÉS.

J'ai ſi bien tourné la choſe, ſi bien

ménagé l'esprit d'Hermocrate, qu'il ne vous demande rien du tout.

ARGALÉON.

Il épouse ma fille pour ses beaux yeux! il est donc fou? Je soupçonnois bien qu'il en étoit un peu amoureux; mais je n'imaginois pas une si haute extravagance : tant mieux pour nous, Darés; il aura Téléfille, & grand bien leur fasse à tous deux. Sans doute il te l'a demandée?

DARÉS.

Oui, Seigneur; & il m'attend pour apprendre votre réponse.

ARGALÉON.

Va vîte la lui porter : emploie pourtant ta prudence ordinaire. Tu juges bien qu'il ne lui faut pas dire combien il me fait de plaisir : sur-tout dis-lui que je ne me suis résolu qu'avec beaucoup de peine à marier ma fille sans lui rien donner; mais que l'état présent de mes affaires m'a forcé à lui céder en générosité,

DARÉS.

J'entends; reposez-vous sur moi : il ne me reste plus qu'un mot qu'il faut que

j'aie l'honneur de vous dire. Il y a dans votre antichambre un Meſſenien, nommé Liſippe, qui voudroit bien vous parler : c'eſt, dit-il, pour une affaire de la dernière importance, & qui vous regarde.

ARGALÉON.

Il ne te l'a donc pas dite ?

DARÉS.

Il n'a jamais voulu. Cela ne ſe peut abſolument, à ce qu'il dit.

ARGALÉON.

Fais-le entrer, & demeure-là.

DARÉS.

Il veut vous parler ſans témoins.

ARGALÉON.

Je n'aime point ces myſtères-là : qu'il s'en aille.

DARÉS.

Seigneur, il a été bien fouillé, & je l'ai fait garder depuis qu'il l'a été ; il n'a aucun papier à vous faire lire : je ſuis ſûr qu'il n'y a rien à craindre.

ARGALÉON.

Je ſais bien pardeſſus cela que j'ai ſous mes habits une bonne cuiraſſe de

fer, de bons braſſarts, de bons cuiſſarts : mais n'importe, les tête-à-tête avec des viſages nouveaux ne me plaiſent point. Connois-tu cet homme-là ?

DARÉS.

Un peu, & je m'en ſuis encore informé. C'eſt un homme de baſſe condition ; mais qui paſſe pour avoir bien de l'eſprit, pour être un drôle intelligent & alerte. Il a peut-être quelque choſe à vous apprendre ſur cette conjuration que vous craignez. Rien n'eſt à négliger dans ces ſortes de conjonctures.

ARGALÉON.

Qu'il entre donc ; & ne t'éloigne pas trop. Que mes Gardes ſe rapprochent de la porte de ma chambre.

SCÈNE II.

ARGALÉON, LISIPPE.

LISIPPE.

SEIGNEUR, ſans prétendre entrer dans le ſecret de vos penſées, je vous crois bien fatigué de conjurations : je

viens vous apporter un secret infaillible pour empêcher qu'il ne s'en fasse jamais contre vous.

ARGALÉON.

Va, mon ami; tu es fou : retire-toi. Naturellement je crains les fous.

LISIPPE.

Il est bien vrai que ce que j'ai l'honneur de vous proposer est singulier & extraordinaire ; mais, sur ma tête, il n'est nullement extravagant. Ne connois-je pas bien le grand génie du Seigneur Argaléon ; & voudrois-je lui proposer des chimères ? Mon secret...

ARGALÉON.

Ne t'approche pas de moi ; je sais ton secret aussi-bien que toi-même ; c'est que je renonce à la domination : mais, par tous les Dieux, je n'y renoncerai pas ; & je vous ferai bien tous souvenir...

LISIPPE.

Mon secret n'est point ce que vous pensez : vous conserverez votre domination. Tout ce qu'il faut faire...

ARGALÉON.

Encore un coup, ne t'approche pas

de moi : il a quelque chose d'égaré dans les yeux.

LISIPPE.

Je vous dirai donc, Seigneur, d'aussi loin que vous voudrez, que vous n'avez qu'à me faire compter tout-à-l'heure par votre Trésorier 600,000 francs...

ARGALÉON.

600,000 francs ! voilà une plaisante folie ! elle ne peut aller qu'à faire rire.

LISIPPE.

Oui, Seigneur, 600,000 francs. Vous direz que je vous aurai appris un secret pour découvrir toutes les conjurations : on le croira, & on n'osera plus en faire.

ARGALÉON.

Attends, attends ; que je débrouille ce galimatias-là. Il me semble que j'y entrevois quelque chose.

LISIPPE.

Seigneur, il est impossible que vous ne voyiez le tout du premier coup-d'œil. Vous aurez la bonté de dire : Lisippe m'a donné un secret pour découvrir toutes les conjurations, & je lui ai donné pour récompense 600,000 francs. Moi, je montrerai les 600,000 francs,

& tout Meſsène dira : Ce ſecret eſt donc admirable ; car Argaléon eſt trop habile & trop ſage pour jetter inutilement 600,000 francs, même pour les haſarder. Argaléon nous découvrira donc dès que nous ſongerons à conjurer contre lui ; & alors, ma foi, je ne crois pas qu'on ait envie de s'y jouer.

ARGALÉON.

Il y a quelque choſe de bon à ce que tu dis ; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

LISIPPE.

Quoi ! Seigneur, n'eſt-ce rien qu'une opinion que tout Meſsène prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats ſeroient trop heureux, s'ils avoient chacun leur Liſippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

ARGALÉON.

Ces Liſippes-là les ruineroient bien vîte : ils ſont de trop grande dépenſe. Que diable ! donner 600,000 francs pour rien : car enfin, ce n'eſt rien ; je ne tiens rien, cela me paroît ridicule ; & tu ſerois le premier à te moquer de moi, ſi je le faiſois.

LISIPPE.

Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire; j'ai tout dit: mon secret est fort simple, & c'en est le beau.

ARGALÉON.

Il n'est point du tout simple de donner 600,000 francs, à moins que simple ne ne veuille dire sot. 600,000 francs! Je ne les ai pas premièrement; il s'en faut bien: où les aurois-je pris?

LISIPPE.

Si vous voulez bien me le permettre, je vous donnerai un expédient. Vous les amasserez de vos épargnes: pendant ce temps-là vous aurez la bonté de ne point parler de mon secret; de mon côté je ne dirai rien, je me tiendrai clos & couvert; & quand vous aurez la somme, ou plutôt quand je l'aurai, vous ferez éclater le secret.

ARGALÉON.

Mais pendant ce temps-là on conjurera.

LISIPPE.

Ce ne sera pas ma faute.

ARGALÉON.

Ce sera ta faute, & je m'en prendrai

à toi afin que tu le ſaches; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché : tu ſais bien qu'il ne fait pas bon tomber ſous ma patte. Mais ton ſecret a je ne ſais quoi d'ingénieux; je veux l'eſſayer. Je te donnerai d'abord quelque choſe, & nous verrons comment cela fera.

LISIPPE.

Cela ne fera rien du tout. Mon ſecret eſt indiviſible; il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

ARGALÉON.

Et bien, frappons le grand coup. Je te donne 50,000 francs.

LISIPPE.

J'ai trop de conſcience pour les prendre; vous perdriez votre argent.

ARGALÉON.

Eſt-ce qu'on ne ſeroit pas aſſez étonné que je t'euſſe donné 50,000 francs?

LISIPPE.

Non : qu'eſt-ce qu'on peut avoir pour 50,000 francs? Ils diroient tous que le ſecret ne ſeroit rien qui vaille, & il ne leur feroit point de peur.

ARGALÉON.

Mais ils disent que je suis si avare; car je fais tous vos discours à vous autres.

LISIPPE.

Ils ne le disent pas tant que vous pensez; & puis, quand il s'agit d'assurer votre domination, ils vous croient assez habile pour ne rien épargner. Après tout, de quoi s'agit-il pour vous? n'est-ce pas de gouverner en paix? Combien l'argent que vous me donnerez ne vous en sauvera-t-il pas?

ARGALÉON.

Je me rends à tes raisons; je ne barguigne plus: va, je te donne 100,000 francs.

LISIPPE.

Tout ce que vous voudrez, Seigneur: je ne suis point intéressé; je ne songe qu'à votre sureté & à votre conservation. Si je pouvois vous donner mon secret pour rien, oh! que je le ferois volontiers: mais il est d'une certaine nature bizarre & particulière qui ne me le permet pas; il est d'autant meilleur qu'il est mieux payé: *gratis* ou à-

peu-près *gratis*, il ne vaut rien. Moi, je n'en puis mais.

ARGALÉON.

Voilà un impertinent secret : où diable l'as-tu pêché ?

LISIPPE.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'esprit pour tâcher de vous être utile. Il m'est bien venu quelques autres idées, mais qui manquoient toutes par des endroits essentiels ; il n'y a eu que celle-là qui m'ait satisfait : je l'ai tournée & retournée de tous les sens, & je n'y puis trouver rien à dire.

ARGALÉON.

Or, çà, finissons : 200,000 francs.

LISIPPE.

Encore une fois, Seigneur ; tout ce qu'il vous plaira. Vous jugez bien que 200,000 francs font une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reste ; je n'aurois pas imaginé même en songe de pouvoir jamais être si riche. C'est à vous à voir si le secret fera son effet pour 200,000 francs. Comme c'est peu de chose pour vous, le succès sera peut-être médio-

cre ; & en ce cas-là votre argent ser
perdu, dont je ſerois très-fâché. Enfi
il eſt certain que plus vous en mettre
moins vous haſarderez de le perdre.

ARGALÉON.

Tu es bien butté à tes 600,000 franc
Et pourquoi cette ſomme-là plut
qu'une moindre ?

LISIPPE.

Je vous dirai en honneur que je n
ſongeois d'abord qu'à 500,000 ; car j
faiſois l'eſtimation ſur le plus bas pie
qu'il fût poſſible ; j'en avois du ſcrupu
le : mais je diſois en moi-même, le Sei
gneur Argaléon y ſaura bien ajouter ce
qu'il jugera à-propos ; c'eſt ſon intérêt
& il eſt, ſans comparaiſon, plus habile
que moi. Depuis cela, il m'eſt ſurvenu
un petit beſoin de 100,000 francs ; je
les ai ajoutés, & j'ai cru bien faire pour
vous-même.

ARGALÉON.

Je ne tâte point de tous les tours que
tu prends-là ; je ne ſuis point ta dupe.
Malheureux, tu me rançonnes, tu me
tiens le pied ſur la gorge.

LISIPPE.

Hélas ! Seigneur, point du tout; il n'en ſera que ce que vous voudrez. Renvoyez-moi; il y a aſſez d'autres Seigneurs dans la Grèce, j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon ſecret : mais j'ai cru vous devoir la préférence. Je vous demande ſeulement une grace qui ne vous coûtera rien ; c'eſt de ne point parler de mon ſecret : vous me nuiriez inutilement. Je me retire, Seigneur, en vous ſouhaitant toutes ſortes de proſpérités.

ARGALÉON.

Demeure; il me vient une penſée. Je te donnerai plus que tes 600,000 francs : mais je dis beaucoup plus, & je te ferai une fortune beaucoup au-deſſus de ce que tu eſpérois : je m'expliquerai bientôt davantage ; ne ſors pas de mon Palais : ſur ta tête ne parle de ce qui s'eſt paſſé entre nous à qui que ce ſoit, pas même à Darés. Va, tu ſeras bien content de moi.

LISIPPE.

Seigneur, l'argent comptant...

ARGALÉON.

Va, te dis-je; & ne replique pas.

LISIPPE, *en s'en allant.*

Que diable eſt-ce que ceci? Auroit-il trouvé quelque moyen de m'attraper?

SCÈNE III.

ARGALÉON.

OUI, mon expédient eſt très-bon; il me tire de tout embarras. Il n'y a qu'une petite difficulté à applanir, qui ne m'arrêtera guères. L'idée de cet homme-ci eſt excellente, & il faut abſolument en profiter. Cela vaut mieux que mes Eſpions, & mes vingt lits, & mes habillemens de fer. Je vais être le plus heureux homme du monde, & je dormirai.

SCÈNE IV.

ARGALÉON, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

SEIGNEUR, je viens vous marquer ma vive reconnoiſſance de la grace que vous

vous me faites, & de la manière dont vous l'assaisonnez. Vous m'accordez la Princesse, & Darés m'a dit...

ARGALÉON.

Darés ne sait ce qu'il dit, je ne l'ai point accordée. Où a-t-il pris cela ? Je lui ai seulement dit que j'y penserois.

HERMOCRATE.

Vous me jettez dans le plus grand étonnement du monde. Quoi ! Darés...

ARGALÉON.

Oui, Darés s'est trop pressé ; vous devez plutôt m'en croire que lui. Je ne vous ai point encore accordé ma fille, & j'en disposerai comme il me plaira.

SCÈNE V.

HERMOCRATE.

QUEL coup de foudre, grands Dieux! J'en demeure immobile de surprise & de douleur. Je viens transporté de joie d'avoir obtenu tout ce j'aime, & j'apprends que je me trompois. Loin d'avoir obtenu Téléfille, je ne sens que trop aux discours d'Argaléon que je la perds pour jamais. Pourquoi Darés m'a-t-il donné une fausse espérance? Que dis-je? c'étoit une assurance absolue; il y a certainement là quelque chose que je n'entends point. Courons vîte retrouver Darès.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

MAIS, Darés, ne m'avez vous pas dit en propres termes, que non-seulement Argaléon me donnoit la Princesse, mais qu'il me la donnoit avec joie, avec tout l'agrément possible ?

DARÉS.

Je ne sais pas bien, Seigneur, si je vous l'ai dit en termes aussi forts; mais enfin Argaléon ne me l'a pas dit de cette manière-là, puisqu'il vous a parlé d'un ton si différent.

HERMOCRATE.

Et comment vous a-t-il parlé ?

DARÉS.

Seigneur, je ne puis pas vous le dire, car je vois bien qu'il faut que j'aie mal entendu.

HERMOCRATE.

Mal entendu !

DARÉS.

Oui. Si vous saviez combien j'ai de choses dans l'esprit, de combien d'affaires j'ai la tête chargée ! il n'est pas étonnant que j'aie quelquefois des distractions, que j'entende un mot pour l'autre ; à tout cela il n'est question que de quelques mots.

HERMOCRATE.

De quelques mots qui font précisément le oui & le non ; & certainement comme je vous avois intéressé à mon affaire, vous les avez bien écoutés.

DARÉS.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Argaléon est un homme d'honneur, d'une probité exacte, qui ne manqueroit pas à sa parole. Il ne l'a pas donnée, puisqu'il le dit.

HERMOCRATE.

Vil Courtisan ! car enfin la patience m'échappe.

DARÉS.

Je ne vous le conseille pas, il n'y feroit pas bon pour vous.

HERMOCRATE.

Je te tuerai tout-à-l'heure, & en arrive ce qu'il pourra, si tu ne me dis pourquoi Argaléon a changé.

DARÉS.

Je vous jure que je n'en sais rien.

HERMOCRATE.

Qui a-t-il vu depuis que tu l'as quitté?

DARÉS.

Il n'a vu qu'un nommé Lisippe que j'ai introduit chez lui, qui lui a parlé seul à seul, & sans que j'aie su de quoi il s'agissoit. D'ailleurs ce Lisippe est un homme que je ne connois que de nom, & un peu de vue. A l'heure qu'il est on le garde, & il ne voit personne.

HERMOCRATE.

Excusez mon emportement, il n'est que trop légitime; il est question ici de tout pour moi. Je sens que vous me dites vrai présentement: ce Lisippe est venu sans doute faire à Argaléon quelque proposition de mariage pour la Princesse?

DARÉS.

Cela se pourroit bien, je le crois comme vous. Argaléon a même dé-

fendu à ce Liſippe que j'ai introduit, de me parler de rien; & Argaléon de ſon côté garde avec moi un profond ſilence, contre ſon ordinaire.

HERMOCRATE.

Cela n'empêche pas que vous ne ſoyiez toujours le ſeul homme en qui il ſe confie, mon cher Darès; promettez-moi de me ſervir, je ne mets point de bornes à ma reconnoiſſance.

DARÉS.

Je ferai de mon mieux, quoique...

HERMOCRATE.

Oubliez cela, je vous en conjure; il eſt vrai que je ſuis un peu vif, mais je ne le ſuis jamais tant que pour reconnoître les ſervices.

SCÈNE II.

HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

TÉLÉSILLE.

Et bien, Hermocrate, avez-vous tiré quelque éclairciſſement de Darés?

HERMOCRATE.

Très-peu de chose. Entre le temps où il a vu Argaléon, qui certainement avoit consenti de bonne grace, & le moment où je suis entré chez lui & ai été si mal reçu, Argaléon n'a vu qu'un nommé Lisippe, homme de peu, qui l'aura fait changer par quelque vue de mariage qu'il lui aura donnée pour vous. Il n'est pas possible que cela soit autrement, j'irois bien vîte dans ce moment-ci trouver ce Lisippe, & de gré ou de force, je le ferois parler, & en saurois davantage : mais personne ne lui parle, on ne le voit point.

TÉLÉSILLE.

Hermocrate, nous voilà séparés pour jamais.

HERMOCRATE.

Pourquoi me prononcez-vous ces cruelles paroles ? Je n'ai pas la force de soutenir cette idée ; je me la dissimule, & je tâche à retenir, malgré toutes les apparences contraires, quelque foible reste d'espérance.

TÉLÉSILLE.

Nous ne nous verrons plus. Je sens

quelle eſt ma deſtinée ; j'y reconnois même la juſtice des Dieux, quoique ſévère. La fille d'Argaléon ne mérite pas d'être heureuſe ; & vous, Hermocrate, ces mêmes Dieux qui aiment la vertu, ne veulent pas vous laiſſer unir à la fille d'Argaléon.

HERMOCRATE.

Madame, vous me confondez, quand vous vous regardez comme une criminelle, & que vous me faites tant valoir. Je conviens que ma vie s'eſt paſſée juſqu'ici dans l'innocence : mais quelles preuves de vertu ai-je données ? Je n'en ai reconnu les ſemences dans mon cœur qu'à la vive paſſion que j'ai priſe pour vous ; le peu que je vaux tient entièrement à mon amour. Le deſir de vous plaire, la joie de m'en pouvoir flatter m'animoient, m'élevoient au-deſſus de moi-même ; je perds tout ſi je vous perds.

TÉLÉSILLE.

Hélas ! vous perdez moins que moi. vous ſurmontiez des obſtacles pour unir Votre deſtinée à la mienne, & des obſtacles qui devoient aſſez légitimement vous arrêter ; & peut-être ai-je eu tort de

de ne vous les pas repréſenter plus fortement, de permettre que vous les ſurmontaſſiez; peut-être ai-je été ſéduite par les ſentimens de mon cœur qui me parloit trop pour vous. Mais moi, je ne ſurmontois rien: au contraire, tout me portoit vers vous; vous étiez l'aſyle où je me réfugiois contre tout ce que je vois ici, contre tout ce qui m'environne; j'allois trouver un air pur, des ſentimens conformes aux miens, la vie que je puis croire que je méritois. Vous pourrez vous conſoler par la penſée de ce que vous eût coûté la malheureuſe Téléſille: moi à qui vous faiſiez un bonheur que je n'achetois par rien, puis-je jamais me conſoler?

HERMOCRATE.

Non, vous n'avez pas l'injuſtice de croire ce que vous dites; vous ne me croyez pas capable de me conſoler jamais.

TÉLÉSILLE.

Je le crains du moins, & je vous demande pardon d'un ſentiment ſi injuſte. De quoi me ſervira que vous ſoyiez éternellement affligé auſſi-bien

que moi ? Je veux pourtant malgré moi pouvoir me flatter de la durée de votre douleur.

HERMOCRATE.

Vous ne le pouvez que trop. Je ne veux point de la vie sans vous ; & on est toujours maître d'en sortir.

TÉLÉSILLE.

Ah ! Hermocrate . . .

HERMOCRATE.

Non, Madame, je ne précipiterai rien ; j'agirai auparavant. Il faut savoir qui est celui à qui Argaléon vous destine.

TÉLÉSILLE.

Hélas ! c'est quelqu'un qui lui convient ; & quelle circonstance dans mon malheur ! Un homme qui sera dévoué à Argaléon, qui appuiera son pouvoir par toutes sortes de voies, qui ne songera qu'à lui succéder, est celui qu'on préfère à Hermocrate ; & sans doute on le préfère par ces endroits-là. C'est celui qu'on me donne au lieu d'Hermocrate. Quelle différence, grands Dieux ! De quelle vertu n'aurai-je pas besoin,

& quels torrens de larmes me coûtera une vertu si pénible & si forcée !

HERMOCRATE.

Quoi ! vous accepterez cet indigne époux ?

TÉLÉSILLE.

Vous pouvez bien compter que j'apporterai toute la résistance que mon devoir me permettra ; je n'ai à craindre que d'en passer les bornes : mais si enfin...

HERMOCRATE.

Non, vous ne serez point ainsi sacrifiée ; vous ne le serez point.

TÉLÉSILLE.

Et quels moyens avez-vous pour vous y opposer ?

HERMOCRATE.

Je ne sais : mais j'ai un amour, & je me sens un courage qui m'en fourniront.

TÉLÉSILLE.

Je n'espère rien de votre courage, & je crains tout de votre amour. Que pouvez-vous ici, étranger, sans amis, dénué de tout ? Vous ne ferez que me

causer de nouvelles larmes encore plus amères. Argaléon est tout-puissant; & vous savez combien il est terrible dans sa fureur.

HERMOCRATE.

Il n'est pas si terrible que timide. Lui & ses pareils, ils craignent encore plus qu'ils ne sont craints; & moins on les craint, moins ils sont à craindre. Un homme seul, qui parlera d'un certain ton, peut les faire trembler.

TÉLÉSILLE.

Au nom des Dieux, Hermocrate, conduisez-vous avec une extrême circonspection; pliez sous les premiers emportemens de mon père; dissimulez & attendez les occasions favorables d'agir. Nous ne sommes pas encore assez instruits de toutes les circonstances de notre malheur : tâchez de les découvrir, soit par Darés, soit par ce Lisippe.

HERMOCRATE.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire de me rien recommander?

TÉLÉSILLE.

Je crois bien que je vous dis des

choſes inutiles. Trouvez-vous cependant qu'elles le ſoient tout-à-fait ? ne vous prouvent-elles rien ?

HERMOCRATE.

Divine Téléſille...

TÉLÉSILLE.

Allez : ne me répondez point. Il n'eſt pas à-propos qu'on nous voie ſi longtemps enſemble. Je veux pourtant vous dire encore que je ſuis fâchée d'avoir autant d'intérêt de n'être pas à l'odieux époux qu'on me deſtine. Vous pourriez croire que je ſonge principalement à détourner un coup ſi affreux : mais non ; ce qui domine dans mon cœur, c'eſt la crainte de vous perdre.

HERMOCRATE.

Que je ſerois heureux, ſi je verſois tout mon ſang !...

TÉLÉSILLE.

Allez ; vous vous arrêtez trop. Que ma malheureuſe ſituation ne vous faſſe point douter de la pureté de mes ſentimens : imaginez ceux que vous pourriez deſirer, & ſoyez ſûr que vous les trouvez.

HERMOCRATE.

Soyez bien sure que jamais un cœur n'a été si rempli, si occupé, si charmé...

TÉLÉSILLE.

Allez; vous ferez cause de quelque inconvénient. J'entends mon père qui vient; il faut que vous l'évitiez.

SCÈNE III.

ARGALÉON, TÉLÉSILLE.

ARGALÉON.

Ma fille, Hermocrate sort d'avec vous. Je vous ai laissé jusqu'à présent la liberté de le voir autant que vous avez voulu; elle ne tiroit pas à conséquence: mais elle y tireroit présentement; il n'est plus à-propos que vous le voyiez.

TÉLÉSILLE.

Seigneur, ce qui est entre Hermocrate & moi, n'est point de nature à vous devoir être caché. J'ai pris beaucoup d'estime pour lui; & je crois que personne ne lui en refuse. J'ai eu de la peine à consentir qu'il me fît demander

à vous par Darés, quoique je ne prévisse aucune difficulté de votre part; le dessein d'Hermocrate devoit vous convenir, & rien ne le traversoit d'ailleurs: aussi Darés rapporta-t-il une réponse très-favorable; Hermocrate s'en tient-là, & ne vous croit point capable d'un manquement de parole.

ARGALÉON.

Qu'il m'en croie capable ou non, je ne m'en embarrasse guères; je n'ai point à lui rendre compte de mes actions. Le fait est que vous ne l'épouserez point.

TÉLÉSILLE.

Seigneur, vous me frappez de la plus vive douleur. Je ne vous dissimule point que j'ai été touchée des sentimens d'Hermocrate pour moi. Mon cœur s'est peut-être trop engagé: mais enfin...

ARGALÉON.

Je comprends bien tout le romanesque qui se sera mis entre vous deux: de petites cervelles comme les vôtres s'enflamment facilement; mais elles se guérissent facilement aussi. Après quelques larmes, quelques soupirs, qui ont

donné cours aux mauvaises humeurs, il n'y paroît plus.

TÉLÉSILLE.

Ne mépriſez point mes larmes & mes ſoupirs; ils partent du fond de mon cœur. Souffrez, Seigneur, que je me jette à vos genoux. J'ai toujours ſenti que je n'avois pas le bonheur de vous plaire; que vous n'aviez pas pour moi toute la tendreſſe qu'une fille peut attendre d'un père. Je n'eſpérois pas obtenir de vous une grace peu importante pour moi, & qui n'iroit qu'à me procurer quelque agrément dans ma vie, dont je me pourrois paſſer aiſément. Je n'aurois pas la hardieſſe de vous en importuner. Mais celle que je vous demande ici eſt d'une autre nature; il n'y va pas de moins que de ma vie.

ARGALÉON.

Il y va de la mienne auſſi à exécuter mon deſſein.

TÉLÉSILLE.

Comment, Seigneur?

ARGALÉON.

Oui, il y va de ma vie à te donner

à celui que je te destine. Il me la sauve à cette condition.

TÉLÉSILLE, *en se relevant, & s'en allant.*

C'en est assez : je l'épouserai, si je vis.

SCÈNE IV.

ARGALÉON.

VOILA donc qui est fait. J'avois bien cru que la petite difficulté que je trouvois en chemin ne m'arrêteroit pas. Je me défais de ma fille : c'est déjà un grand bien ; j'en étois embarrassé : mais, de plus, elle me vaut 600,000 francs. Par Jupiter, je ne l'évaluois pas une si grosse somme. Qu'on fasse entrer Lisippe.

SCÈNE V.

ARGALÉON, LISIPPE.

ARGALÉON.

LISIPPE, tu es le plus heureux de tous les hommes; je prends ton secret que je trouve bon, toutes réflexions faites. Je t'ai dit que je t'en donnerois beaucoup plus que tu ne demandois : je te donne ma fille en mariage.

LISIPPE.

La Princesse!

ARGALÉON.

Oui, la Princesse.

LISIPPE.

Avec les 600,000 francs?

ARGALÉON.

Non. Mais tu comprends bien qu'elle vaut mieux.

LISIPPE.

Je connois de réputation sa grande beauté, ses charmes : mais...

ARGALÉON.

Je ne te parle pas de sa beauté, ni de ses charmes ; je ne fais pas grand cas de tout cela non plus que toi : mais elle est ma fille unique, & ma succession vaudra bien 600,000 francs ; qu'en penses-tu ?

LISIPPE.

Eh ! Seigneur, en conscience, suis-je fait pour épouser la Princesse ?

ARGALÉON.

Pourquoi non ? Tu n'es pas d'une grande naissance ; mais tu es un homme libre une fois : entre les Grecs, il ne s'agit que de cela ; ils sont égaux dès qu'ils sont libres : je ne suis pas orgueilleux, moi, quoiqu'on dise tant que je le suis.

LISIPPE.

Je vois que vous ne l'êtes que trop peu ; mais moi, je le serois trop, si j'épousois la Princesse : on se moqueroit de moi. Voilà un plaisant visage, diroit-on, pour être le mari de la Princesse Télésille. Nos Messeniens sont furieusement malins ; ils me montreroient au doigt par les rues, & puis les chansons.

ARGALÉON.

Ils en font bien contre moi : mais je punirai les tiennes avec les miennes, & auſſi ſévérement.

LISIPPE.

Nous ne ſommes point du tout faits l'un pour l'autre, la Princeſſe & moi; nous ne parlons ſeulement pas la même langue : elle a un certain langage du grand monde que je n'entendrois pas.

ARGALÉON.

Il eſt vrai qu'elle eſt quelquefois un peu ſublime, & je ne l'en eſtime pas davantage ; mais tu t'accoutumeras bientôt à ſon ſtyle : & enfin, ſi tu ne l'entends pas, elle t'entendra bien, toi; & ce ſera à elle à t'entendre, car tu ſeras le maître.

LISIPPE.

Le maître ! non, Seigneur : voilà le plus fâcheux ; je ne le ſerai point. Elle me regardera toujours du haut en bas, me traitera comme un pauvre diable que je ſuis ; je n'oſerai pas ſouffler devant elle, encore moins la gronder. Imaginez-vous ſi c'eſt vivre, que de n'oſer gronder ſa femme! Il n'y a rien

qui amuſe tant dans un ménage; & ſans cela on s'ennuieroit à mourir. Encore, encore autre choſe : mais je ſuis embarraſſé à vous le dire; le reſpect...

ARGALÉON.

Dis, dis; je te le permets.

LISIPPE.

En me mariant, je ſerois bien-aiſe d'avoir de petits Liſippes : or, pour les avoir, il y a une certaine façon; je ne ſais pas comment je m'y prendrois avec la Princeſſe.

ARGALÉON.

Tu t'y prendrois comme avec une autre; il n'y a point de façon particulière pour les Princeſſes.

LISIPPE.

Je m'entends bien; c'eſt que je ne pourrai jamais avoir avec elle l'audace, l'inſolence... Non, je ne l'aurois jamais; & puis, ſuppoſé que je l'euſſe, je vois d'ici la Princeſſe qui prendroit des airs ſi dédaigneux... Adieu la lignée des Liſippes.

ARGALÉON.

Les Princeſſes ne ſont point ſi dédai-

gneuſes que tu dis. Combien en vois-tu, ou autres grandes Dames, qui ne dédaignent pas même des Eſclaves?

LISIPPE.

Oh! quand ce ſera par fantaiſie, bon; mais par devoir, elles n'en feroient rien. Et cela eſt ſi vrai, que je gage que le lendemain du mariage de la Princeſſe avec le malheureux Liſippe, elle auroit une fantaiſie.

ARGALÉON.

Tu ne la connois pas; c'eſt une merveilleuſe qui ſe pique de beaux ſentimens.

LISIPPE.

A la bonne heure; il lui faudroit quelqu'un pour ſes beaux ſentimens, car, pour moi, je n'en ai point. Elle ne feroit non plus de conſcience de m'enjoliver le front de ce que vous ſavez, que de boire un verre d'eau. Ils diroient entr'eux, le Monſieur & elle: Ce gueux-là le mérite bien; ils en feroient des gorges chaudes; &, ce qui eſt encore le pis, ils ne ſe cacheroient pas ſeulement de moi. Que diable leur ferois je! Ce ſeroit un beau perſonnage que jouerois-là. Je conviens que de

plus honnêtes gens que moi le jouent bien : mais j'y ai de la répugnance, & une grande répugnance. Je ne sais où je l'ai prise ; ce n'est pas dans les exemples : mais enfin, pour rien au monde, je ne voudrois hasarder le paquet.

ARGALÉON.

On dit pourtant que tu veux te marier avec une Érinne.

LISIPPE.

Il est vrai, Seigneur : mais pour celle-là je la rangerai bien ; elle n'est pas Princesse. Elle est plus petite devant moi, si ce n'est quelquefois quand elle est dans ses humeurs.

ARGALÉON.

Tu la compares à ma fille.

LISIPPE.

Je la préfère, Seigneur. Premièrement, je l'aime : il n'y a point-là de tous ces beaux sentimens que je n'entends pas ; mais je l'aime. Après cela, je lui ai promis parole d'honneur que je l'épouserois : elle soutient qu'il est temps que je lui tienne ma promesse ; & si je lui manquois, c'est une créature à me tuer de sa main. Je vous dirai

bien plus, Seigneur, car il ne s'agit pas préſentement de faire la petite bouche, ſi j'avois l'honneur & le malheur d'être le mari de Téléſille, je ne la croirois pas en ſureté.

ARGALÉON.

Ce ſeroit-là un malheur que je ne craindrois guères.

LISIPPE.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, 600,000 francs, je vous en conjure, & point de Princeſſe.

ARGALÉON.

Ecoute. Il y a long-temps que je te laiſſe faire tes raiſonnemens très-bourgeois & très-plats; ils m'ont diverti quelques momens, mais, à la fin, ils me laſſent: tu vivras avec ma fille, & elle avec toi, comme vous l'entendrez tous deux; je ne m'en mets guères en peine, & ce qui ſe paſſera dans l'intérieur de ta maiſon m'importe fort peu. Il me ſuffit, & à toi auſſi, que tu ſeras mon gendre, & que tu ſuccéderas à ma place & hériteras de mes biens, & tu ſeras récompenſé du reſte.

LISIPPE.

LISIPPE.

Succéder à votre place, Seigneur! Vous connoissez par vous-même les grands talens qui sont nécessaires pour le Gouvernement : je n'en ai aucun.

ARGALÉON.

Il n'en faut pas tant que tu penses, sur-tout quand le branle est une fois donné ; cela va tout seul : je te laisserai les Messeniens bien soumis ; & en tout cas tu n'auras qu'à leur montrer les dents.

LISIPPE.

Je suis le meilleur garçon du monde.

ARGALÉON.

Tu pourras l'être tant que tu voudras : ils ne se révolteront pas contre toi, puisque, si tu m'as donné le secret, toi qui en es l'inventeur...

LISIPPE.

Seigneur...

ARGALÉON.

Tu hésites ; tu t'embarrasses ! Quoi ! maraud, tu me viens donner un secret : tu me le fais payer bien cher ; & tu ne le crois pas assez bon pour t'en servir toi-même ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas cela, Seigneur. C'eſt que je fais réflexion que j'aurai beau être muni du ſecret, les Meſſeniens auront beau être tranquilles, ſi les voiſins me font la guerre, je ne ſaurai où me mettre. Ils ne vous attaqueront pas ſi aiſément, vous qui êtes brave comme un Achille : mais moi, on me connoît; ces diables de voiſins ſentiront bientôt le défaut de la cuiraſſe, & en abuſeront.

ARGALÉON.

Et ſi nous avions la guerre aujourd'hui, ne faudroit-il pas que tu y allaſſes ? ne t'enrôleroit-on pas comme un autre ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas de même; on eſt dans la foule, on ſe dérobe, on s'enfuit. Mais ſi j'étois à la tête, j'y ferois une mauvaiſe figure; je ne manquerois pas de donner quelque mauvais exemple.

ARGALÉON.

Tu feras la guerre par des Généraux, comme tant de braves Princes; tu ſeras encore plus en ſureté que ſi tu étois ſimple ſoldat. Tu vois bien que toutes tes

raisons ne valent rien ; tu n'as plus rien à répliquer. Tu épouseras ma fille : viens me trouver dans un petit quart-d'heure, & je te menerai chez elle pour te présenter en qualité de mari.

SCÈNE VI.

LISIPPE.

Me voilà bien loti ! Voilà un beau fruit d'un trait d'invention que je croyois si admirable, & dont je me savois si bon gré ! J'aurai une Princesse qui me fera enrager, & un Gouvernement, dont je suis incapable, qui me rendra ridicule, & m'attirera des accidens fâcheux. Les trois Euménides m'étoient bien entrées dans le corps, quand je suis venu me mêler des affaires d'Argaléon. Que ne le laissois-je démêler ses fusées comme il auroit voulu ? Il ne faut point de commerce avec ces gens-là ; & si je pouvois sortir de ceci, oh ! qu'on ne m'y rattraperoit pas ! Mais je ne vois point du tout comment en sortir. Mon idée n'a que trop saisi Argaléon : mais il se laisseroit plutôt

écorcher vif que de me la payer en argent ; & malheureusement encore il ne m'en sauroit donner peu, car je le quitterois pour rien à l'heure qu'il est. Il a trouvé ce diabolique expédient de me donner sa fille dont il ne se soucie point; & c'est ce que je n'avois point prévu ni pu prévoir. Allons, suivons ma triste aventure jusqu'au bout ; mais ayant toujours l'œil au guet, pour tâcher d'échapper, s'il est possible.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉSILLE.

Je ne reverrai plus Hermocrate; & je vais voir celui à qui je suis destinée, & à qui je ne puis me refuser. Mon père dit qu'il y va de sa vie. Peut-être... Mais enfin il le dit; il ne m'est pas permis de ne pas supposer de la vérité dans ce discours. Je ne verrai plus Hermocrate; & je vais être unie à un autre aussi digne, sans doute, de mon mépris & de ma haine, qu'Hermocrate l'étoit de mon estime & de mon amour. Que fais-tu maintenant, malheureux Hermocrate? dans quelle douleur je te vois plongé! Ah! je ne t'en souhaite pas une pareille à la mienne. L'instant approche, le plus cruel de tous les instans de ma vie, celui qui me va porter le coup mortel. Dieux! est-ce ainsi que vous récompensez des sentimens que

nous avions lieu de croire vertueux? L'innocence de notre amour, nos desseins pour la liberté de Messène, n'ont donc pas mérité vos faveurs? Du moins ne me refusez pas celle d'une prompte mort qui termine mes tourmens.

SCÈNE II.

ARGALÉON, TÉLÉSILLE, LISIPPE.

ARGALÉON.

Ma fille, voici celui à qui je vous ai engagée. C'est un de nos Citoyens de Messène, Lisippe.

TÉLÉSILLE.

Lisippe! je ne connoissois point ce nom-là.

ARGALÉON.

Ce nom-là deviendra bientôt fameux par celui qui le porte: assurément il est homme d'esprit. Je t'ai dit qu'il me sauvoit la vie; rien n'est plus vrai: il m'a donné un secret infaillible qu'il a imaginé pour découvrir toutes les conju-

rations qui se feroient contre moi. Je défie présentement les Messeniens de rien entreprendre : n'en es-tu pas transportée de joie ?

TÉLÉSILLE.

Seigneur, je suis ravie de vous voir en sureté.

ARGALÉON.

Ce qui me plaît du moyen qu'il m'a donné, & ce qui te plaira aussi, c'est que ce ne sont point des précautions d'éclat, violentes, odieuses, capables de révolter encore ; ce sont des précautions insensibles, douces, dont personne ne s'appercevra, & qui contiendront pourtant tout le monde.

TÉLÉSILLE.

Cela est beau, s'il est vrai.

ARGALÉON.

Il est vrai & très-solide. Je ne serois pas homme à donner dans une vision. Je ne pouvois trop récompenser l'incomparable inventeur d'un secret qui m'étoit si nécessaire, & que je n'eusse cependant jamais espéré. Je n'ai rien de plus précieux que toi, ma fille, & je te donne à lui. Approchez, Lisippe ;

je vous laisse avec la Princesse : vous avez trop d'esprit pour ne pas trouver le moyen de lui plaire ; & vous, ma fille, vous êtes trop bien née pour manquer à votre devoir.

SCÈNE III.

TÉLÉSILLE, LISIPPE.

TÉLÉSILLE, *bas.*

Oh ! le haïssable homme !

LISIPPE, *bas.*

Oh ! qu'elle est belle !

TÉLÉSILLE, *bas.*

Mon cher Hermocrate !

LISIPPE.

(*Bas.*) Érinne n'est qu'un chiffon. (*Haut.*) Madame... (*Bas*) Je ne suis point accoutumé à ces sortes de personnes-là (*Haut.*) Madame..... (*Bas.*) Quelle mine elle me fait ! cela déconcerte. (*Haut.*) Madame, vous voyez bien que je suis fort embarrassé.

TÉLÉSILLE.

Je vous donnerai tant de temps que vous

vous voudrez pour vous remettre ; rien ne presse.

LISIPPE.

Vous avez bien de la bonté..... (*Bas.*) Je crois que cela n'ira pas si mal. (*Haut.*) Madame, j'ai été assez heureux pour rendre au Prince Argaléon un service assez considérable.

TÉLÉSILLE.

J'en suis bien-aise : mais pourquoi faut-il que j'en sois la récompense ?

LISIPPE.

C'est un Prince très-touché des services qu'on lui rend. Il a l'ame si belle !

TÉLÉSILLE.

Beaucoup trop belle : il pouvoit vous faire d'ailleurs assez de bien.

LISIPPE.

On ne peut pas blâmer un Prince d'être trop généreux, & de récompenser trop magnifiquement. (*Bas.*) Je crois qu'à la fin je vais parler comme il faut.

TÉLÉSILLE.

Vous ne deviez pas abuser de sa générosité, & me demander à lui pour le

paiement du ſervice que vous lui rendiez.

LISIPPE.

Ah! Madame, c'eſt ſur cela qu'on ne peut lui donner aſſez de louanges : il s'en eſt aviſé de lui-même, de ſon propre mouvement. Les Princes n'ont guères de propres mouvemens ſi généreux.

TÉLÉSILLE.

Quoi! ce n'eſt pas vous qui m'avez demandée?

LISIPPE.

Non, Madame; en conſcience je n'y penſois pas. Ç'a été Argaléon qui, dans un tranſport de reconnoiſſance, a eu cette penſée. Je n'étois pas aſſez fou, aſſez téméraire...

TÉLÉSILLE.

Vous l'êtes du moins aſſez pour m'accepter.

LISIPPE.

Ce n'eſt pas de même. Après cela je vous dirois bien... Mais non, cela ne ſeroit pas à-propos.

TÉLÉSILLE.

Dites tout, Liſippe; je le veux.

LISIPPE.

Non, non, Madame; vous y trouveriez peut-être votre compte en un sens, mais en un autre cela vous déplairoit. Il y a de certains chapitres sur quoi les Dames, & sur-tout les grandes Dames, sont si délicates, si aisées à blesser...

TÉLÉSILLE.

Je ne suis point comme ces grandes Dames-là : dites.

LISIPPE.

Mais vous n'en parlerez jamais à personne, non pas même à moi; c'est-à-dire, vous ne me le reprocherez point.

TÉLÉSILLE.

Je n'aurai garde de vous reprocher une chose que j'ai tant de peine à obtenir de vous.

LISIPPE.

Et bien, puisqu'il faut vous le dire, je vous ai refusée assez long-temps : ne vous en fâchez point, je vous en supplie. Je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir, & je sentois entre vous & moi une certaine disproportion qui me choquoit.

TÉLÉSILLE.

Eh ! que ne m'avez-vous toujours refusée ?

LISIPPE.

Aussi ai-je fait : mais le Prince a persisté d'autorité absolue à vouloir ce mariage. Quand il m'a amené ici, en vérité j'y venois quasi la corde au col. Je vous demande mille pardons ; il me semble que je vous manque de respect : mais je suis accoutumé à de certaines expressions populaires & naïves.

TÉLÉSILLE.

Vous ne m'offensez point ; tout au contraire, je suis très-contente de vous : vous me paroissez un honnête homme. Lisippe, accordez-moi une grace, qui me touchera infiniment. Continuez à me refuser.

LISIPPE.

Tout ce que j'y pouvois faire est fait. J'ai dit de vous pis que pendre, seulement par conjecture ; car je ne vous connoissois point. J'ai représenté, excusez la liberté excessive, les petits accidens domestiques dont je me tenois sûr avec vous, & dont je ne voulois point tâter ; enfin, que n'ai-je point

dit ? je voudrois que vous m'euſſiez entendu. Tout cela n'a rien produit ; il eſt demeuré ferme comme un roc. Il eſt furieuſement reconnoiſſant quand il s'y met.

TÉLÉSILLE.

Ne vous découragez point, mon cher Liſippe : continuez, je vous en ſupplie, comme vous avez commencé ; je vous en aurai une obligation éternelle. Vous me le promettez ?

LISIPPE.

Je vous l'aurois promis bien volontiers, il n'y a que quelques momens ; mais à l'heure qu'il eſt, je ne m'y ſens plus tout-à-fait ſi diſpoſé.

TÉLÉSILLE.

Eſt-ce que vous prétendez me dire des galanteries ? Eh ! ſi, Liſippe, vous n'y ſongez pas.

LISIPPE.

Je ne ſuis point galant ; ce n'eſt point-là mon métier : mais il eſt pourtant vrai...

TÉLÉSILLE.

J'imagine un moyen de faire appuyer vos refus auprès de mon père,

il y donnera les mains ; & quand nous aurons réussi, vous pouvez compter que je suis du moins aussi reconnoissante que mon père.

LISIPPE.

Vous ne pourriez pas l'être autant.

TÉLÉSILLE.

Comment l'entendez-vous? Je crois que vous voudriez faire encore l'agréable.

LISIPPE.

Aux Dieux ne plaise, Madame ! je n'y réussirois pas.

TÉLÉSILLE.

Tournez-vous donc d'un autre côté. Je deviendrai la meilleure de vos amies, & vous me trouverez toujours prête à vous servir dans toutes les occasions.

LISIPPE.

Beaucoup d'honneur, Madame; mais s'il y avoit moyen...

TÉLÉSILLE.

De quoi?

LISIPPE.

De contenter le Prince.

TÉLÉSILLE.

Vous oseriez m'épouser ?

LISIPPE.

Je ne dis pas cela.

TÉLÉSILLE.

Je le crois, vous êtes trop sensé. Mon cher Lisippe, je suis persuadée que vous aurez égard à ma prière, & que vous ferez bien. J'attends tout de vous. Adieu : venez me voir le plutôt que vous pourrez, & m'apprendre le succès de vos soins.

SCENE IV.

LISIPPE.

Je demeure plus embarrassé que jamais. Je ne l'avois jamais vue, & je ne savois ce que je refusois en la refusant : ma foi, c'est un friand morceau ; je me suis senti, en la voyant, tout changé, & j'ai trouvé que je n'avois pas eu raison. Manquer cela ! ce seroit une grande sottise. Il est vrai qu'elle ne me paroît pas avoir grande envie de moi : mais,

après tout, elle est bonne créature, fort douce; je ne sais pas où Argaléon l'a prise. Elle me disoit : Mon cher Lisippe, d'un ton si doux ! il m'alloit au cœur. Je ferai encore semblant de la refuser, puisqu'elle le veut : mais assurément Argaléon ne se rendra pas; & puis, je dirai à la Princesse : Madame, j'ai bien fait ce que j'ai pu; j'en suis au désespoir : mais il faut que j'aie l'honneur de . . . Enfin, je lui ferai quelque petit discours bien tourné. De son côté, elle fera de nécessité vertu, & s'accoutumera peu-à-peu à moi. Je ne suis point désagréable; j'ai de l'esprit, je suis amusant, je la divertirai : vous verrez qu'elle ne pourra plus se passer de moi. Il ne faut pas s'étonner pour quelques difficultés qu'on trouve d'abord en son chemin avec les Dames, ni pour quelques façons préliminaires, qui sont chez elles un cérémonial réglé. Eh ! parbleu, Érinne, qui n'est qu'une petite je ne sais qui, a bien fait d'abord la mijaurée avec moi pendant un temps. A-propos d'Érinne, il est certain qu'elle fera un peu de vacarme; mais il n'y a que son premier feu à essuyer, après quoi la crainte de mon beau-père la

contiendra. Ce beau-père-là n'entend pas raillerie ; & puis moi, qui ſerai grand Seigneur, j'en uſerai bien avec elle ; je lui ferai des préſens : car enfin, il faut toujours avoir de l'honneur en toute ſa conduite ; & même il me ſera facile de la marier à quelqu'autre qui ſera bien-aiſe d'avoir ma faveur. Tout cela ne fait pas un petit pli ; il n'y a que cette domination qui me reviendra après la mort du beau-père, dont je ne m'accommode pas trop. Mais pourquoi me déplaît-elle ? je ſerai très-bon homme ; les Meſſeniens m'aimeront, & ils n'y auront pas grande peine au ſortir des griffes d'Argaléon ; & puis le ſecret. En tout cas, ſi tout ce tracas m'ennuie, ou s'il y a guerre, j'en ſerai quitte pour laiſſer tout-là. Les Meſſeniens en ſeront très-contens, & très-contens auſſi que je me retire avec la caſſette du beau-père, qui ne ſera pas mauvaiſe ; il ſe trouvera que j'aurai eu mon compte, & par-delà : de plus, ma couche nuptiale, ornée de quelque choſe de bien joli. Ma foi, il n'y a pas à délibérer ; je m'en vais bien vîte trouver Argaléon, faire ce que j'ai promis, & n'y point réuſſir. Miſéricorde ! je vois Érinne.

SCENE V.

LISIPPE, ÉRINNE.

ÉRINNE.

Bonjour, mon cher Lisippe : que j'ai eu de peine à te trouver ! La plupart des gens à qui je me suis informée de toi ici, ne te connoissent point. Il y a seulement deux ou trois Officiers du Tyran, qui m'ont dit qu'il t'avoit donné de longues audiences dans un grand particulier; mais que pour toi on ne te voyoit point.

LISIPPE.

On me voit présentement.

ÉRINNE.

Qu'est-ce que tu veux dire ? je crois que tu fais l'important?

LISIPPE.

Tu as bien fait de ne pas venir plutôt.

ÉRINNE.

Est-ce que tu étois en prison ? car c'est-là tout ce qu'il y a à gagner ici. Ah ! que j'aurois été affligée !

LISIPPE.

Non; mais tu ne sais pas comment se mènent les affaires d'État. Il y a de certaines suretés, de certaines précautions à prendre...

ÉRINNE.

Tu me fais trembler : tout cela aboutira à te faire mettre dans une bonne prison.

LISIPPE.

Ne crains rien : mais je ne puis pas t'en dire davantage.

ÉRINNE.

Ouvre-moi ton cœur, je te prie, mon cher Lisippe; tu sais que je t'adore, mon petit Lisippe : auras-tu les 500,000 francs ?

LISIPPE.

Je les aurai en quelque façon.

ÉRINNE.

Il me semble qu'il n'y a que deux façons : l'une, de les avoir; l'autre, de ne les point avoir.

LISIPPE.

Cela est bientôt dit : mais les choses ne vont pas comme ta tête. Quelque-

fois à la Cour on veut faire une affaire, & au lieu de celle-là on en fait une autre qui vaut peut-être mieux. Au lieu d'une petite fortune qu'on se proposoit, on se trouve porté je ne sais comment à une plus grande à quoi on ne pensoit pas. C'est un drôle de pays que ce pays-ci.

ÉRINNE.

Quel galimatias est-ce-là ?

LISIPPE.

Quelquefois même, quand on a fait plus de fortune qu'on ne pensoit, on en est fâché : mais il faut prendre patience.

ÉRINNE.

C'est une patience bien aisée à prendre. Mais que veux-tu dire ?

LISIPPE.

En ce cas-là quoique nous soyions fâchés, ceux qui s'intéressent à nous, doivent être bien-aises.

ÉRINNE.

Ah ! maraud ! double chien ! tu me trompes ! tu en épouses une autre !

LISIPPE.

Érinne, ne t'emporte point : je suis

un homme d'honneur ; tu seras contente de moi.

ÉRINNE.

Non : tu me trahis ; tu épouses quelqu'un qui fait ta fortune. Qu'auroient donc voulu dire tes chiennes de sentences ?

LISIPPE.

C'est qu'ici, à la Cour, on a l'esprit extrêmement plein de réflexions : on en fait à tout moment ; car il faut avoir bon pied, bon œil. Et puis, à te dire le vrai, les réflexions que je faisois avoient bien quelque petit rapport à moi, à ma situation présente.

ÉRINNE.

Dis-moi cette situation, si tu veux que je te croye.

LISIPPE.

Ce seroit un long narré que je ne puis te faire à présent ; il faut que j'aille parler à Argaléon pour une affaire très-pressée. Adieu, Érinne.

ÉRINNE.

Non, non ; demeure : tu n'échapperas pas ainsi. Quoi ! tu aurois le front d'en épouser une autre, après ?...

LISIPPE.

Laisse-moi finir mon affaire, & dans quelques momens tu sauras la vérité de tout.

ÉRINNE.

Pourquoi m'abandonnes-tu, traître ? Dis-le-moi tout-à-l'heure : tu ne me réponds rien ?

LISIPPE.

Voici un Seigneur qui vient ici, & qui veut me parler. Adieu. (*Bas.*) Il a paru bien à-propos pour me tirer d'embarras.

ÉRINNE.

Il te parlera devant moi, s'il veut ; je ne te quitte point.

SCÈNE VI.

DARÉS, LISIPPE, ÉRINNE.

DARÉS.

LISIPPE, Argaléon vous demande.

LISIPPE, *à Érinne.*

Je te le disois bien : tu vois que je ne mens pas.

ÉRINNE.

J'irai avec toi : je veux voir ce que c'eſt que tout ceci. Il y a quelque anguille ſous roche.

DARÉS.

Qui eſt cette femme-là ?

LISIPPE.

C'eſt une femme avec qui j'ai quelques liaiſons d'amitié, quelques petits engagemens.

ÉRINNE.

De petits engagemens, ſcélérat ! Ah ! Seigneur, je m'en vais vous conter...

DARÉS.

Je n'ai pas le loiſir d'écouter ces ſortes d'hiſtoires-là ; je vois d'ici ce que c'eſt. Allez, Liſippe ; ne faites pas attendre le Prince.

ÉRINNE.

Je te ſuivrai par-tout.

SCÈNE VII.

DARÉS.

Ce nouveau venu que j'ai introduit ici, me donne de l'inquiétude. Il instruit Argaléon à me faire des mystères. Je n'ai jamais pu tirer de lui ce que c'étoit que ce secret contre les conjurations. Ce n'est pas là mon compte. Je crois qu'il s'entête de plus en plus de ce compagnon-là : & que seroit-ce donc, s'il devenoit le gendre de mon Maître ? il me joueroit bien vîte quelque mauvais tour. Je sens qu'il me déplaît naturellement ; il est trop intrigant & trop adroit. J'ai fait pour un Courtisan une lourde faute, de donner ici de l'accès à quelqu'un ; & qui diable aussi se fût défié d'un homme comme celui-là ? Mais le mal est fait ; il faut tâcher d'y remédier, & traverser ce beau mariage de Lisippe avec la Princesse. Heureusement elle m'en est venue prier les larmes aux yeux : je couvrirai mes intérêts des siens, & elle me sera obligée de tout ce que je ferai pour moi. Il est vrai que l'affaire est bien

bien avancée, & que je ne vois point du tout ce que j'y pourrai faire. Mais il n'importe; on revient quelquefois de plus loin. Allons veiller à ce qui se passe, & saisir les occasions, s'il s'en présente.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMOCRATE, TÉLÉSILLE.

HERMOCRATE.

Au nom des Dieux, Madame, daignez me parler un moment.

TÉLÉSILLE.

Il ne m'eſt plus permis. Laiſſez-moi mourir ſans avoir rien fait contre mon devoir.

HERMOCRATE.

Vous voyez l'état où je ſuis, & vous me refuſez un mot. Je ne ſais rien de ma deſtinée, depuis que vous m'avez fait ſavoir que Liſippe vous avoit promis de vous refuſer. L'a-t-il fait ?

TÉLÉSILLE.

Je vous parlerois ſi j'avois cela à vous dire ; je croirois devoir ce ſoulagement à votre douleur : mais je ne puis vous parler pour l'augmenter.

HERMOCRATE.

Quoi ! Lisippe ?

TÉLÉSILLE.

Voyez si on ne nous observe point... Lisippe ne m'a point refusée, ou si foiblement, qu'enfin tout est perdu pour nous, mon cher Hermocrate.

HERMOCRATE.

Et vous y consentez ?

TÉLÉSILLE.

Vous ne voyez pas que je meurs ! Allez ; je n'ai plus rien à vous dire : allez, & fuyez même pour jamais d'un lieu si funeste ; mais conservez la mémoire de la malheureuse Téléfille. Elle vous aimoit.

HERMOCRATE.

Je ne puis vous parler moi-même : je suis dans une agitation, dans un trouble... Je perds Téléfille : je n'ai plus d'espoir ! Mais Argaléon n'a pas encore vu vos larmes ; il n'y résistera pas.

TÉLÉSILLE.

Il est pour moi plus que pour Messène le plus cruel de tous les... Ah ! quel mot a pensé m'échapper ! vous

l'auriez désapprouvé vous-même. Allez ; un pareil entretien ne peut plus être innocent pour moi : allez, je vous en conjure ; donnez-moi cette dernière marque de déférence ; je veux conserver jusqu'au dernier soupir des sentimens que vous trouviez vertueux, & qui me sont d'autant plus chers qu'ils vous attachoient à moi.

HERMOCRATE.

Quoi ! cet attachement le plus vif, le plus tendre, le plus violent attachement du monde, qui devoit être favorisé de tous les Dieux, n'aura qu'un succès si fatal ? Madame, j'ai encore une vie à perdre, & j'en ferai usage. On est bien fort quand on ne la ménage point.

TÉLÉSILLE.

Ah ! si vous m'aimez, je vous défends... Mais j'apperçois l'odieux Lisippe, qui me cherche apparemment. Adieu, Hermocrate ; adieu pour jamais. Gardez-vous bien de me suivre.

SCÈNE II.

HERMOCRATE, LISIPPE.

LISIPPE.

VOILA la Princesse avec un jeune homme bien fait, qu'elle quitte brusquement dès qu'elle m'apperçoit, & elle est toute en pleurs; il me semble que cela ne signifie rien de bon pour le futur & prochain mariage.

HERMOCRATE.

Approchez, Lisippe. Vous épousez la Princesse?

LISIPPE.

Je ne sais quel intérêt vous y prenez, ni pourquoi...

HERMOCRATE.

Quel intérêt j'y prends? Ecoutez-moi bien.

SCÈNE III.

HERMOCRATE, LISIPPE, ÉRINNE.

ÉRINNE.

Eh ! je te retrouve donc ? Dis-moi enfin quelle trahison tu me fais ?

LISIPPE.

Seigneur, il faut que je parle dans le moment à Érinne que vous voyez-là. Érinne, il faut que je parle à ce brave Seigneur.

HERMOCRATE.

Non, Lisippe; vous m'écouterez : je n'ai qu'un mot.

ÉRINNE.

Non; tu me répondras dans l'instant.

HERMOCRATE.

Laissez-nous un moment, Érinne; je vous le rends aussi-tôt.

ÉRINNE.

Seigneur, il veut nous échapper.

HERMOCRATE.

Je vous réponds qu'il ne m'échappera pas. (*A Lisippe.*) Vous voulez donc épouser la Princesse ?

ÉRINNE.

La Princesse ? Ah ! je respire. Cela n'est pas possible.

HERMOCRATE.

Comment l'entendez-vous ?

ÉRINNE.

J'entends qu'il n'épouse pas la Princesse. Eh ! fi ; ce seroit-là un bel assortiment. Vous me rafraîchissez bien le sang en m'apprenant cette nouvelle-là ; il y a certainement du mal-entendu.

HERMOCRATE.

Cela est ridicule, & n'est pourtant que trop vrai.

ÉRINNE.

Non, non ; il n'en est rien. Parle donc, toi : pourquoi ne dis-tu mot ?

LISIPPE.

Tu vois bien avec ton bon esprit...

HERMOCRATE.

Il vous trompe ; il épouse la Princesse : ce n'est pas-là la question.

LISIPPE.

Seigneur, vous savez qu'à la Cour on ne dit pas les choses qui ne sont point déclarées. Celle-là ne l'est point.

ÉRINNE.

Ah ! traître, il est donc vrai . . .

HERMOCRATE.

Un moment de patience, Érinne. (*A Lisippe.*) Si vous êtes assez hardi pour persister dans cette pensée, vous ne mourrez que de ma main.

ÉRINNE.

Et de la mienne aussi, bien surement.

SCÈNE IV.

DARÉS, HERMOCRATE, LISIPPE, ÉRINNE.

LISIPPE.

SEIGNEUR Darés, j'implore votre secours contre un Étranger que vous voyez, qui me menace de me tuer, sous prétexte que j'épouse la Princesse.

ÉRINNE.

Pourquoi ne me comptes-tu pas ? je

te

te tuerai aussi. Tu avoues donc que tu épouses la Princesse ?

DARÉS.

Seigneur, car je crois que c'est vous qui êtes le plus à craindre, je vous prie de songer qu'il faut respecter davantage le choix d'Argaléon.

ÉRINNE.

Ne mollissez pas, Seigneur, je vous en conjure.

HERMOCRATE.

Un pareil choix d'Argaléon n'est point à respecter; & peut-être sera-t-il bien-aise lui-même de n'en avoir pas long-temps la honte. Enfin, vous savez qu'il m'a promis la Princesse par votre bouche : je ne suis point homme à souffrir un manque de parole.

ÉRINNE.

Seigneur, que je vous suis obligée ! vous parlez divinement.

HERMOCRATE.

Lisippe me répondra de la parole d'Argaléon, je m'en prendrai à lui.

LISIPPE.

Hélas ! Seigneur, est-ce ma faute s'il

vous l'avoit donnée ? je ne le savois seulement pas.

DARÉS.

Seigneur, vous jugez bien que le gendre d'Argaléon en sera protégé, & que sa mort seroit bien vengée.

LISIPPE.

Je ne me soucie point d'être vengé ; je ne me soucie que d'être mort.

HERMOCRATE.

Et moi, je serois vengé aussi. J'ai des amis à Corinthe qui trouveroient bien le chemin de Messène, & à qui cet homme-là n'échapperoit pas.

ÉRINNE.

Tu le mériteras bien, infame que tu es ; & moi, j'en serai à la joie de mon cœur.

LISIPPE.

Ma chère Érinne, ne m'insulte point ; je t'aime toujours : je sens que je m'attendris pour toi plus que jamais.

ÉRINNE.

Oui, tu t'attendris, parce que tu meurs de peur. Tu t'es venu mettre-là en beaux draps blancs pour me trahir.

DARÉS.

Érinne a raiſon. De quoi s'aviſoit auſſi un petit Bourgeois de Meſsène de venir à la Cour avec un deſſein auſſi ambitieux que celui d'épouſer la Princeſſe? S'il s'en étoit ouvert à moi, qui l'introduiſois, je l'aurois bien guéri de ſa folie, & lui en aurois fait voir les conſéquences: mais il n'a eu garde; il s'eſt bien caché de moi, & s'eſt conduit à ſa fantaiſie. Je l'ai laiſſé faire, parce que je ne ſuis point curieux d'entrer dans les manéges de Cour. Seigneur Liſippe, vous vous trouvez dans un petit embarras; vous vous en tirerez bien: vous avez tant d'eſprit!

LISIPPE.

Ah! ne m'abandonnez pas, Seigneur Darés; vous êtes mon unique protecteur.

DARÉS.

Non, je ne le ſuis point. Vous avez fait votre affaire ſans moi; je ne m'en mêle point.

HERMOCRATE.

Vous me faites un ſenſible plaiſir, Darés, de retirer votre protection d'un fourbe qui ne la méritoit pas.

ÉRINNE.

Il en auroit abusé, comme il a fait d'un penchant un peu trop tendre que j'avois pour lui.

LISIPPE.

Hélas! me voilà bien maltraité; & je n'ai point de tort. Je voudrois être hors d'ici avec..... je ne dirai pas quoi, & ma pauvre Érinne.

ÉRINNE.

Avec ta pauvre Érinne? Est-ce que tu t'imagines que je te reprendrois si facilement, après ce que tu m'as fait?

DARÉS.

Mais, Seigneur, il me semble que Lisippe se met à la raison. Il veut bien quitter la partie: n'est-ce pas tout ce que vous desirez?

HERMOCRATE.

Sans doute. Vous renoncez nettement à la Princesse, & vous le déclarerez tout-à-l'heure à Argaléon?

LISIPPE.

J'y renonce nettement, & je le déclarerai tant que vous voudrez.

HERMOCRATE.

Tout eſt donc fini ; je deviens le meilleur de vos amis à ce prix-là.

LISIPPE.

Voilà une amitié bien ſujette aux accidens : mais, écoutez-moi, Seigneur ; je ne vous réponds pas qu'Argaléon s'en tienne à ma renonciation la plus nette, & qu'il ne me faſſe pas épouſer la Princeſſe malgré moi.

ÉRINNÉ.

Tu l'aurois donc enſorcelé ?

HERMOCRATE.

Malheureux ! vous prenez un tour pour vous dédire, un faux-fuyant. Va ; ſouviens-toi de ce que je t'ai dit : ce ſera de ma main.

LISIPPE.

J'en ſuis aſſez fâché, Seigneur : mais il y a de certaines occaſions où l'on n'eſt point le maître de ne point épouſer.

HERMOCRATE.

Comment donc ? Que veut dire ce maraud-là ?

DARÉS.

Seigneur, il y a dans tout ceci quelque chose que je n'entends point.

LISIPPE.

Ah ! oui, il y a quelque chose.

HERMOCRATE.

Dis-le-nous donc tout-à-l'heure.

LISIPPE.

Attendez que j'y fasse un peu réflexion. Je ne le puis dire qu'au Seigneur Darés en particulier. Il saura au vrai où j'en suis ; & il verra que je suis un pauvre garçon injustement accablé.

DARÉS.

(*Darés & Lisippe se retirent un peu à l'écart.*)

Venez donc pour me parler.

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'ai donné au Prince un secret admirable contre les conjurations, & qui l'a ravi. Je ne songeois non plus à lui demander la Princesse pour récompense, qu'à m'aller pendre ; je lui demandois seulement 600,000 francs, dont j'en destinois cent à avoir l'honneur de vous marquer ma très-humble reconnoissance. Argaléon ne

lâche pas volontiers son argent, & je ne l'en blâme pas: mais il a trouvé l'invention de me donner la Princesse au lieu d'argent.

DARÉS.

Il n'y a pas grande difficulté à cela. Vous ne voulez point de la Princesse résolument; il en est quitte après vous l'avoir offerte: vous vous retirerez avec le plaisir de lui avoir rendu gratuitement un grand service.

HERMOCRATE.

Je meurs d'impatience de savoir le résultat de cette conversation.

ÉRINNE.

Moi, je suis plus morte que vive.

LISIPPE.

Il faut qu'Argaléon me donne. Posez cela en fait.

DARÉS.

Il le faut? Est-ce que vous lui ferez la loi?

LISIPPE.

Quand je dis qu'il le faut, j'entends qu'il le veut, & le voudroit même en dépit de moi.

DARÉS.

Et bien, il vous donnera peu : cela facilitera l'affaire ....

LISIPPE.

Il ne peut vouloir me donner que beaucoup, l'équivalent de la Princeſſe : poſez encore cela en fait. Autrement il ne me l'eût pas offerte au lieu d'une petite ſomme ; & même je refuſois d'abord la Princeſſe abſolument.

HERMOCRATE.

Ils ne finiſſent point.

ÉRINNE.

Voilà un furieux verbiage.

DARÉS.

Mais comment avez-vous mis Argaléon dans la néceſſité d'une alternative ſi fâcheuſe ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas ma faute : mais il vous le dira ; il a toute confiance en vous.

DARÉS.

Vous épouſerez la Princeſſe, ſi vous ne me le dites.

LISIPPE.

Je l'épouſerois plutôt ; il y va de ma tête.

DARÉS.

Du moins quel eſt le ſecret que vous avez donné à Argaléon ?

LISIPPE.

Vous le ſaurez de lui : je vous ai dit tout ce qu'il m'étoit poſſible de vous dire, à vous que je me flatte qui ſerez toujours mon protecteur. Tâchez, je vous en ſupplie, de faire entendre raiſon à Hermocrate & à Érinne.

DARÉS, *en retournant à Hermocrate.*

Seigneur, je vois bien, en rappellant tout ce qui s'eſt paſſé ici ſous mes yeux, que Liſippe ne me trompe pas : mais préſentement que je ſais mieux l'affaire, je ſuis bien fâché de vous annoncer que votre malheur eſt ſans remède, & que Liſippe épouſera la Princeſſe.

HERMOCRATE.

Je vous répète qu'il ne l'épouſera point, moi vivant ; & que moi mort, il trouvera à qui parler.

ÉRINNE.

Je ne ſuis qu'une femme : mais j'ai du cœur auſſi-bien que ce brave Seigneur-là ; & nous verrons beau jeu.

LISIPPE.

Quels enragés ! Ne sortirai-je point de leurs pattes ?

DARÉS.

Je vous proteste, Seigneur, que je voudrois de tout mon cœur vous pouvoir servir ; je vous avoue que je ne trouve pas moi-même ce mariage-là trop convenable : mais je tenterois inutilement auprès d'Argaléon de le rompre. Je vous en ferai juge, si vous voulez. Le Prince se trouve engagé, il ne vous importe comment, à donner à Lisippe sa fille, ou une grosse somme; & cette grosse somme, il ne l'a pas.

HERMOCRATE.

Et quelle est cette somme ?

DARÉS.

600,000 francs : n'est-ce pas, Lisippe ?

LISIPPE.

Oui. (*A Érinne.*) Tu vois bien que je voulois te faire une grande fortune.

HERMOCRATE.

Il tient à cela absolument?

DARÉS.

Absolument.

LISIPPE.

Très-absolument.

HERMOCRATE.

La succession que je viens de recueillir dans l'Etat de Messène, me vaut plus de 600,000 francs : allez, je vous en conjure, mon cher Darés, dire à Argaléon que je la donne à Lisippe.

LISIPPE.

Seigneur, quelle joie !...

ÉRINNE.

Oh ! le brave homme !

DARÉS.

Seigneur, pensez-y bien auparavant; vous pourriez vous repentir.

HERMOCRATE.

Non, non, je ne me repentirai point.

DARÉS.

Je pars donc sur votre parole. Mais quand j'aurai fait réussir votre proposition auprès du Prince, n'allez pas après cela y mettre des modifications, des restrictions qui seroient désagréables,

ſur-tout pour moi, qui aurai négocié de bonne foi.

HERMOCRATE.

Non, non, point de modifications, point de reſtrictions. Allez, ne perdez point de temps; je vous attends ici.

DARÉS.

Il m'étonne.

SCÈNE V.

HERMOCRATE, LISIPPE, ÉRINNE.

HERMOCRATE.

CROYEZ-VOUS, vous deux, que notre affaire ſe faſſe?

ÉRINNE.

Pour moi, je ne ſaurois m'imaginer que ce gueux-ci ſe trouve tout-d'un-coup avec un ſi gros bien.

LISIPPE.

Quoi qu'il en arrive, Seigneur, je

vous prie de remarquer que je marche de bon pied, & même de vouloir bien le mander à Messieurs vos amis de Corinthe.

HERMOCRATE.

Vous ne me répondez pas. J'ai de l'inquiétude sur le succès de notre affaire. Argaléon est quelquefois assez étrange; il peut, par un mauvais honneur, ne pas vouloir se désister de sa première résolution; il peut même avoir quelque raison ou quelque prétexte pour ne le pas faire. Qu'en pensez-vous, Lisippe, vous qui êtes plus que personne dans le fond de tout ceci?

LISIPPE.

Je n'y suis que trop, comme vous voyez. Si je l'avois prévu, je ne serois pas dans tout ce tracas-ci; mais je suis sûr que ni Calchas, ni Tirésie, ne l'auroient prévu. Toutes réflexions faites, j'espère pourtant un bon succès. Pour ce qui me regarde, je vous dirai bien sincèrement que je suis bien revenu de la Princesse: je vois que vous en êtes furieusement amoureux, puis-

que vous l'achetez si cher ; & pour rien au monde je ne m'irai mettre entre vous deux. Il n'y feroit pas bon pour moi.

ÉRINNE.

Qu'est-ce que tu dis-là à l'oreille au Seigneur Hermocrate ? c'est encore quelque trahison que tu me fais.

LISIPPE.

Non, ma chere Érinne, tu as toujours eu mon cœur ; & s'il a passé en l'air quelques petits nuages...

ÉRINNE.

Ne crois pas m'appaiser par de beaux discours. Si tu ne reviens à moi, là, de la bonne manière... Je m'y connois bien.

LISIPPE.

Tes grands connoissances seront satisfaites.

ÉRINNE.

Prends-y bien garde, je t'en avertis.

HERMOCRATE.

Quelles gens vous êtes ! Vous vous amusez à des discours de bagatelles, &

vous n'êtes point frappés de l'importance du moment où nous sommes. Dans ce moment Argaléon décide de ma destinée & de la vôtre. Si l'affaire manquoit, Dieux ! quel seroit mon désespoir ! Mais je vois revenir Darès ; que je me sens d'émotion & de trouble !

SCÈNE VI.

HERMOCRATE, DARÈS, LISIPPE, ÉRINNE.

DARÈS.

SEIGNEUR, Argaléon a fait de la difficulté...

HERMOCRATE.

Ah ! voilà ce que j'imaginois. Je suis perdu.

DARÈS.

Daignez m'écouter, Seigneur. Le Prince a fait de la difficulté de payer ses dettes à vos dépens ; il est fort délicat sur ces matières-là, fort chatouilleux sur ce qui touche son honneur

& pourroît le faire paroître intéressé.

HERMOCRATE.

Achevez vîte, je vous supplie.

DARÉS.

Je sais comment il faut le prendre, j'ai levé la difficulté. Il vous donne la Princesse, & consent que Lisippe ait vos biens de Messène. Il déclare hautement qu'il lui accorde une si prodigieuse récompense, pour un moyen qu'il lui a donné de découvrir toutes les conjurations.

HERMOCRATE.

Je suis le plus heureux de tous les hommes. Darés, vous ne vous plaindrez pas de mon ingratitude. Lisippe, nous consommerons l'affaire entre vous & moi. dès aujourd'hui.

LISIPPE.

J'ai aussi quelque scrupule; mais il faut que j'en passe par-là. J'attendrai vos ordres, Érinne, qu'en dis-tu?

ÉRINNE.

Je ne sais où j'en suis, je ne me possède pas.

pas. 600000 francs, mon cher petit Lisippe!

LISIPPE.

C'est à moi à faire le fier présentement. Viens, viens, je te ferai bien acheter ta grace.

HERMOCRATE.

Darés, menez-moi chez Argaléon, que je lui fasse mes remerciemens.

SCÈNE DERNIÈRE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TÉLÉSILLE.

J'APPRENDS ce que vous venez de faire, & ne puis assez vous dire....

HERMOCRATE.

Madame, ne me dites, rien, si ce n'est pour prendre part à ma joie. Elle est digne de ce que j'obtiens.

TÉLÉSILLE.

Vous l'obtenez par un sacrifice si généreux...

HERMOCRATE.

Vous avez l'ame trop noble pour croire qu'il le soit. Laissez penser au commun du monde que c'est-là une action. Je cours chez Argaléon, & vous rejoins.

NOTES.

1. J'ai oui dire que Cromwel avoit vingt Chambres différentes où il couchoit.

2. Je me souviens d'avoir lu dans quelque Ancien, que Denis le Tyran se faisoit faire la barbe par sa fille.

ABDOLONIME,
ROI DE SIDON,
COMÉDIE.
1725.

NOMS DES PERSONNAGES.

ABDOLONIME, Jardinier de Sidon.

NARBAL, Fils d'Abdolonime.

BARSINE, Fille d'Abdolonime.

HANNON, l'un des principaux Citoyens de Sidon.

ÉLISE, Sœur de Hannon.

AGÉNOR, autre Sidonien, des plus considérables de la Ville.

Un Soldat de la Garnison Macédonienne.

La Scène est à Sidon.

ABDOLONIME,

ROI DE SIDON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, HANNON.

HANNON.

APPROCHEZ, mon bon voisin Abdolonime ; j'ai à vous parler. Comment s'appelloit votre père.

ABDOLONIME.

Il s'appelloit Micipsal.

HANNON.

(*Bas.*) Bon. (*Haut.*) Et votre grand-père?

ABDOLONIME.

Pour mon grand-père . . . Attendez un peu, s'il vous plaît, Seigneur. Je n'ai pas son nom si présent; c'étoit pourtant . . . Oui, c'étoit Hiarbahal.

HANNON.

(*Bas.*) Cela est juste. (*Haut.*) Et pourquoi avez-vous hésité sur le nom de votre grand-père?

ABDOLONIME.

C'est que je ne l'ai jamais vu, ni même mon père. J'étois enfant quand mon père mourut; & j'ai ouï dire qu'il étoit enfant aussi quand son père mourut. C'est du plus loin qu'il me souvienne que d'avoir entendu parler de ces gens-là. Je me trouve ici comme un champignon de mon jardin: je ne sais presque pas qui m'y a mis. Mais, Seigneur, permettez-moi de vous demander pourquoi vous vous embarrassez de mon père & de mon grand-père, dont je ne m'embarrasse pas,

moi qui suis leur fils & leur petit-fils ?

HANNON.

Ne savez-vous pas que j'aime les généalogies, & que j'en ai toujours été curieux ?

ABDOLONIME.

Les généalogies ! Et à quoi cela est-il bon ? que me serviroit-il de savoir qui est le père & le grand-père de chacun de mes choux & de mes artichaux ? Il me suffit qu'ils soient de bonne graine.

HANNON.

Et bien, j'ai voulu savoir, en connoissant votre père & votre grand-père, si vous étiez de bonne graine aussi, vous.

ABDOLONIME.

J'espère qu'oui, Seigneur. On m'a toujours dit que c'étoient d'honnêtes gens, qui alloient droit en besogne, loyalement. Mais à propos de graine, j'aurois bien une petite prière à vous faire. Je n'ai qu'un fils & une fille...

HANNON.

Elle eſt toute des plus jolies, votre fille.

ABDOLONIME.

Par Jupiter, il me le ſemble. Par deſſus cela, c'eſt une bonne enfant, ſans malice, comme mon père & mon grand-père, puiſque père & grand-père y a.

HANNON.

Vous pourriez vous mettre du nombre.

ABDOLONIME.

Je ne vous en dédirai pas, cela ne fait tort à perſonne. Barſine n'eſt pourtant pas ſotte, non; elle a un petit entendement bien gentil, qui me divertit à merveille: auſſi je l'aime de tout mon cœur. Mais ce n'eſt pas elle dont je veux vous parler.

HANNON.

Pourquoi? J'aimerois autant que vous me parlaſſiez d'elle, que de quelqu'autre.

ABDOLONIME.

Je ne ſuis pas en peine d'elle, ſa fortune eſt faite.

HANNON.

HANNON.

Comment, faite? Et par où?

ABDOLONIME.

Vous le savez bien, puisque c'est Madame votre sœur elle-même qui l'a prise auprès d'elle depuis trois ou quatre ans. Elle l'aime, elle la traite quasi comme son égale, elle ne la laisse manquer de rien; & quand elle se mariera, elle a promis à ma fille de la garder toujours.

HANNON.

Oui, mais ce n'est pas-là un établissement.

ABDOLONIME.

Pardonnez-moi, Seigneur. Elise a un établissement, puisque vous êtes tous deux d'une des plus puissantes & des plus riches maisons de notre Ville de Sidon. Barsine a donc aussi un établissement. Pour moi, je n'ai que mon jardin au monde; mais j'en donnerois la moitié à quelqu'un que j'aimerois bien.

HANNON.

Soit. Mais dites-moi encore une

chose sur votre fille, avant que d'en venir à ce que vous voulez me dire; n'a-t-elle point quelque Amant?

ABDOLONIME.

Je ne le crois pas. Elle n'est point coquette, celle-là. Vous voyez qu'elle ne s'amuse point à se pimpelocher, comme font vos Dames de Sidon. Elle est faite à-peu-près comme je l'ai faite, & s'en tient-là. Elle n'ira point courir sans faire semblant de rien après tous ces beaux amoureux. Elle leur diroit: Messieurs, passez votre chemin, il n'y a rien à faire ici; & en les renvoyant elle ne les retiendroit point. Je ne dis pourtant pas que si elle avoit mis son affection à quelqu'un, le petit cœur n'allât son train; mais que voulez-vous? Cela est bien naturel.

HANNON.

Enfin, vous ne lui connoissez point d'Amant?

ABDOLONIME.

Non; mais, Seigneur, vous n'avez qu'à le demander à Elise, qui le saura encore mieux que moi.

HANNON.

Il ſuffit, venons à votre affaire. C'eſt votre fils dont il s'agit?

ABDOLONIME.

Juſtement, Seigneur; le pauvre garçon, qui n'a pas pu ſe réſoudre à vivre dans mon jardin, s'eſt fait ſoldat; tous ſes camarades en diſent mille biens: il a fait des merveilles dans le ſiége que notre Ville de Sidon vient d'eſſuyer; mais malheureuſement ç'a été contre ce diable d'Alexandre, qui eſt venu de bien loin, de je ne ſais où, pour faire enrager tout le monde, pour abymer tout, pour engloutir tout. Si nous avions pu faire lever le ſiége, Narbal auroit été récompenſé; je n'en ſais pourtant rien, car on ne tient pas grand compte des ſimples ſoldats: quand ils ſont tués, c'eſt pour eux; quand ils font bien, c'eſt pour leurs Officiers. Quoi qu'il en ſoit, Narbal meurt d'envie de s'avancer, & il n'y a plus rien à faire ici: il a toujours l'oreille au guet pour attraper quelqu'occaſion, & il ne trouveroit rien de trop chaud ni de trop froid. Ces jours-ci, qu'on

dit que Sidon doit envoyer à Carthage pour y chercher des gens de la race de notre dernier Roi Straton, s'il y en a, il vouloit aller à Carthage; mais il s'eſt rabattu ſur quelque choſe de plus raiſonnable. Il veut entrer dans les Troupes d'Alexandre, dont nous ſommes devenus Sujets; mais il y voudroit être Capitaine d'Entrée-de-Jeu. Pour moi, je ne me réſoudrois pas à quitter de bonnes gens d'ici, mes compatriotes, avec qui j'ai paſſé ma vie, & m'en aller avec des viſages inconnus, pour tuer qui bon leur ſemblera : mais lui, cela ne l'embarraſſe pas; il ira au bout du monde pour être Capitaine.

HANNON.

Cela peut s'obtenir, & je l'y ſervirai de la bonne ſorte auprès d'Epheſtion, qui diſpoſe de tout ici pour Alexandre. Je pourrai même faire mieux. S'il arrive que nous retrouvions quelqu'un de la race royale de Sidon, qui eſt ce qu'Epheſtion cherche préſentement pour s'accommoder à nos anciennes Loix, je trouverai moyen que votre fils ſoit bien placé auprès

du nouveau Roi ; cela vaudroit mieux que d'aller au bout du monde.

ABDOLONIME.

Je ne le sais pas trop, le bout du monde plairoit bien à Narbal. Mais enfin il suffit que vous lui accordiez votre protection.

HANNON.

Je vous la promets ; je le vois qui vient, vous pouvez l'en assurer.

SCÈNE II.

ABDOLONIME, NARBAL.

ABDOLONIME.

NARBAL, tes affaires vont bien ; tu seras Capitaine pour le moins. Voilà Hannon qui sort ; il m'a promis monts & merveilles pour toi.

NARBAL.

Mon père, que je vous suis obligé !

ABDOLONIME.

Oui, tu m'es bien obligé, car je

n'aime point à demander aux grands: je ne suis point accoutumé à ce métier-là; je me suis toujours bien passé d'eux avec mon jardin. Je sais bien que je ne suis qu'un pauvre homme, & que je ne dois pas être si fier; il faut pourtant que je le sois dans le fond, & plus que les grands Seigneurs, que j'entends dire qui demandent toujours.

NARBAL.

Mais, mon père, il faut bien demander à ceux qui sont maîtres des graces, quand on veut faire quelque chose dans le monde.

ABDOLONIME.

Qu'appelles-tu faire quelque chose? Est-ce que je n'ai rien fait quand j'ai cultivé mon jardin, & que je l'ai rendu d'un si bon rapport, que j'en ai subsisté avec ta mere, ta sœur & toi, & qu'à présent que je suis soulagé de vous tous, je me trouve dans l'abondance?

NARBAL.

En vérité, mon père, avec le respect

que je vous dois, ce n'eſt pas là ce qui s'appelle ...

ABDOLONIME.

Oh! ne te fâche point, je ne prétends pas te contredire. Va, tu ſeras Capitaine; grand bien te faſſe!

SCÈNE III.

ABDOLONIME, NARBAL, BARSINE.

BARSINE.

Eh! bonjour, mon cher père; j'ai ſu que vous étiez ici, & je ſuis accourue bien vîte pour vous embraſſer.

ABDOLONIME.

Bonjour, ma chère enfant. En vérité je trouve que tu embellis tous les jours.

BARSINE.

Ne me louez pas ſur la beauté, mon père, car vous vous loueriez vous-même. On dit que j'ai tous vos traits.

ABDOLONIME.

Eh bien, cela ne gâte rien; reſſemble-moi auſſi par le contentement dont je ſuis dans mon petit & très-petit état. N'es-tu pas toujours bien contente du tien?

BARSINE.

Oui, toujours. Eliſe a toujours les mêmes bontés pour moi, & je ne ſaurois jamais lui en marquer trop de reconnoiſſance. Il eſt vrai qu'elle eſt, ſi vous voulez, un peu fière : mais comme nous n'avons rien à démêler enſemble, & que je ne ſuis faite que pour lui obéir, cela ne m'incommode pas.

ABDOLONIME.

Sur trois que nous ſommes, nous voilà donc deux contens, c'eſt beaucoup. Pour ce pauvre garçon-ci, il n'eſt pas des nôtres; il ſe ronge le cœur, & je parie que dans le fond de ſon ame il eſt bien fâché d'être mon fils.

NARBAL.

Ah! mon père.

ABDOLONIME.

Va, va, je te le pardonne. Je suis bien fâché aussi que tu le sois; j'aimerois mieux que tu fusses celui de quelque grand Seigneur, puisque je ne puis pas être grand Seigneur moi-même : mais tout cela est comme il peut, il faut prendre patience. Du moins, ma fille, nous l'allons faire Capitaine. Hannon le fera entrer en cette qualité dans les Troupes d'Alexandre; & comme ces Messieurs-là pillent & ravagent à gogo, il aura bientôt fait fortune.

NARBAL.

En ce cas-là, mon père, je vous prierois bien de quitter votre jardin.

ABDOLONIME.

Quitter mes couches de melons, mes figuiers, & tout le reste à quoi je dois la vie, & toute ma joie! Non pas, non pas, je ne suis pas si ingrat; mais ce n'est pas-là la question. Barsine, il faut que tu parles à Elise, afin qu'elle fasse agir son frère Hannon avec encore plus de vivacité. Narbal, tu vois que je m'intéresse à ton affaire, &

que je ne laisse pas de bien entendre comment il faut la conduire. Adieu, mes enfans; je retourne à mon jardin, dont il y a long-temps que je suis sorti, & qui a peut-être besoin de ma présence. Nous ne saurions nous passer l'un de l'autre, mon jardin & moi.

SCÈNE IV.

NARBAL, BARSINE.

NARBAL.

Nous avons là un père qui est assurément un homme de bien, un honnête homme; mais il est bien singulier.

BARSINE.

C'est la faute des autres, s'il l'est. Ils devroient tous, s'il avoient du bon sens, être faits comme lui, & il ne seroit plus singulier.

NARBAL.

Certainement il n'a pas une certaine élévation de sentimens.

BARSINE.

Que veux-tu dire avec ton élévation de sentimens? Il n'y a point de Satrape à la Cour de Perse, ni de Général à celle d'Alexandre, qui ne fît une bassesse plutôt que lui. Ils en feroient, tous tant qu'ils sont, cent des mieux conditionnées pour le plus petit intérêt, & il n'en feroit pas la moindre pour une couronne.

NARBAL.

Tu diras tout ce que tu voudras, ma sœur; ce n'est point avoir les sentimens élevés, que d'aimer tant ce malheureux jardin, & de s'y borner absolument comme il fait. Pour moi j'y suis né; mais par Jupiter, par Hercule, par tous les Dieux, je n'y mourrai pas. Aide-moi à devenir quelque chose, ma chère sœur, parle en ma faveur à Elise.

BARSINE.

Cela est arrêté, je le ferai, & de la bonne sorte.

NARBAL.

Mais tâche à lui dire beaucoup de bien de moi.

BARSINE.

Je n'aurai pas besoin d'un grand effort.

NARBAL.

Mais j'entends un certain bien...

BARSINE.

Comment, un certain bien?

NARBAL.

Oui.

BARSINE.

Ah! malheureux, seroit-il possible?...

NARBAL.

Je te l'avoue, j'en suis désespéré; mais il n'y a pas de remède, j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Ai-je tort, quand je voudrois être d'une naissance considérable, ou parvenir du moins à quelque rang? Je ne serois pas dans la cruelle situation où je me trouve. Mais, après tout, Elise doit avoir entendu parler avantageusement de moi en plusieurs occasions, pendant tout le cours de notre siége. Je suis aussi-bien, ce me semble, de ma figure, que la plupart de nos jeunes gens les

plus qualifiés de Sidon ; je n'ai point l'air de ma naissance non plus que toi, ni que notre père même qui a plus vécu dans l'obscurité que nous. J'ai plus d'amour qu'on n'en a jamais eu, ma sœur : pourquoi m'ôter toute espérance?

BARSINE.

Je ne te l'ôte point, je ne t'ai encore rien dit.

NARBAL.

Tu crois donc que je puis lever les yeux jusqu'à Elise ? Tu dis vrai. L'amour ne regarde pas de si près à l'égalité des conditions, & il a bien fait des assortimens plus extraordinaires.

BARSINE.

Je te répète que je ne t'ai encore rien dit. Tu parles, tu réponds; je nevois que trop l'état où tu es, & je te plains beaucoup. Tu sais quelle est la fierté d'Elise: peux-tu penser qu'elle s'abaissât jamais jusqu'à toi? Tu veux aller servir dans l'armée d'Alexandre; va, & guéris-toi par l'éloignement.

NARBAL.

Je n'y veux aller que pour tâcher d'y

faire des actions qui me rendent digne d'elle.

BARSINE.

Et bien, va les faire, & quand elles seront faites, nous verrons.

NARVAL.

Mais il faut auparavant qu'Elise ait quelque connoissance de mes sentimens pour elle : ma chère sœur, c'est à toi de m'y servir; il n'est point question de me rien représenter.

BARSINE.

Je ne te puis rien promettre; car peut-être ne trouverois je pas en un an l'occasion qu'il faudroit : mais si je la trouve, je te servirai autant qu'il sera possible.

NARBAL.

Tu ne m'y parois pas aussi-bien disposée que je le desirois.

BARSINE.

En vérité tu te trompes. Va, & laisse-moi faire.

SCÈNE V.

BARSINE.

Je n'entrois que foiblement dans toutes ſes vues d'ambition, & je ſens que ſon malheureux amour m'intéreſſe beaucoup davantage. Hélas ! je ne ſais que trop quelle eſt la cauſe de cette différence. Mais me voici ſeule, & Agénor ne vient point. Il eſt vrai qu'il n'a pas encore beaucoup manqué. Ah ! je le vois.

SCENE VI.

AGÉNOR, BARSINE.

AGÉNOR.

Me voici donc arrivé, aimable Barſine, au moment que j'attends depuis deux jours entiers, que je deſirois avec tant d'ardeur. Quel ſupplice d'être ici en même lieu que vous, & de ne vous voir ſeule que ſi rarement ; d'être obligé de vous parler

ſans ceſſe avec une différence dont mon cœur me refuſe toutes les expreſſions ; de chercher toujours vos regards, & de craindre toujours de les rencontrer ! Non ; vous ne concevez point aſſez la cruelle violence que je me fais.

BARSINE.

Vous êtes trop injuſte. Eſt-ce que dans ces occaſions-là je vous parle, moi, comme je voudrois ? eſt-ce que j'agis naturellement ? Je vous aſſure que quoique je ſois fille, il n'y auroit rien au monde que j'aimaſſe tant que de ne point jouer la Comédie, & de dire tout ce que j'ai dans le cœur.

AGÉNOR.

Y gagnerois-je quelque choſe ?

BERSINE.

Oh ! que vous n'en doutez pas ! Dès que j'ai été ſenſible à votre amour, ne vous l'ai-je pas avoué, ou à-peu-près avoué ? Je ne ſuis que trop vraie, & n'entends que trop peu tout le petit manége de diſſimulation des femmes.

AGÉNOR,

AGÉNOR.

Et c'eſt une des choſes que j'adore le plus en vous, belle Barſine ; quelle comparaiſon de vous aux autres ! Mais je veux imiter votre franchiſe, & vous déclarer nettement que pendant les deux jours que j'ai eu à faire des réflexions, j'ai pris la réſolution de vous déſobéir, de ſortir de l'état où je ſuis, d'aller me déclarer à Abdolonime, & vous demander à lui.

BARSINE.

Ah! ſi vous m'aimez, ne le faites pas, Agénor.

AGÉNOR.

Eſt-ce que mon empreſſement vous déplaît ?

BARSINE.

Oui, il me déplaît.

AGÉNOR.

Il vous déplaît?

BARSINE.

Non, il ne me déplaît point, puiſqu'il faut vous le dire ; mais je ne veux pourtant pas le ſuivre. Vous ſavez aſſez

mes raisons. Nos naissances & nos fortunes sont trop disproportionnées ; je veux être bien sûre que vous ne vous repentirez pas un jour d'un mariage si inégal, & je ne vous ai pas encore assez éprouvé. Représentez-vous bien que vous êtes un des premiers Citoyens de Sidon, & que moi je ne suis que la fille d'un Jardinier ; que vos parens, vos amis, tout Sidon me reprochera à vous ; que la gloire que vous venez d'acquérir pendant le siége...

AGÉNOR.

Je ne puis vous laisser poursuivre un discours qui offense tout ce que j'ai de plus cher au monde. Non, non ; votre beauté, & ne parlons pas même de la beauté, si vous ne voulez, les qualités de votre esprit & de votre ame que le monde commence à connoître, & qu'il connoîtra encore mieux, justifieront assez mon choix ; que dis-je ? justifier ! le feront louer, le feront envier des plus orgueilleux, des plus entêtés de leur rang.

BARSINE.

Je m'assure bien du moins que ma conduite à votre égard, mes sentimens

pour vous n'entreroient pour rien dans les reproches qu'on vous feroit: mais croyez-moi, on vous en feroit encore; & s'ils vous faiſoient la moindre impreſſion, que devindrois-je, grand-Dieux? Je ne me ſens point de courage pour ſoutenir un ſi affreux malheur.

AGÉNOR.

Quelle opinion vous avez de moi! Eſt-ce là tout ce que j'ai mérité par un amour ſi tendre?

BARSINE.

Il faut que j'aie eu bonne opinion de vous, pour me réſoudre ſeulement à vous écouter: j'ai cru que vous pouviez être capable de préférer aux avantages de la naiſſance & de la fortune, un caractère qui vous conviendroit, de la fidélité, de la tendreſſe; je l'ai cru d'autant plus facilement, que je ſens en moi de quoi en faire autant; je ne balancerois pas un moment entre ce que j'aimerois & un Trône: & que je ne ſuis-je en votre place pour vous le prouver! Que ne puis-je!...

AGÉNOR.

Adorable Barſine, vous me tranſpor-

tez de joie; je meurs d'impatience de faire voir à tout le monde combien je ſuis touché d'un caractère tel que le vo-tre. C'eſt par vanité, auſſi-bien que par amour, que je veux m'unir à vous. Loin de craindre des reproches, c'eſt de la gloire que je cherche.

BARSINE.

Ce que je viens de vous dire vous tranſporte trop. Ce n'eſt qu'un diſcours qui ne peut jamais avoir d'exécution, qui ne m'engage à rien, & que pour-roit vous tenir, auſſi-bien que moi, une perſonne artificieuſe qui voudroit vous enflammer encore; ne comptez cela pour rien. Je ſais ce que je ſerois capable de faire pour vous, je ſais quelle ſeroit la fermeté de mes ſenti-mens; je ſuis bien sûre de moi : mais je crains de ne l'être pas encore au-tant de vous, & j'attends que je le ſois, pour vous permettre de me demander à mon père, de qui vous aurez l'aveu dans l'inſtant. Je veux que vous aiez eu tout le temps de faire vos réflexions ſur une démarche auſſi hardie que celle de m'épouſer.

AGÉNOR.

Toutes mes réflexions sont faites, & elles sont toutes pour vous.

BARSINE.

Je veux vous laisser le loisir de faire aussi les réflexions contraires; elles viendront peut-être à leur tour.

AGÉNOR.

Je les cherche moi-même, & je ne les trouve point. Où voulez-vous que je les prenne? Je vous en fais juge vous-même: mais parlez-moi de bonne foi; dites-moi ce que je vois en vous qui ne doive pas me charmer, me ravir, me combler d'amour.

BARSINE.

Vous me faites bien repentir d'avoir été trop sincère avec vous. Si je vous avois caché ce qui est dans mon cœur, vous ne seriez pas en droit de me presser tant, & je vous éprouverois bien plus à mon aise: mais n'importe; vous n'en serez pas plus avancé. Je vous ai laissé connoître mes sentimens; je sais que le plaisir d'être aimé vous donne plus de passion que vous n'en eussiez eu peut-

être sans cela; je vous en éprouverai avec plus de rigueur, & plus long-temps.

AGÉNOR.

Mais pendant ce temps-là, il me viendra des rivaux.

BARSINE.

Des rivaux! Vous m'offensez, Agénor.

AGÉNOR.

Je tremble que Hannon ne le soit déjà.

BARSINE.

Il ne m'a jamais rien dit; & d'ailleurs, je vous garantis qu'il ne seroit pas homme à vouloir, comme vous, épouser la fille d'un Jardinier.

AGÉNOR.

Mais je m'apperçois que de jour en jour il vous regarde avec plus d'attention, & je démêle de l'amour dans ses regards. De plus, il ne me parle jamais de vous; & comme je ne lui en parle pas non plus, & que je sais pourquoi, cela m'est suspect.

BARSINE.

Je n'ai que faire d'entrer dans des discussions si délicates, elles ne vous intéressent en aucune façon. Adieu, Agénor ; il y a peut-être déjà trop long-temps que nous sommes ensemble, on se douteroit de notre intelligence.

AGÉNOR.

Encore un mot, de grace. Ce mystère-là même que vous voulez qui soit observé avec tant de soin, croyez-vous qu'il puisse durer encore long-temps ?

BARSINE.

Il faut bien qu'il dure. Je consens à vous écouter sans en avoir parlé à mon père, parce que je ne veux pas pour votre honneur que personne sache que vous m'ayiez aimée jusqu'au moment que je me résoudrai à être à vous, & que s'il arrivoit que je ne m'y résoluse pas, je croirois vous laisser une tache. Continuons à nous conduire comme nous avons commencé ; il y va trop de votre intérêt.

AGÉNOR.

Et bien, je vous avertis que dans le

fond de mon cœur je ne crains point que ce secret-là éclate; que je ne me contrains autant que je fais pour le garder, que par soumission pour vous; que malgré tous nos soins. ou Hannon, ou Élise, ou quelqu'un enfin le découvrira; que vous avez tout à craindre des traits involontaires de passion qui m'échapperont, de mes yeux qui me trahiront, de mon attention indispensable pour vous, de mon empressement invincible à vous chercher; & ne vaudroit-il pas mieux sortir d'une situation si cruelle & si dangereuse, où vous ne nous retenez que par un vain scrupule? Cruelle Barsine, pourquoi voulez-vous différer tout le bonheur de ma vie? Vous me flattiez de quelque sensibilité pour mon amour. Hélas! quelle sensibilité!

BARSINE.

Vous abusez de ma foiblesse pour vous. Adieu, Agénor; faites ce que vous voudrez.

AGÉNOR.

Ah! je suis le plus heureux de tous les hommes. Je cours chez Abdolonime.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, BARSINE.

ÉLISE.

Tu m'en vois encore toute en colère. Il m'est venu remercier de ce qu'à ta prière j'ai bien voulu parler à mon frère pour lui; je crois que son affaire se fera, & il en est dans un grand transport de joie.

BARSINE.

Il n'y a pas de mal à cela.

ÉLISE.

Non : mais en me parlant du violent desir qu'il a de s'élever, il m'a insinué que ce n'étoit pas seulement l'ambition qui en étoit la cause; qu'il étoit susceptible de certains sentimens qui ne serviroient qu'à le tourmenter, à moins qu'il ne fût dans quelque poste

qui lui donnât la hardieſſe de les découvrir.

BARSINE.

Il n'y a pas encore de mal.

ÉLISE.

Il y en a. Pourquoi me vient-il tenir de pareils diſcours? Qu'ai-je affaire, moi, de ces certains ſentimens qu'il a, ou qu'il n'a pas?

BARSINE.

Il eſt vrai qu'il auroit auſſi-bien fait de les garder ſans en rien dire; mais, au fond, ce n'eſt qu'un diſcours mal placé.

ÉLISE.

Il étoit mal placé; mais pourtant je ſuis bien trompée, s'il ne le plaçoit à deſſein. Quand il m'auroit voulu faire une déclaration d'amour, il ne m'auroit par parlé d'une autre manière, ni jetté des regards plus paſſionnés.

BARSINE.

Ah! Madame...

ELISE.

Cela eſt ainſi. Je ſais bien ce qui le

rend si audacieux. Il est bien fait, ce garçon-là ; car vous êtes une belle race, vous autres. Il a du courage, & il s'est fait une bonne réputation ; tout cela peut lui donner de la témérité.

BARSINE.

Elle seroit trop grande, si vous en étiez l'objet ; aussi je ne le crois pas. Apparemment il a quelqu'autre passion qui est encore téméraire, quoiqu'elle le soit moins.

ÉLISE.

Est-ce que tu le sais ?

BARSINE.

Non : mais je le présume sur tout ce qu'il vous a dit.

ÉLISE.

Si tu ne sais pas positivement qu'il ait de l'amour pour quelqu'autre, c'est à moi qu'il en vouloit tout-à-l'heure. Comment te parle-t-il de moi, quand vous n'êtes que vous deux en pleine liberté ?

BARSINE.

Ah ! Madame, s'il ne tenoit qu'à cela,

la choſe ſeroit bien ſurement décidée. Il vous trouve la plus charmante perſonne du monde, & la plus accomplie. Il ne parle de vous qu'avec une eſpèce de tranſport. Je ne me ſuis pourtant pas apperçue qu'il oubliât ce que nous ſommes nés tous deux.

ÉLISE.

Je ſuis véritablement fâchée que le Ciel ne vous ait pas mieux traités.

BARSINE.

Pour moi, je ne me plains pas; je ſuis plus glorieuſe d'être fille d'un homme de bien tel qu'Abdolonime, que ſi j'étois celle d'un Roi haï ou mépriſé: mais lui, je crois qu'il aimeroit autant être fils d'un Roi à tout haſard.

ÉLISE.

Il penſe noblement; je lui en ſais bon gré. Tu vois que je ne ſuis pas injuſte: mais avec tout cela il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il n'y a qu'à venir faire des déclarations à des perſonnes comme moi.

BARSINE.

Je vous réponds que je lui dirai bien tout ce qu'il mérite.

ÉLISE.

Non, il ne lui faut rien dire. Je n'ai eu garde de m'appliquer tout son beau discours; je n'y ai rien entendu : je l'ai renvoyé fort froidement; & à l'heure qu'il est, j'ignore son extravagance. N'oublie pas que je l'ignore au moins; tu irois lui faire une querelle qui gâteroit tout : cela ne doit pas avoir laissé de trace. Mon frère vient; tu peux le solliciter encore pour Narbal.

SCÈNE II.

HANNON, BARSINE.

HANNON.

Je suis ravi qu'elle me laisse seul avec vous, Barsine : j'ai bien des choses à vous dire, & des choses qui vous surprendront certainement. Je vais fermer la porte de ce sallon, afin qu'on ne vienne point nous interrompre, & qu'on ne puisse nous écouter.

BARSINE.

Mais, Seigneur, cela n'est point du tout dans les règles.

HANNON.

Non, non ; ne craignez rien. Vous savez qu'on n'a jamais manqué ici à la considération que demandent votre beauté & votre vertu ; & d'ailleurs vous allez apprendre que je vous dois beaucoup de respect.

BARSINE.

Respect ! le mot est bien fort : je vais ouvrir la porte.

HANNON.

Le mot de respect est très-sérieux. Vous n'êtes pas ce que vous pensez, Barsine ; vous vous croyez d'une naissance très-obscure, & vous êtes du sang des Rois de Sidon.

BARSINE.

Eh ! Seigneur, quel plaisir prenez-vous à me venir conter de pareilles fables ?

HANNON.

Écoutez-moi, je vous prie, jusqu'au bout. J'ai toujours eu la passion d'étudier les généalogies, l'histoire des grandes maisons, ne fût-ce que pour pou-

voir, dans les occasions, réprimer la vanité de je ne sais combien de petits faux Seigneurs qui s'en font accroire. Je trouvois qu'il sortoit de la Maison royale de Sidon, il y a justement deux cents soixante-dix-sept ans, une branche qui disparoissoit, & que je ne voyois plus. J'ai été curieux de la suivre, s'il étoit possible; & à force de déterrer de vieux actes avec beaucoup de peine, je la tenois, mais non pas encore tout-à-fait, lorsque notre dernier Roi Straton a été tué dans le siege sans laisser nulle postérité. La circonstance étoit pressante; j'ai redoublé mes recherches, & enfin j'ai retrouvé ma branche entière: Abdolonime est le seul qui en reste; car je ne vous compte pas, vous qui êtes ses enfans. Pour plus d'assurance, je lui ai demandé aujourd'hui le nom de son père & de son grand-père; il m'a dit justement ceux qu'il me falloit. Tout est bien prouvé par de bons titres que j'ai entre les mains.

BARSINE.

Je demeure interdite de surprise. Seigneur, parlez-vous sérieusement?

HANNON.

Très-ſérieuſement. Depuis la priſe de notre Ville, Epheſtion, qui eſt demeuré ici pour régler tout, a ſongé à nous donner un Roi qui releveroit d'Alexandre, parce que les Sidoniens ſont extrêmement attachés au Gouvernement royal. Comme ma recherche n'étoit pas encore entièrement finie, & que je craignois qu'Epheſtion ne choiſît trop vîte un Roi, j'ai ſous-main répandu le bruit qu'il reſtoit une branche inconnue de la Maiſon royale de Sidon. Nos anciennes loix défendent qu'on prenne jamais des Rois hors de cette Maiſon tant qu'elle ſubſiſtera. Epheſtion a bien voulu y avoir égard, & attendre. Les bruits les plus vrais ſe chargent toujours de mille fauſſetés : on s'eſt aviſé de dire, ſans nul fondement, que cette branche inconnue étoit à Carthage, & on eſt prêt d'y envoyer. J'ai eu le loiſir de finir mes preuves; & en les portant dès aujourd'hui à Epheſtion, tout eſt fait, Abdolonime eſt Roi.

BARSINE.

Je demeure dans le ſilence, parceque

je ne trouve point d'expreſſions dignes de ce que vous faites pour nous. Comment vous remercier d'un Trône que vous nous donnez ? Eſt-ce un bienfait dont on puiſſe s'acquitter par des paroles ?

HANNON.

Je vous avoue que je ſuis ravi que ce ſoit moi qui rende à Abdolonime ſa naiſſance & ſon rang, & qui remette ſa vertu & vos charmes dans la place qui leur étoit due : j'eſpère auſſi que Narbal ne ſera pas mécontent de moi.

BARSINE.

Seigneur, il en mourra de plaiſir ; pour moi, que l'ambition ne poſsède pas tant, je me ſens une autre eſpèce de joie. Dans l'état où j'étois, j'ai reçu mille marques de bonté ; j'ai été chargée de mille obligations que je ne pouvois jamais reconnoître ; Eliſe, principalement, m'en a comblée. Maintenant que je me trouve, en vérité je n'oſe encore dire Princeſſe, je ne puis en prononcer le mot ; enfin, dans le nouvel état où vous me mettez, je pourrai m'acquitter de ce que je devois, & prouver combien je reſſentois

vivement ce qu'on faiſoit pour moi : j'en ſuis dans un tranſport que je ne puis vous exprimer.

HANNON.

Que vous me charmez d'avoir l'ame ſi bien faite & ſi reconnoiſſante ! Je puis donc vous dire qu'il y a long-temps que je vous obſerve chez ma ſœur, & que je ſuis toujours plus vivement touché de vos charmes & de votre mérite : je voyois ſouvent en vous des preuves de cette naiſſance que je ſoupçonnois ; & peut-être que, ſans rien découvrir, j'ai un peu contribué aux égards que ma ſœur a eus pour vous. Je ne vous ai point prévenue par de petits ſoins, par des procédés ordinaires d'Amant ; j'ai attendu à me déclarer à vous-même, que je puſſe vous apporter une couronne pour Abdolonime.

BARSINE.

Seigneur...

HANNON.

Vous vous troublez ! Qu'eſt devenue cette reconnoiſſance que vous me vantiez dans le moment ? Je conviens du prix dont eſt votre main ; & qui le ſent

comme moi ? Mais trouvez-vous que je vous demande trop, en vous la demandant pour récompense d'une couronne ? ou croyez-vous ne me plus rien devoir, depuis que vous savez que je vous aime ?

BARSINE.

Seigneur, j'ai cru que ce n'étoit que par générosité que vous vouliez rendre à une famille entièrement déchue ses droits & son premier éclat : mais quel qu'ait été votre motif, nous vous devrons toujours infiniment. Sur l'engagement que vous me proposez, je n'ai rien à vous répondre ; c'est à mon père à disposer de moi.

HANNON.

Il vous aime passionnément, & ne voudra que ce que vous voudrez.

BARSINE.

Il pourra avoir des raisons particulières, sur-tout quand il sera Roi...

HANNON.

Ne vous flattez pas qu'il le soit, si vous ne le déterminez à vous unir à moi. J'ai seul les titres de votre naissance : vous n'êtes rien si je ne les

montre ; & je ne les montre qu'à cette condition.

BARSINE.

Seigneur, vous ne m'aimez point ; vous voulez être gendre d'un Roi.

HANNON.

J'ai cru, quand je ſuis venu vous parler, que vous n'aimiez rien ; votre embarras commençoit à me faire ſoupçonner que vous aimiez en ſecret : mais je le vois ſûrement, puiſque vous vous emportez contre moi. Ingrate que vous êtes, voilà donc le prix... Mais je ne veux ni vous faire des reproches, ni approfondir un myſtère que vous me déſavoueriez. Ou je vous enleverai à mon rival, ou vous demeurerez ce que vous êtes : votre ſort dépend de vous ; choiſiſſez entre être la fille d'un Jardinier ou d'un Roi. J'attends votre réponſe. Juſques-là je garde un profond ſilence, & le garderai toujours ſi vous m'y obligez.

SCÈNE III.

BARSINE.

DANS quel trouble, dans quelle agitation je demeure ! quelle joie j'ai d'abord ſentie de pouvoir annoncer à Agénor ce que j'étois, & de récompenſer la généroſité de ſon amour en lui donnant la fille d'un Roi, au lieu de la malheureuſe Barſine qu'il devoit épouſer ! Mais je ne puis plus être fille d'un Roi qu'à une condition que je déteſte : tout eſt changé, tout eſt renverſé, tout eſt tombé dans une confuſion où je ne vois plus rien. Je ne ſais ni quel parti j'ai à prendre, ni ce que le ſort peut me préparer : toutes mes penſées ſont en déſordre, & j'entrevois ſeulement des ſuites funeſtes & des malheurs qui m'accableront. Fatale naiſſance, que ne t'ai-je toujours connue, ou toujours ignorée ? Agénor a-t-il vu mon père ? oui, ſans doute. Mais quand il l'aura vu, quand il m'aura obtenue de lui, puis-je m'aſſurer ſur rien ? Je ne puis plus répondre que de mes ſen-

timens pour Agénor; tout le reſte eſt incertain, & abandonné à la fortune. O Dieux! je ne crois pas m'être rendue digne de vos rigueurs. Dieux! ſecourez-moi. Quelqu'un vient; hélas! ce n'eſt pas Agénor, à qui j'aurois tant de beſoin d'apprendre ma triſte ſituation : c'eſt Narbal; quel horrible contre-temps.

SCÈNE IV.

BARSINE, NARBAL.

NARBAL.

Ma ſœur, je viens de voir Hannon qui ſortoit d'avec toi aſſez ému, à ce qu'il m'a ſemblé. Je le conjurois avec inſtance de vouloir bien s'intéreſſer pour moi, & lui repréſentois que toute ma fortune dépendoit de lui. Il m'a quitté bruſquement, en me diſant : Ne me tourmentez point ſur votre fortune; elle dépend de votre ſœur, adreſſez-vous à elle.

BARSINE.

Il ſe moquoit; il a voulu ſe défaire

de toi, parce que tu l'importunois. Aussi tu es insupportable, & tu persécutes toujours les gens, à les désespérer.

NARBAL.

Ce n'est que par les persécutions que l'on obtient, & je persécuterai tant, que j'obtiendrai. Mais j'entends bien ce que Hannon m'a voulu dire; & tu prétends en vain me le cacher. Assurément il t'aime; il vient de te parler d'amour, & s'il vouloit t'épouser, ce seroit un furieux avantage pour moi en toutes façons. Combien cela m'approcheroit d'Élise! Ne pourrois-tu pas même exiger de Hannon un double mariage?

BARSINE.

Oh! que tu vas vîte, mon pauvre frère!

NARBAL.

Les affaires vont quelquefois bien vîte aussi, & celle-ci peut être de cette nature. Je t'avouerai que comme j'ai cru que le secours que tu me prêterois auprès d'Élise étoit incertain, & seroit lent pour le moins, je lui ai parlé moi-même d'une manière à lui

faire entendre ce que je ſens pour elle, & je ne m'en repens point.

BARSINE.

Comment, elle t'a bien reçu?

NARBAL.

Oui, elle ne m'a rien dit; c'eſt beaucoup qu'un premier pas dans une paſſion de cette eſpèce. Je compte que le plus difficile en eſt fait.

BARSINE.

Si elle ne t'a rien dit, c'eſt qu'elle ne t'a pas entendu. Elle ne t'a pas cru aſſez fou pour oſer lui parler d'amour.

NARBAL.

Je parierois qu'elle m'a entendu. Je n'en ai pas de preuves bien sûres, mais j'en ſuis pourtant sûr.

BARSINE.

Et bien, ſi elle t'a entendu, elle aura conté ta folie à ſon frère; & il te renvoie à moi par raillerie, afin que je te ſerve dans ta belle paſſion : c'eſt-là ce qu'il aura voulu dire.

NARBAL.

Tu veux me donner le change, &

& je ne le prends pas. Il ne tient qu'à toi de nous tirer tous de l'obscurité & de la bassesse où nous sommes. Est-il possible que tu en délibères un instant? Tu n'as peut-être pas de goût pour Hannon, je le veux: mais est-ce par goût que l'on fait de grands établissemens si avantageux à toute une famille? C'est ton propre intérêt que je te représente. Veux-tu être toute ta vie une suivante d'Élise, pendant que tu peux être une des premières Dames de Sidon? Et moi, te suis-je si indifférent? As-tu si peu d'amitié pour moi, que tu refuses une élévation qui seroit aussi la mienne, & qui me mettroit en droit de prétendre à Élise?

BARSINE.

Mais sur quoi est fondé tout ce beau discours?

NARBAL.

Sur ce que Hannon t'a fait des propositions.

BARSINE.

Et s'il m'en faisoit d'une certaine espèce qui convinssent à la condition où

je suis née, mais qui ne me convinssent pas à moi?

NARBAL.

Il ne faudroit pas encore le refuser tout-à-fait, mais l'engager insensiblement, & le mener ensuite plus loin.

BARSINE.

Tu es bien enragé!

NARBAL.

Je suis enragé, parce que j'ai de l'ambition, de grands sentimens.

BARSINE.

Si tu n'as de grands sentimens, tu as du moins les sentimens des grands. Tu ne te soucies point comment tu arrives à tes fins, & tu n'aimes que toi.

NARBAL.

Ma sœur, tu as de l'humeur dans ce moment-ci; je ne te trouve point ta douceur ordinaire. Cela me confirme encore dans la pensée que Hannon t'a dit quelque chose.

BARSINE.

Il m'a dit, il ne m'a point dit, ce n'est point ton affaire.

NARBAL.

Mais, ma sœur, songe bien...

BARSINE.

Va, laisse moi en repos, tu m'impatientes.

SCÈNE V.

AGÉNOR, BARSINE.

BARSINE.

VOILA Narbal qui sort d'ici & nous observe; allez, Agénor, ne me parlez point.

AGÉNOR.

Quoi! vous ne voulez pas savoir que je suis transporté de joie; qu'Abdolonime vous accorde à moi?

BARSINE.

Hélas!

AGÉNOR.

Que veut dire un soupir si triste? Ah! que vous m'alarmez!

BARSINE.

Je suis au désespoir. Ne me suivez point, & tâchez de me rejoindre au plutôt.

SCÈNE VI.

AGÉNOR.

QUEL coup inprévu ! Je ſuis au comble de mes vœux ; je crois que Barſine va partager mon bonheur ; & quand je lui en apprends la nouvelle, elle me dit qu'elle eſt au déſeſpoir ! Je ne puis me défier de ſa conſtance ; non, je ne le puis. Mais il eſt donc arrivé à mon amour quelqu'autre malheur auſſi affreux ? que ſeroit-ce, ô Ciel ! que ſeroit-ce ? Je n'imagine rien, & n'en ſuis que plus agité. Quel tourment, quel effroyable tourment juſqu'à l'inſtant où je pourrai lui parler ! Et dans cet inſtant que j'aurai tant deſiré, j'apprendrai ſans doute ma mort. Où dois-je, en l'attendant, porter mes pas & mon inquiétude ? Où trouverai-je l'occaſion de parler en ſecret à Barſine ?

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, BARSINE.

ABDOLONIME.

Il me ſemble que je rêve, ou que tu me fais un conte à dormir debout. Je ſuis né Prince, & je pourrois être Roi de Sidon! Mais, ma fille, es-tu bien aſſurée que tout cela ſoit vrai?

BARSINE.

Je vous rapporte bien exactement, mon père, tout ce que Hannon m'a dit. Comptez que vous ſavez notre converſation comme ſi vous y aviez été préſent; j'en ſuis embarraſſée, affligée au dernier point, & je ſuis venue prendre vos ordres, afin qu'ils me règlent une conduite, & que je ſache à quoi m'en tenir. Je n'aurai

plus de peine à rien quand je vous obéirai.

ABDOLONIME.

Pourquoi es-tu si affligée, si embarrassée ?

BARSINE.

Vous m'avez promise à Agénor, & Hannon vient traverser tout ce qui faisoit le bonheur d'Agénor & le mien ; car vous savez que j'ai été touchée de son amour.

ABDOLONIME.

Il est vrai que cela est ridicule à Hannon ; que ne dit-il ce qu'il sait franchement, sans barguigner ; & puis on l'épousera si on veut. Je n'aime point toujours ces lanterneries là.

BARSINE.

Il est bien aisé de voir quel a été le fond de sa conduite. Je lui plaisois peut-être un peu ; il n'avoit pas un amour dont il ne fût bien le maître, & il ne m'en a rien découvert qu'il n'ait été bien sûr de ne se pas mésallier, & au contraire d'être gendre d'un Roi. Pour Agénor...

ABDOLONIME.

Je te vois venir.

BARSINE.

Eh! voyez, mon cher père, eſt-ce que je prétends vous rien cacher? Je veux ſeulement que vous ſachiez que tout me parle pour Agénor, & rien pour Hannon; que je n'ai pu ne pas ſentir la reconnoiſſance que je devois à l'un, & que je n'en dois aucune à l'autre.

ABDOLONIME.

Quand tu lui en devrois auſſi, il n'en ſeroit peut-être guère mieux auprès de toi.

BARSINE.

Non, non, ſi je n'avois que de l'amour pour Agénor, & que je duſſe une certaine reconnoiſſance à Hannon, Hannon l'emporteroit, je m'en flatte du moins; mais je n'en ſuis pas là. Mon père, ſi vous ſaviez quelle eſt la paſſion d'Agénor pour moi, avec quels égards, avec quel extrême reſpect il m'a toujours traitée, moi qu'il ne croyoit être que Barſine! il m'auroit preſque fait deviner que j'étois née

Princeſſe. Mais je ne veux pas vous toucher trop en vous repréſentant ſes procédés & ſon caractère. Je ſais combien vous m'aimez, & vous auriez trop d'attention à mes intérêts. Il s'agit des vôtres; vous pouvez être Roi.

ABDOLONIME.

Non, je ne puis pas l'être: il faudroit que tu épouſaſſes Hannon; je t'ai promiſe à Agénor, je n'irai pas manquer de parole.

BARSINE.

Il eſt queſtion d'un Trône.

ABDOLONIME.

D'un Trône, ſoit; il faut tenir ſa parole, voilà tout ce que je ſais; & puis, pour te dire le vrai, je n'y ai pas grand regret à ce Trône. Je ſuis content comme un Roi dans mon jardin: c'eſt mal dit, comme un Roi, car je crains bien que, dès que je ſerois Roi, je ne fuſſe plus content. Notre dernier Roi Straton, qui étoit donc notre couſin, quelle vie a-t-il menée? Ses Miniſtres le pilloient, & il n'avoit pas un ſol; ſes Maîtreſſes le trompoient, & il n'oſoit rien voir; les Sidoniens

Sidoniens le tourmentoient de leurs plaintes, & il n'y pouvoit rien faire ; &, au bout de tout cela, il vient un Alexandre qui vous lui rafle son Royaume sans cérémonie. Heureusement pour lui il a été tué dans le siége ; c'est ce qu'il a fait de mieux. Pour moi, pendant qu'il étoit si mal à son aise sur son Trône, j'étois dans mon jardin à travailler joyeusement, & à chanter tant que les jours duroient.

BARSINE.

J'admire votre grandeur d'ame, d'être si peu touché de ce qui fait la plus violente passion de tous les autres hommes.

ABDOLONIME.

Est-ce là de la grandeur d'ame ? j'en suis bien aise ; je n'ai pourtant pas été chercher cela bien loin. Je suis même ravi d'avoir donné ma parole, car il est vrai que tout le monde fait grand cas de ces Trônes ; & à l'heure qu'il est qu'il m'en seroit tombé un du Ciel, que je n'aurois eu qu'à ramasser, j'aurois peut-être eu peur de passer pour fou en le laissant là, &

j'aurois été tenté de faire une sottise : mais, Dieu merci, je suis bridé. Et toi, dans le fond de l'ame, n'as-tu point de regret de n'être point Princesse ? car, quoiqu'en épousant Agénor, tu deviennes une des grandes Dames de Sidon, ils disent pourtant tous qu'il y a bien de la différence entre une grande Dame & une Princesse.

BARSINE.

Plus il y en a, plus je suis satisfaite. Agénor s'abaissoit pour moi, & j'ai le bonheur, j'ai la gloire de m'abaisser pour lui. Je ne serai point Princesse ; mais il saura que c'est pour lui que je ne le serai point.

ABDOLONIME.

Je suis ravi de te voir un si bon petit cœur, mon enfant ; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, j'en ferois autant à ta place. Certainement Agénor mérite qu'on en use bien avec lui. Mais il y a à tout ceci une difficulté. S'il n'y avoit que toi & moi, l'affaire seroit bientôt finie : mais il y a ce diable de Narbal qui n'est pas de notre

humeur. Si j'étois Roi, il seroit fils de Roi, il seroit Roi quelque jour, & cela seroit friand pour lui; prends garde que nous lui faisons grand tort.

BARSINE.

Il est vrai, mon père, & j'en suis très-fâchée. Il y a long-temps que cette réflexion me tourmente.

ABDOLONIME.

Après tout, il n'y a pas de remède, ma parole est donnée. Je me passe bien de la royauté; qu'il s'en passe aussi, lui. Il se gâteroit peut-être, s'il étoit Roi, ou seulement fils de Roi; il en vaudra mieux de n'être qu'un simple Particulier, plus obligé à être honnête homme.

BARSINE.

Je puis toujours vous assurer que mon frère, dans l'état de simple Particulier, recevroit de grands secours pour s'avancer. Sur ce qu'il soupçonnoit tantôt que Hannon m'aimoit, il me pressoit vivement de l'épouser, regardant comme une fortune considérable pour lui, ou comme un degré à la fortune, d'être beau-frère de Han-

non. Agénor n'eſt pas moins que Hannon; & vous ne devez pas douter que du caractère dont eſt Agénor, & après ce que vous & moi nous aurions fait pour lui, il n'aidât Narbal de tout ſon crédit, de tous ſes amis; qu'il ne lui donnât ſon bien & ſon ſang, s'il le falloit.

ABDOLONIME.

Cela eſt bon, & je compterai là-deſſus. Je crois effectivement qu'Agénor ſera un bon beau-frère, & que Narbal s'en trouvera bien. Je fais encore un raiſonnement qui me met l'eſprit en repos ſur ce point-là; attends que je te le faſſe comprendre. Il eſt impoſſible d'accorder ici tes intérêts & ceux de ton frère, & il faut que toi ou lui vous n'ayiez pas votre compte. C'eſt toi, c'eſt ton joli minois qui nous fait Princes, car au fond ce n'eſt que cela. Hannon veut que nous le ſoyions, pour t'avoir; au diable le mot qu'il en eût dit ſans toi. C'eſt donc toi qui fais le grand perſonnage dans tout ceci; c'eſt toi qu'il faut qui aies ton compte plutôt que ton frère. Voilà qui eſt fait, je n'ai

plus d'embarras : va trouver Hannon, dis-lui que je lui suis bien obligé, mais que je ne puis manquer de parole, ni être Roi. Il ne dira mot, ni nous non plus, & tu épouseras Agénor dès aujourd'hui, si tu veux. Narbal ne saura rien, & nous garderons notre Principauté entre nous deux & Agénor, sans en faire semblant; nous en rirons quelquefois tous trois ensemble dans notre petit particulier.

BARSINE.

Ah ! mon père, je me jette à vos genoux pour vous marquer...

ABDOLONIME.

Tu me traites de Prince, je pense. Va, je ne suis que ton père, & un père qui t'aime bien tendrement.

SCÈNE II.

BARSINE.

QUEL père ! quelle fortune que d'être sa fille ! & j'ai Agénor pour Amant, & je vais être unie à lui. Quel Trône pourroit jamais me rendre aussi heureuse ?

SCÈNE III.

AGÉNOR, BARSINE.

BARSINE.

AGÉNOR, vous voyez la personne du monde la plus contente. Notre bonheur étoit traversé, & il ne l'est plus. Vous pouviez être alarmé de ce que je vous ai dit de l'amour de Hannon, dans le moment où j'ai pu vous parler en liberté. Il n'y a plus rien à craindre : je viens de voir mon père, il s'en tient à la parole qu'il vous a donnée ; il veut que le secret de sa naissance

demeure ignoré, & je suis toujours à vous.

AGÉNOR.

Belle Princesse!...

BARSINE.

Vous ne m'entendez donc point? Je ne serai point Princesse, mais je serai à vous.

AGÉNOR.

Ah! moins vous serez Princesse pour le reste du monde, plus vous l'êtes pour moi. Vous me comblez de la plus vive joie qu'un Amant ait jamais ressentie. Quoi! il est possible que je reçoive de ce que j'adore une preuve si rare & si héroïque de la plus parfaite tendresse!

BARSINE.

Je n'eusse pas mérité vos sentimens, si je n'avois été capable de les imiter. Vous vouliez bien vous unir à Barsine sans naissance & sans fortune. Il est bien juste que, pour vous en récompenser, Barsine se résolve à l'être toujours, & vous sacrifie le rang de Princesse. J'aime à demeurer dans la

condition où j'ai commencé à vous plaire.

AGÉNOR.

Madame, car il m'eſt impoſſible de vous traiter autrement, vous ſurpaſſez bien tout ce que je faiſois. Je ne perdois rien en vous épouſant, je demeurois ce que je ſuis : mais vous perdez votre naiſſance en épouſant Agénor ; vous ne ſerez pas ce que vous devriez être.

BARSINE.

Vous expoſiez pour moi votre gloire, la choſe du monde la plus précieuſe, & même vous l'expoſez encore, puiſque je ne ſerai pas connue. Il eſt vrai cependant que la ſatisfaction ſecrète de ſavoir qui je ſuis, doit vous ſoutenir, & moi-même : parce que je le ſais, je ne me ſens plus ſur cela aucun ſcrupule.

AGÉNOR.

Vous en devez être bien éloignée. Mais moi, au milieu des plaiſirs dont je ſuis tranſporté, je ſens le regret de ne plus rien faire pour vous, de ne vous élever plus, & au contraire de vous abaiſſer infiniment.

BARSINE.

Vous vouliez que je vous dusse tout, & moi je suis ravie que vous me deviez. Pourquoi faut-il que vous ayiez tout l'avantage?

AGÉNOR.

Parce que c'est à moi à vous adorer; parce que le don de votre cœur est une grace que je ne puis jamais assez reconnoître; parce qu'il est d'un prix que vous ne savez pas vous-même. Vous ne sauriez me rien devoir, & ce n'est point à vous à me sacrifier vos intérêts. Au nom des Dieux, songez-y.

BARSINE.

Quand je n'étois que Barsine, je vous ait dit cent fois aussi d'y songer; je vous réponds à présent ce que vous me répondiez. Plus j'y songe, plus je m'affermis dans ma résolution.

AGÉNOR.

Vous me charmez, Madame; & cependant je me sens toujours je ne sais quoi qui s'oppose à une entière satisfaction. Souffrez que je vous découvre

toute mon ame. Je n'ai jamais aimé que vous ; & je me flatte de vous avoir prouvé mon amour. Je ne vis que pour vous ; je n'ai point de bonheur à espérer sans vous : mais je me reproche de vous coûter trop ; je ne puis supporter la pensée que je vous prive de l'éclat de votre naissance. Ce sentiment-là est en moi, presque malgré moi ; c'est la délicatesse de mon amour qui le produit, tout contraire qu'il est aux intérêts de mon amour.

BARSINE.

Vous voulez donc que j'aille dire à Hannon que j'accepte sa main ?

AGÉNOR.

Ah ! plutôt mourir mille fois.

BARSINE.

Que voulez-vous donc enfin ?

AGÉNOR.

Vous dire tout ce que je sens, m'en plaindre avec vous, vous demander conseil à vous-même.

BARSINE.

Je vais aussi vous en demander un.

Mettons l'amour à part. Quelqu'un a eu pour moi un procédé généreux, dont j'ai été touchée; je puis à mon tour en avoir un pour lui, qui seroit encore plus généreux, si vous voulez: me conseilleriez-vous d'en manquer l'occasion?

AGÉNOR.

Il faut mourir d'amour à vos pieds, divine Princesse.

BARSINE.

Non, sans amour, & uniquement par reconnoissance, ne serois-je pas obligée à ce que je fais?

AGÉNOR.

Mais moi que vous engagez à la plus vive reconnoissance qui ait jamais été, je crains aussi de manquer à ce que je vous dois. Je manque du moins à votre maison, non pas à Abdolonime, qui a l'ame assez grande pour mépriser la royauté; mais à Narbal, qui certainement ne la mépriseroit pas.

BARSINE.

Narbal ne peut avoir de droit à la royauté que par Abdolonime; & Ab-

dolonime, qui y renonce pour lui, y renonce auſſi pour ſes enfans.

AGÉNOR.

Abdolonime eſt le maître de diſpoſer de leur deſtinée : mais je ſuis cauſe, moi ſeul, qu'il en diſpoſe à leur préjudice. Narbal ſeroit un jour mon Roi légitime, & je l'empêche de l'être. Puis-je lui ravir une couronne qu'il étoit deſtiné à porter ? Il l'ignore, je l'avoue : mais je le ferai vivre ſous la domination d'un Maître qui étoit naturellement ſon ſujet ; & je le ſaurai. Il en eſſuiera peut-être des injuſtices, des vexations ; & j'en ſerai coupable.

BARSINE.

S'il étoit Roi, il feroit peut-être auſſi des vexations & des injuſtices ; il vaut mieux qu'il en eſſuie.

AGÉNOR.

Si vous n'approuvez pas mon ſcrupule, n'en parlons plus. Il eſt peut-être outré : mais un Amant que vous honorez de votre tendreſſe ne peut guères outrer la vertu. Il faut, avant tout, être digne de vous, s'il eſt poſſible : mais je

ne puis mieux apprendre de perſonne que de vous, ſi ma délicateſſe eſt fondée ou non; & je ſerai trop heureux que vous m'y faſſiez renoncer.

BARSINE.

Non, non, elle n'eſt que trop fondée; & je ne la ſens que trop. Je me reproche même de ne l'avoir pas ſentie plutôt, quoique mon père m'autoriſât à n'y avoir point d'égard. Hélas! je ſais bien ce qui m'a ſéduite, & vous le devinez ſans peine : on n'aime point impunément.

AGÉNOR.

Vous en repentez-vous?

BARSINE.

Non; car je n'en ferai pas moins ce que je dois. Il faut inſtruire mon frère au péril de tout ce qui pourra en arriver.

AGÉNOR.

Quoi! ne ſera-t-il point touché d'un procédé tel que le nôtre? de plus, toute ma fortune ſera à lui plus qu'à moi.

BARSINE.

Quel dédommagement pour lui!

Il lui faudroit celle d'Alexandre. Nous risquons tout, Agénor; mes larmes, qui coulent malgré moi, vous l'annoncent.

AGÉNOR.

Je ne puis les soutenir; & la cause qui les produit est si flatteuse pour moi, que je n'ose plus m'exposer à aucun péril. J'ai eu trop de scrupule sur Narbal : ne parlons point.

BARSINE.

Il n'est plus temps de me le proposer; vous m'avez trop éclairée sur mes devoirs. Je veux bien que mes larmes vous prouvent ma tendresse; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez plus foible. Je vais trouver mon père. Il faut du moins que ce soit lui qui annonce à mon frère la funeste nouvelle : peut-être son autorité l'amènera-t-elle à ce que nous desirons; je ne l'espère pourtant pas. Adieu, Agénor : si je vous perds, vous l'avez voulu; mais je ne vous en aimerai pas moins.

AGÉNOR.

Vous me pénétrez de douleur. Adorable Barsine, demeurez.

BARSINE.

Vous avez eu des sentimens qui ne sauroient me déplaire, quelque cruel qu'en puisse être l'effet. Cessons de nous affliger; il ne faut pas avoir regret à ce que coûte la vertu. Adieu : ne me retenez point. Mais je vois Élise qui semble me chercher : allez, il ne faut pas qu'elle soupçonne rien. J'irai dans un moment chez mon père.

AGÉNOR.

Ah ! vous n'irez que trop tôt.

SCÈNE IV.

ÉLISE, BARSINE.

ÉLISE.

BARSINE, j'ai une inquiétude que je viens te confier. Mon frère m'est venu parler de Narbal d'une certaine manière où je n'entends rien. Il est venu de loin; il pris des tours pour tomber enfin sur Narbal. Il m'en a dit beaucoup de bien, en me cachant qu'il affectât d'en dire; il m'a demandé même, le

plus adroitement qu'il a pu, ce que j'en penſois, comment je le trouvois. Pourquoi tout cela ? Je ſuis trop sûre de ta diſcrétion pour ſoupçonner que tu lui euſſes rien dit ce qui s'eſt paſſé entre Narbal & moi.

BARSINE.

En honneur, Madame, pas un mot, un ſeul mot.

ÉLISE.

Il m'eſt venu une penſée ſur tout ce diſcours entortillé qu'il m'a fait.

BARSINE.

Mais, Madame, pourquoi y penſez-vous tant ?

ÉLISE.

On eſt bien-aiſe de pénétrer ce que les gens ont dans l'ame ; c'eſt une connoiſſance qui peut quelquefois être utile. J'ai penſé que Hannon pouvoit être amoureux de toi. S'il l'eſt, il te connoît trop pour ſonger à autre choſe qu'à t'épouſer, & peut-être en t'épouſant voudroit-il me donner ton frère : ce ſeroit-là bien de la méſalliance à la fois. Mais ſait-on ce qui peut arriver de l'amour ?

BARSINE,

BARSINE.

Madame, vous me faites envisager des choses qui me sont nouvelles, qui me frappent...

ÉLISE.

Elles te frappent beaucoup, Barsine; mais je doute qu'elles te soient nouvelles.

BARSINE.

En vérité, Madame, elles me le sont, quoique je voie présentement qu'elles tiennent à d'autres qui ne me le sont pas. Je ne suis point propre à dissimuler: tout ce que j'ai à cacher pour mes intérêts me pèse; cependant il ne m'est pas permis de vous parler avec toute la sincérité que je vous devrois en toute autre occasion. Peut-être un jour vous saurez tout, & vous ne me condamnerez pas. Je me flatte que vous êtes persuadée de mon inviolable attachement pour vous; je vous dois infiniment, & je ne suis pas née ingrate. Je vous demande deux graces, qui peut-être vous paroîtront étranges: l'une, de ne m'interroger point, ou de souffrir que je ne vous réponde pas; l'autre, de

permettre que je vous interroge, moi ; & de me répondre ſincèrement. Comptez, je vous en ſupplie, qu'il y va de votre intérêt ; & que quand tout vous ſera connu, s'il vient à l'être, vous ſerez contente de moi. Je ne me riſquerois pas à des événemens qui pourroient vous apprendre que je vous euſſe manquè le moins du monde.

ÉLISE.

Il y a ici quelque myſtère fort enveloppé : Barſine, je te promets tout ce que tu veux ; interroge-moi.

BARSINE.

Si Hannon vous propoſoit Narbal ; que feriez-vous ?

ÉLISE.

Je le refuſerois.

BARSINE.

Mais s'il vouloit vous y forcer ?

ÉLISE.

Il n'en a pas le droit ; il n'eſt que mon frère.

BARSINE.

S'il vous en preſſoit très-vivement ?

ÉLISE.

S'il m'en preſſoit très-vivement ? Ce ſeroit donc toi qui l'exigerois ?

BARSINE.

Vous m'interrogez, Madame, & vous vous en êtes ôté le pouvoir : mais je veux bien vous répondre que ni moi, ni perſonne du monde ne l'exigeroit. S'il vous preſſoit donc beaucoup ?

ÉLISE.

Je ne puis pas te répondre bien préciſément. L'autorité d'un frère que je dois fort conſidérer ; que ſais-je ? d'autres circonſtances que tu ne veux pas me dire, & qui ſeroient tournées d'une certaine façon ; tout dépend beaucoup des circonſtances.

BARSINE.

Vous n'avez donc pas une répugnance invincible pour Narbal ?

ÉLISE.

Pourquoi l'aurois-je ? C'eſt ton frère déjà, & je t'aime beaucoup.

BARSINE.

Je répondrai à vos bontés, Madame : c'en eſt aſſez ; je ſuis inſtruite de tout ce que j'ai à ſavoir. Laiſſez-moi agir, & ſoyez sûre que tout ce qui vous conviendra ſera fait.

ÉLISE.

J'ai une queſtion à te faire, ſi cela ſe peut, ſans ſortir de nos conventions. Sais-tu certainement ſi, quand ton frère m'a parlé tantôt, il a prétendu me faire une déclaration ?

BARSINE.

En vérité, j'ai bien peur qu'il ne l'ait prétendu.

ÉLISE.

Adieu, Barſine ; je te laiſſe. Souviens-toi des promeſſes que tu me fais.

SCÈNE V.

BARSINE.

ELLE aime Narbal, peut-être autant qu'elle en eſt aimée. Ah ! Narbal eſt trop intéreſſé à ſavoir qui il eſt, & je ne pourrois le lui laiſſer ignorer ſans trahiſon. Dieux ! dans quelle faute l'amour m'alloit faire tomber ! Je ne vois que trop les funeſtes ſuites qui m'attendent. Il eſt ſans doute du projet de Hannon d'unir Éliſe & Narbal, & de donner ſa ſœur au fils d'un Roi dans le même temps qu'il en deviendra le gendre; & l'amour d'Eliſe & de Narbal ne s'accorde que trop bien avec ce projet. Quand Narbal ſe connoîtra, tout eſt perdu; la reconnoiſſance que je dois à Éliſe, & dont il faudroit m'acquitter au péril de ma vie, ſe tournera encore contre moi. Je ne vois plus que des abymes de maux: mais il n'importe; il faut ſatisfaire à mes devoirs, & mourir contente de moi-même. Je ſuis ſûre de l'être auſſi d'Agénor, quoi qu'il arrive; & n'en ſera-ce pas aſſez ?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABDOLONIME, NARBAL.

NARBAL.

J'AVOUE que je ne me sens pas de joie. Je verrai mon père sur le Trône, & je serai Prince de Sidon ! Quelle différence de cette condition à celle d'un malheureux Soldat tel que j'étois ! quel changement dans ma fortune ! quel Dieu en auroit été cru, s'il me l'avoit prédit ?

ABDOLONIME.

Où prends-tu tout ce que tu dis-là ? ne t'ai-je pas déclaré que je ne voulois point être Roi ?

NARBAL.

Non, Seigneur, vous n'y pensez pas.

ABDOLONIME.

Je ne suis point Seigneur ; je ne suis

qu'un Jardinier, qui eſt ton père; & j'y penſe.

NARBAL.

Encore une fois, Seigneur, vous n'y penſez pas. On ne refuſe point un Trône.

ABDOLONIME.

Que tu m'impatientes avec ton Seigneur & ton Trône! Je te répète que je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

NARBAL.

Vous en voudrez, quand vous aurez fait un moment de réflexion. Y a-t-il quelque comparaiſon de votre état préſent à celui où vous ſerez?

ABDOLONIME.

Non, il n'y en a pas; mais c'eſt mon état préſent qui a tout l'avantage.

NARBAL.

Eh! mon père, ne tenez pas de ces diſcours-là; perſonne au monde ne penſe ainſi. Voyez les plus grands Hommes; ils raviſſent des Trônes plutôt que d'en manquer. Alexandre n'en avoit-il pas un par ſa naiſſance?

Il en prend encore par-tout où il en trouve.

ABDOLONIME.

Ces grands Hommes-là ſont de grands vauriens, & ton Alexandre n'eſt pas un bon homme.

NARBAL.

Soit. Mais vous, vous ne raviſſez point de Trône. Il s'en préſente un qui vous appartient, & vous n'avez qu'à l'accepter.

ABDOLONIME.

J'y ferois une belle figure! Les Sidoniens ſeroient les grenouilles de notre bon Eſope, & moi le ſoliveau. N'eſt-ce pas un métier comme un autre que la royauté? n'y a-t-il pas quelque choſe à faire quand on eſt Roi? Et bien, je n'en ſais pas un mot.

NARBAL.

On a bientôt appris à faire tout ce que l'on veut.

ABDOLONIME.

J'en ſais aſſez pour ſavoir qu'on ne le fait pas; & puis, je vois bien qu'il ne le faudroit

faudroit pas non plus : vraiment, on feroit de belle besogne ; on mettroit tout sens dessus-dessous.

NARBAL.

Mais, mon père, cela ne vous regarde point : certainement vous n'abuserez point de votre pouvoir ; vous serez un très-bon Roi, & vous aurez le plaisir d'être aimé de vos Peuples.

ABDOLONIME.

Cela me tenteroit plus que tout le reste, quoiqu'il n'y fallût pourtant pas trop compter. Les Sidoniens sont de méchantes bêtes, & ils pourroient bien se moquer de moi au lieu de m'aimer. Mais qu'ils m'aimassent ou se moquassent, il n'importe ; je ne puis pas être Roi, puisqu'il faudroit manquer de parole à Agénor.

NARBAL.

Voilà une belle difficulté !

ABDOLONIME.

Oui, elle est belle.

NARBAL.

Les Trônes sont exceptés de toutes les paroles qu'on donne.

ABDOLONIME.

Et pourquoi ?

NARBAL.

Pourquoi ? parce que ce ſont des Trônes, & que tout le monde en connoît le prix.

ABDOLONIME.

Il faudroit donc auſſi, ſelon mon goût, excepter les jardins. Mais je n'entends point ces exceptions-là, qui ſe font ſans qu'on les faſſe. C'eſt un malheur, ſi tu veux, que j'aie donné ma parole un moment avant que je ſuſſe que nous étions Princes : mais je l'ai donnée, il en faut paſſer par-là.

NARBAL.

Mais ſi Agénor vous rend votre parole, vous n'avez plus rien à dire.

ABDOLONIME.

Il ne me la rendra pas; il eſt paſſionnément amoureux de ta ſœur.

NARBAL.

Il ne vous la rendroit pas ! Il auroit affaire à moi, tout Agénor qu'il eſt; &

je vous réponds que nous verrions beau jeu.

ABDOLONIME.

Voilà ce que je ne veux pas. Ma prétendue Royauté me tracaſſe déjà plus qu'elle ne vaut, & tu acheverois bien de m'en dégoûter par tout ce vacarme-là.

NARBAL.

Et bien, mon père, je vous promets que j'agirai avec toute la douceur poſſible : mais laiſſez-moi agir. Agénor eſt fort honnête homme ; ma ſœur eſt pleine de raiſon.

ABDOLONIME.

Elle n'en a que trop, la pauvre enfant. C'eſt elle qui a voulu que tu fuſſes inſtruit de tout ceci ; elle a eu peur qu'on ne te fît tort en te le laiſſant ignorer.

NARBAL.

Vous voyez bien qu'elle ſe rend d'elle même à ce qui eſt raiſonnable.

ABDOLONIME.

Elle s'y rend en ſe déſeſpérant. Si tu l'avois vue, elle te feroit pitié à toi-

même. Elle seule nous fait Princes, afin que tu le saches ; car sans elle Hannon ne se seroit guères soucié d'aller déterrer notre naissance. Elle aime Agénor de tout son cœur, &, en vérité, elle le doit ; & elle seroit la seule malheureuse dans cette affaire-là ! Non, cela n'est pas juste.

NARBAL.

Il est juste que vous soyiez ce que vous êtes : une petite amourette de ma sœur vous fera-t-elle perdre la Royauté ? Mais puisque l'amour vous touche tant, j'ai de l'amour aussi. J'aime Élise ; & je n'osois me déclarer à elle, à cause de la grande distance qui étoit entre nous. Quand vous serez Roi, ce sera tout le contraire, & Élise ne me refusera pas.

ABDOLONIME.

Cela me plairoit assez ; ce seroit un moyen de marquer à Hannon la reconnoissance que nous lui devrions, du moins toi : car pour moi, je ne lui aurois pas grande obligation, & la pauvre Barsine encore moins.

NARBAL.

Vous en revenez toujours à Barſine. Il n'y a que ſes intérêts qui vous touchent.

ABDOLONIME.

Elle le mérite bien ; elle a les meilleurs ſentimens ! Je me ſens tout glorieux d'être ſon père.

NARBAL.

Je l'aime beaucoup auſſi, & je ſerois bien fâché de lui donner le moindre ſujet de plainte : mais laiſſez-moi faire ; elle entendra raiſon, & Agénor & elle vous rendront votre parole.

ABDOLONIME.

Tu ne la violenteras pas au moins ?

NARBAL.

Non, mon père, non ; je vous le promets. Je vous rends mille graces de ce que vous entrez enfin dans les intérêts d'un fils qui n'étoit pas indigne de votre tendreſſe. Seigneur, car enfin vous allez l'être, je donnerois ma vie, tout mon ſang...

ABDOLONIME.

Mon pauvre garçon, j'ai peur que tu ne ſois pas un trop bon Prince ; tu en as trop d'envie : & ſi tu ne voulois que faire du bien aux autres, il me ſemble que tu ne t'en tourmenterois pas tant.

NARBAL.

Il faut faire du bien aux autres ; mais il faut commencer par avoir ce qui nous eſt dû.

ABDOLONIME.

Ecoute : ſi tu me forces à être Roi, tu m'aideras à gouverner ; car, pour moi, je ſuis perſuadé que je n'y entendrai pas grand'choſe. Ce n'eſt qu'à cette condition-là que je puis accepter.

NARBAL.

Vous n'aurez pas beſoin de mon ſecours : mais ſi vous jugez quelquefois que je vous puiſſe être utile, je ſerai toujours prêt à ſuivre vos ordres.

ABDOLONIME.

Quand je te parle de m'aider à gouverner, c'eſt que je ſoupçonne que

dans la Royauté il y a bien du tracas. Je ne te laisserai pas passer tout ton temps à te divertir & à ne rien faire : je t'avertis que je te ferai bien travailler ; il me restera encore assez d'embarras.

NARBAL.

Je vous épargnerai tout celui que vous voudrez.

ABDOLONIME.

Et quand il faudra être méchant, tu le feras pour moi. Tu refuseras les uns & les autres ; tu puniras : les graces, je les ferai bien tout seul. Adieu : retiens bien tout cela, sans quoi rien de fait.

NARBAL.

Ah ! j'apperçois Élise. Quel bonheur ! je puis commencer à agir utilement auprès d'elle.

SCÈNE II.

ÉLISE, NARBAL.

NARBAL.

MADAME, je vous ai tenu tantôt des discours qui ont pu vous paroître audacieux, & vous offenser.

ÉLISE.

Vous ne m'en avez point tenu, Narbal; & si vous l'aviez fait, j'aurois bien su vous répondre comme vous l'auriez mérité.

NARBAL.

Je vous en ai tenu, Madame; & j'avoue que j'étois alors trop téméraire.

ÉLISE.

Je ne les ai point entendus; mais je n'ai que faire de cette discussion. Allez; je vous abandonne aux reproches que vous vous ferez vous-même.

NARBAL.

Je ne m'en ferai point, Madame; je

vous ai fait entendre que je mourois d'amour pour vous.

ÉLISE.

Vous avez eu cette insolence ?

NARBAL.

Elle est présentement justifiée.

ÉLISE.

Comment, justifiée ? vous l'augmentez encore en y persistant. Vous voulez absolument m'avoir fait une offense que je ne pourrois vous pardonner.

NARBAL.

Daignez, Madame, m'écouter un moment sans colère. Je ne suis point ce que je vous paroissois alors, & ce que je vous parois encore, un malheureux Soldat, fils d'un Jardinier. Ce Jardinier est de la race royale de Sidon; Hannon votre frère l'a découvert, & il en a entre les mains toutes les preuves.

ÉLISE.

Vous me donnez beaucoup à penser, Narbal. Attendez que je repasse dans ma tête de certaines choses que j'ai en-

trevues . . . . . Oui, vous pourriez dire vrai.

NARBAL.

Rien n'eſt plus vrai, Madame. Je me ſentois toujours un cœur au-deſſus de ma condition apparente, & l'audace ſeule de vous aimer prouvoit ma naiſſance. Avec quel tranſport de joie j'apprends que je ne ſuis plus indigne de vous, & que je puis vous offrir l'eſpérance d'une couronne! Tout ſeroit déjà terminé; Abdolonime ſeroit Roi; vous pourriez monter à la place la plus proche du Trône, ſi ma ſœur épouſoit Hannon : il ne demande qu'elle pour prix de la bonté qu'il a de nous rendre notre naiſſance.

ÉLISE.

Ah! voilà le myſtère qu'elle me cachoit; & elle aime quelqu'un?

NARBAL.

Elle aime Agénor, à qui mon père l'a malheureuſement promiſe. Vous avez, Madame, beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit; & les bontés que vous lui avez toujours marquées vous donnent des droits ſur elle : faites-lui entendre ſes

véritables intérêts & ceux de sa famille. Vous servirez en même temps l'amour de Hannon ; & je n'ose dire que vous-même...

ÉLISE.

Ne parlons que de votre intérêt ; il me fera assez bien agir. Je serai ravie de vous voir Prince de Sidon.

NARBAL.

J'ai le cœur pénétré de votre bonté, Madame. Mais permettez-moi de me plaindre de ce que vous n'agissez que par générosité. Si vous daigniez être un peu plus intéressée, si dans mon élévation vous vouliez bien envisager aussi quelque avantage pour vous, j'en serois & beaucoup plus satisfait, & même plus reconnoissant.

ÉLISE.

Vous êtes trop difficile à contenter depuis que vous êtes Prince. Vous ne l'êtes pas même encore assez ; du moins vous n'êtes pas assez sûr de l'être, pour avoir droit de me demander plus que ce que je ferai pour vous. Je suis encore toute surprise de votre changement

d'état : laiſſez-moi le temps de m'y accoutumer.

NARBAL.

Quoi ! vous doutez peut-être ? . . .

ÉLISE.

Non ; mais nous verrons ce qui arrivera.

NARBAL.

Ah ! voici heureuſement Hannon qui vous rendra témoignage de tout.

SCÈNE III.

ÉLISE, NARBAL, HANNON.

NARBAL.

SEIGNEUR, ayez la bonté d'atteſter à Éliſe que je ne lui impoſe pas. Mon père Abdolonime n'eſt-il pas de la race royale de Sidon ?

HANNON.

Abdolonime eſt de la race royale de Sidon ? Voici une nouvelle fort

ſurprenante : je vous en fais mon compliment.

NARBAL.

Comment, Seigneur ? il ſemble que vous ne le ſachiez pas ; & c'eſt par vous qu'on le ſait : c'eſt vous qui vous êtes donné la peine...

HANNON.

Ma ſœur, & où prend-il tout cela ?

ÉLISE.

Je n'en ſais rien ; mais il parle pourtant d'un air fort aſſuré.

NARBAL.

Je ſuis au déſeſpoir ; je ne me poſsède pas. Madame, ayez la bonté de croire que je n'extravague point. Seigneur, je ſais tout. Si ma ſœur vous épouſe, mon père eſt Roi, & il ne tiendra qu'à Éliſe d'être un jour Reine de Sidon. Pouvons-nous mieux marquer la reconnoiſſance que nous aurons pour vous ?

HANNON.

Le projet eſt beau ; il ne s'agit que de ſavoir ſur quoi vous le fondez. Allons, ma ſœur, allons ; il faut le laiſſer avec ſes chimères.

NARBAL.

Encore un mot, Seigneur, je vous en ſupplie. Je vois ce que c'eſt; vous ne voulez pas parler que vous ne ſoyiez sûr de ma ſœur: mais vous allez l'être; & Éliſe même vient de me promettre qu'elle uſera de tout ſon pouvoir ſur elle.

HANNON.

Éliſe, Barſine feront ce qu'elles voudront. Allons, ma ſœur.

NARBAL.

Madame, je ſuis dans un chagrin mortel. Au nom des Dieux, ne croyez pas que j'aie pu...

ÉLISE.

Adieu, Narbal.

SCÈNE IV.

NARBAL.

QUEL affront je viens de recevoir, & en préſence d'Éiſe ! J'en ſuis tranſporté de fureur. Je ne ſerois point Prince, & je redeviendrois Narbal ! Non, il n'eſt pas poſſible que tout ce qu'on m'a raconté ne ſoit qu'une fable. Mais il faut forcer le ſilence de Hannon, & détacher ma ſœur d'Agénor. Je ne ſais ſi je me flatte ; il me ſemble qu'Éliſe n'eſt point mal diſpoſée pour moi, & que je n'en ſerois point maltraité ſi j'étois Prince. Elle vient de me dire : Adieu, Narbal, d'un certain ton qui ne me déſeſpère point. Quelle félicité ! être Prince & poſſéder Éliſe ! Il y faut parvenir à quelque prix que ce ſoit. Je vois Agénor : c'eſt lui principalement à qui j'ai affaire.

SCÈNE V.

AGÉNOR, NARBAL.

NARBAL.

Vous savez qui je suis, Agénor?

AGÉNOR.

Oui, je le sais; & je doute que vous le fussiez sans moi.

NARBAL.

Ah! permettez que je vous embrasse; car j'en puis présentement prendre la liberté. Venez donc rendre témoignage à Hannon de ce que vous savez; il affecte de n'en pas convenir.

AGÉNOR.

Vous n'y pensez pas; mon témoignage n'en seroit pas un. C'est Hannon seul qui a la clef de tout. Votre nouvel état vous transporte trop.

NARBAL.

Vous dites vrai; je vous en demande pardon.

pardon. Faites donc que Hannon sorte de son silence en épousant ma sœur.

AGÉNOR.

Quoi ! j'adore Barsine ; & ce seroit moi qui lui ferois épouser mon rival ! Pouvez-vous me le proposer ?

NARBAL.

Oui, je vous le propose, puisque c'est à cela qu'il tient qu'Abdolonime ne soit Roi, & moi fils de Roi.

AGÉNOR.

J'ai voulu qu'on vous apprît qui vous êtes ; car si je n'avois consulté que mes intérêts, vous deviez l'ignorer : je connoissois bien votre caractère, & je savois à quel péril je m'exposois. Je l'ai voulu cependant : & c'est ainsi que vous m'en payez ! Vous ne faites pas la moindre attention sur ce qui me regarde, après que je me suis sacrifié pour vous !

NARBAL.

On vous récompensera quand Abdolonime sera sur le Trône.

AGÉNOR.

Vous ne serez plus en état de me ré-

compenſer ; j'aurai perdu Barſine. Ce ſeroit à préſent qu'il faudroit me récompenſer par une action généreuſe qui répondît à celle que j'oſe dire que j'ai faite; laiſſer Hannon dans ſon ſilence, me donner Barſine qui m'eſt promiſe, & accepter toute ma fortune que je vous offre avec joie.

NARBAL.

Je ne ſais que faire de votre fortune, quand je puis être fils de Roi, & peut-être Roi quelque jour. Vous convenez donc que vous empêchez ma ſœur d'accepter la main de Hannon ? Je ſaurai bien la réduire ; & quand je ſerai où je dois être, attendez-vous que je me ſouviendrai du paſſé.

AGÉNOR.

Vous m'embraſſiez tout-à l'heure, & vous me menacez préſentement ? Fuſſiez-vous Prince reconnu, vous n'iriez pas loin avec moi par cette voie-là. Mais je veux bien vous dire, en vous aſſurant que ce n'eſt point la crainte qui me fait parler, que je n'empêche point Barſine d'accepter la main de Hannon, & que je lui en ai repréſenté vivement

tous les avantages, & pour elle & pour vous.

NARBAL.

Ah ! vous me charmez, Agénor; excuſez quelque léger emportement, dont vous devez trouver vous-même la cauſe aſſez légitime.

AGÉNOR.

Mais je veux vous dire en même temps que Barſine eſt plus généreuſe que vous, & plus touchée de mes procédés.

NARBAL.

Nous mettrons ſa généroſité à la raiſon, pourvu que vous m'aidiez, & que nous agiſſions de concert. Agénor, je vous en aurai une obligation éternelle, & je ſerai toute ma vie dévoué à toutes vos volontés. Déclarez à ma ſœur que vous renoncez à elle abſolument.

AGÉNOR.

Voilà ce que je ne lui déclarerai jamais.

NARBAL.

Qu'eſt-ce donc que cette grande généroſité que vous vantez tant ?

AGÉNOR.

Je vois bien que vous n'en voulez que dans les autres, & qu'elle n'y peut être pouſſée trop loin. Mais moi, je n'en ai pas juſques-là.

NARBAL.

Si vous ne voulez pas faire cette déclaration à ma ſœur, je vous déclare, moi...

AGÉNOR.

Ne revenez point à la menace; vous ne me feriez pas peur. Ecoutez-moi bien. Je n'abuſerai point de ce que Barſine croit me devoir, pour exiger d'elle un trop grand ſacrifice; elle eſt abſolument maîtreſſe de prendre ſon parti. Il y en a un dont je mourrai : mais il n'importe; elle peut le prendre. Si elle prend l'autre, j'attendrai votre colère. Je vous conſeille de lui laiſſer la même liberté; & vous le devez, ſi vous ne voulez pas être envers elle, & même envers moi, d'une ingratitude inexcuſable. Je vous parle ſincèrement, au haſard de ce qui pourra en arriver, ſi vous êtes jamais mon maître. Adieu.

NARBAL.

Vous vous en tiendrez exactement à ce que vous venez de me dire?

AGÉNOR.

Oui, je vous le promets.

NARBAL.

Voilà déjà un grand point de gagné; il ne me reste plus qu'à voir ma sœur.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR.

Quoi ! je ne puis voir Barſine ! Elle s'eſt enfermée après avoir vu Narbal en préſence d'Abdolonime. Ah ! je ne devine que trop quel a été le réſultat de ce fatal entretien : elle a cédé aux inſtances de Narbal, elle ſe donne à Hannon ; & cette douleur, qui lui a fait chercher la ſolitude, marque aſſez combien elle s'étoit fait d'effort. J'y reconnois ſa tendreſſe pour moi, dont je ne puis pas un moment être en doute : mais enfin, elle a cédé ; & je la perds. Puis-je m'en plaindre ? n'a-t-elle pas fait ce qu'elle a dû, ce que je lui ai moi-même inſpiré ? elle l'a dû, & je lui ai inſpiré : mais je ne voulois point la perdre ; je ne voulois que lui marquer tout mon amour. Que dis-je ? Etoit-ce le lui marquer, que lui tenir un

discours que je voulois qui fût sans effet ? Hélas ! que je suis peu d'accord avec moi-même ! Mais qu'importe de savoir ce que je veux, ce que j'ai voulu ? ne me suffit-il pas de savoir que je mourrai de la perte de Barsine ?

SCÈNE II.

ABDOLONIME, AGÉNOR.

AGÉNOR.

Ah ! je vous vois heureusement, Abdolonime. Vous étiez présent à la conversation de Barsine & de Narbal. S'est-elle résolue à épouser Hannon ?

ABDOLONIME.

Je m'en vais vous conter tout cela.

AGÉNOR.

Mais épouse-t-elle Hannon ?

ABDOLONIME.

Je vais vous conter tout, vous dis-je, & au plus juste. Narbal est venu comme j'étois avec ma fille. Vous

jugez bien tout ce qu'il a dit; car je ne veux pas vous faire languir. Il a jetté feu & flamme, il a querellé, grondé, tempêté. Ce garçon-là ne sait ce qu'il fait : au lieu de gagner les gens par la douceur, il est comme un diable; cela prend le monde à rebrousse-poil. Il m'a mis en colère; & sa sœur que j'ai laissée maîtresse de dire & de faire ce qu'il lui plairoit, lui a déclaré nettement qu'elle avoit fait son devoir, en lui apprenant ce qu'elle savoit de notre naissance; qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos; que pour elle, elle n'épouseroit point Hannon.

AGÉNOR.

Ah! je respire.

ABDOLONIME.

Je ne sais comment elle fait, cette fille-là, mais elle a toujours raison.

AGÉNOR.

Elle est ce qu'il y a de plus parfait au monde, & je retrouve tout votre caractère dans le sien. Votre naissance vous a donné des sentimens nobles, & peut-être l'ignorance de votre naissance vous

vous les a conservés sans aucune altération.

ABDOLONIME.

Ignorons-la donc toujours ; car l'ignorer ou la laisser-là, c'est tout de même. A la manière dont ceci se tourne, vous êtes toujours mon gendre, & j'en suis tout-à-fait aise. M'aimerez-vous bien, vous, quand je serai votre beau-père ?

AGÉNOR.

Jugez-en par l'amour que j'ai pour Barsine, par celui qu'elle a pour vous, par tout ce que je lui dois, par tout ce que je vous devrai, par la connoissance que j'ai de votre cœur.

ABDOLONIME.

Il n'y aura que ce Narbal qui nous fera enrager; je ne sais pas où j'ai pris ce fils-là. Je suis bien fâché qu'il sache le secret ; aussi je ne le voulois pas, j'avois bien raison.

AGÉNOR.

A propos de Narbal, comment est-il sorti d'avec vous? Qu'a-t-il dit ?

ABDOLONIME.

Il eſt ſorti comme un furieux.

AGÉNOR.

Et où eſt-il allé?

ABDOLONIME.

Je ne ſais, il eſt peut-être allé prendre Hannon à la gorge.

AGÉNOR.

Hannon lui a nié net ce qu'il ſavoit, & le niera toujours. Il n'avanceroit de rien.

ABDOLONIME.

Tant mieux.

AGÉNOR.

Nous n'avons donc rien à faire que d'aller trouver Barſine. Mon cher beau-père, je me hâte de vous appeller de ce nom, faites la moi voir malgré les meſures qu'elle a priſes pour être ſeule; je meurs d'impatience de me jetter à ſes genoux avec un cœur pénétré d'amour, de reconnoiſſance & de joie.

ABDOLONIME.

Allons. Mais quel eſt ce viſage inconnu qui vient ſe préſenter à nous?

SCÈNE III.

ABDOLONIME, AGÉNOR, UN SOLDAT de Sidon.

LE SOLDAT.

ABDOLONIME n'eſt-il pas ici?

ABDOLONIME.

Oui, c'eſt moi.

LE SOLDAT.

Seigneur, ayez la bonté de me ſuivre; nous allons vous faire Roi de Sidon, ou peu s'en faut.

ABDOLONIME.

Que veut-il dire, Agénor?

AGÉNOR.

Je devine, ce me ſemble.

LE SOLDAT.

Allons, allons, Seigneur, il n'y a pas

de temps à perdre; il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.

ABDOLONIME.

Je veux perdre du temps, moi; & ſavoir ce que c'eſt que tout ceci.

LE SOLDAT.

Seigneur, vous n'avez qu'à commander; mais il vaudroit mieux que je vous contaſſe tout en chemin.

ABDOLONIME.

Non, non, ici.

LE SOLDAT.

Et bien, Seigneur, votre fils Narbal nous a aſſemblés d'abord dix ou douze bons garçons bien réſolus, & nous a dit, tout échauffé, tout hors de lui, que vous étiez de la race royale de Sidon, que c'étoit à vous à régner, & qu'on vous faiſoit une injuſtice criante en vous retenant les preuves de votre naiſſance.

ABDOLONIME.

Et vous l'avez cru ſans autre façon?

LE SOLDAT.

Pourquoi ne l'aurions-nous pas cru?

Narbal eſt un brave homme, avec qui nous avons ſervi. Il nous a bien aſſuré que quand il ſeroit Prince, nous ſerions toujours ſes Camarades, que nous vivrions de pair à compagnon, que nous ferions la vie enſemble. Nous avons crié : Vive Abdolonime, vive Narbal, vous nommant toujours le premier. D'autres Soldats ſont accourus au bruit, qui l'ont crié auſſi ſur notre parole ; car, graces aux Dieux, nous ſommes fort unis entre nous. D'autres ſont encore venus groſſir notre peloton, qui ont eu l'honnêteté de ne nous pas dédire, & qui ont même crié plus fort que nous. Enfin, pour obſerver toutes les règles, nous avons tenu Conſeil ; & nous avons réſolu, à la pluralité des voix, que nous irions tous trouver Epheſtion, le Prince Narbal à notre tête. Lui, comme un fils bien reſpectueux, & cela nous a fort édifiés, a dit qu'il falloit que vous y vinſſiez auſſi, qu'il porteroit la parole pour vous, s'il en étoit beſoin ; & il m'a fait l'honneur de me détacher vers vous par préférence, parce que je ſuis ſon ancien ami, & que nous avons beaucoup chambré en-

ſemble. Allons, Seigneur; quand vous ſerez Roi, ayez la bonté de vous ſouvenir que j'ai été le premier...

ABDOLONIME.

Si j'étois Roi, je ne te conſeillerois pas de venir demander ta récompenſe.

LE SOLDAT.

Le prenez-vous par-là? J'ai ordre de vous déclarer que ſi, vous ne voulez pas venir, Narbal le Prince ira bien ſans vous trouver Epheſtion. Je m'en vais lui rendre compte. Vous ne voulez pas venir, Seigneur?

ABDOLONIME.

Non; va, & dis à mon fils qu'il eſt un extravagant, & que je le déſavoue de tout.

AGÉNOR.

Permettez-moi d'aller voir ce que c'eſt que tout cela. Je tâcherai de faire entendre raiſon à Narbal. Enfin vous êtes bien sûr que je ſuivrai vos intentions, puiſque je les connois.

ABDOLONIME.

Allez, mon cher Agénor; vous me faites un sensible plaisir.

SCÈNE IV.

ABDOLONIME.

C'EST un beau début de Royauté, que la sotte Ambassade que je viens de recevoir! De moment en moment je me dégoûte davantage des grandeurs. Je ne suis encore rien, ni ne serai, s'il plaît aux Dieux; & sous ombre que je pourrois être Roi, voilà déjà un tintamarre effroyable. Je ne ferois goutte de bon sang, si je l'étois. O mon jardin! mon jardin!

SCÈNE V.

ABDOLONIME, ÉLISE.

ÉLISE.

ABDOLONIME, vous savez tout ce qui se passe, & moi je suis présentement au fait de tout. On m'a fait des mystères, mais ils sont éclaircis; je vois où tout aboutira, je vous annonce que vous serez Roi.

ABDOLONIME.

Et pourquoi, Madame? Hannon est le seul qui ait nos titres; & assurément de la manière dont Narbal se conduit, il ne l'engage pas à les montrer. Il est allé comme un fou, & sans lui en demander la permission, qu'il n'auroit pas eue, divulguer tout ce qu'il savoit, & faire une bagarre. D'ailleurs, & c'est là le principal, Barsine refuse l'honneur d'épouser Hannon.

ÉLISE.

Je ne trouve pas, moi, que Narbal

ait mal fait; il a coupé au plus court, on l'auroit traîné cent ans. Comptez que sa naissance connue fera impression, & que mon frère sera obligé de parler. Pour Barsine, je ne sais pas quel ajustement on trouvera; mais il en faudra bien trouver pour quelqu'un.

ABDOLONIME.

Je renonce à tout, & de bon cœur, plutôt que de souffrir qu'on fasse la moindre violence à Barsine.

ÉLISE.

Mais si vous avez si peu de goût pour la Royauté, il y a un expédient. Vous êtes le maître de penser comme il vous plaît. Vous aimez la tranquillité dont vous avez pris l'habitude, à la bonne heure, je ne vous en blâme pas; tout au contraire je vous admirerai. Mais vous n'êtes pas le maître de priver votre fils des droits de sa naissance; vous lui feriez un tort dont tout le monde seroit indigné contre vous. Si vous ne voulez pas être Roi, il le sera.

ABDOLONIME.

Ce n'eſt pas-là mon compte.

ÉLISE.

Ah ! vous avez donc plus d'ambition qu'on ne penſoit ? J'en ſuis ravie.

ABDOLONIME.

Non, non, il n'y a point à cela d'ambition. Si le malheur vouloit que je fuſſe Roi, je le ſerois, & ne céderois point ma place à mon fils; premièrement pour le punir de l'incartade qu'il me fait aujourd'hui; après cela, parce que je vois qu'il a encore la tête trop verte, & que les pauvres Sidoniens auroient trop à ſouffrir ſous ſon Gouvernement. Je voudrois le matter, afin qu'il fût quelque jour un bon Roi; & je le ſerois tout le plus longtemps que je pourrois, pour avoir le loiſir de le réduire.

ÉLISE.

Le tour que vous prenez-là eſt aſſez adroit pour un homme auſſi ſimple

que vous prétendez l'être : mais il n'importe ; je voudrois que vous fussiez déjà en état de réduire & de matter votre fils.

SCENE VI.

ABDOLONIME, HANNON, ÉLISE.

HANNON.

VENEZ, Abdolonime; suivez-moi; je vous prie.

ABDOLONIME.

Est-ce encore pour me mener être Roi, comme ce Soldat vouloit faire tout-à-l'heure?

HANNON.

Non, c'est pour tout le contraire. Je puis le dire devant ma sœur qui ne me trahira pas; c'est pour me voir mettre dans le feu tous vos titres, afin qu'il ne soit plus question de rien.

Venez dans mon cabinet, où ils sont; je veux que vous soyiez témoin de la vengeance que je vais prendre de vous tous.

ABDOLONIME.

Très-volontiers, Seigneur; allons, brûlons, je vous y aiderai; je serai trop heureux d'être hors de tout ce tintamarre-ci.

ÉLISE.

Ah! mon frère, quel est votre dessein?

HANNON.

Punir l'ingratitude de Barsine, & l'insolence de Narbal qui veut régner malgré moi, & excite contre moi des séditieux qu'il ramasse de tous côtés. Ne le savez-vous pas?

ÉLISE.

Oui, je le sais: mais gardez-vous bien de brûler ces titres; il dira que vous les avez brûlés; il fera une histoire qui sera très-vraisemblable, puisqu'entre nous elle sera vraie: on la croira, & toute la Ville de Sidon,

attachée comme elle eſt à la Maiſon royale, vous regardera avec horreur. Le ſecret a éclaté, c'en eſt fait; vous n'en ſauriez plus empêcher les ſuites.

ABDOLONIME.

Qu'aura-t-on à dire quand je ne me plaindrai pas, quand je ſerai content? C'eſt mon affaire une fois.

ÉLISE.

Ce n'eſt pas votre affaire à vous ſeul; Narbal y eſt trop intéreſſé.

HANNON.

Quoi! ma ſœur, ſouffrirai-je? ...

ABDOLONIME.

Non, Seigneur, ne le ſouffrez pas; allons brûler. Je veux voir une fin. J'aimerois quaſi mieux être Roi bien vîte, que d'être ballotté comme je ſuis.

SCÈNE VII.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ÉLISE.

BARSINE.

Mon père, je viens me jetter entre vos bras, & vous ſupplier d'ordonner abſolument de ma deſtinée. Je ne puis ſoutenir tout le trouble, tout le déſordre dont je ſuis malgré moi la première cauſe.

HANNON.

Oui, vous l'êtes, ingrate, & ce n'eſt point malgré vous. C'eſt vous qui avez armé votre frère; c'eſt vous...

BARSINE.

De quoi m'accuſez-vous, Seigneur? Je ne viens point ici pour rien diſſimuler; je ſuis bien innocente du crime que vous m'imputez.

SCÈNE VIII.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ÉLISE, AGÉNOR.

AGÉNOR.

ABDOLONIME, je reviens pour vous apprendre . . . Ah ! Ciel ! je vois Barsine ; annoncerai-je cette nouvelle en sa présence ?

BARSINE.

Dites, dites, Seigneur, il n'y a rien à ménager ; c'est moi qui vous en prie.

AGÉNOR.

On est venu arrêter Narbal de la part d'Ephestion. Ces Soldats si zélés pour lui, si pleins d'ardeur, l'ont laissé enlever tranquillement.

ÉLISE.

Hélas !

HANNON.

Il le mérite bien.

ABDOLONIME.

J'en ſuis fâché; mais il eſt vrai qu'il le mérite.

AGÉNOR.

Je ne puis vous cacher, Abdolonime, que je crains auſſi pour vous.

BARSINE.

Ah! Ciel!

ABDOLONIME.

Qu'on me donne mon jardin pour priſon, je ne demande pas mieux.

BARSINE.

Agénor, retirez-vous, je vous en ſupplie; laiſſez-moi ici.

AGÉNOR.

Pourquoi me chaſſez-vous? Je pourrois voir avec vous quelles meſures...

BARSINE.

Non, ayez cette déférence pour moi, je vous la demande inſtamment; allez.

AGÉNOR.

Je ne sais que vous obéir. Mais dans quelle inquiétude vous me jettez !

SCÈNE DERNIÈRE.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ÉLISE.

BARSINE *à Hannon.*

SEIGNEUR, je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre. Je n'étois que la fille du Jardinier Abdolonime, & Agénor m'a fait l'honneur de m'estimer assez pour vouloir m'unir à lui. J'y ai long-temps résisté, quoique vivement touchée de son mérite & de son amour, mais incertaine de la constance d'une si grande passion. Enfin j'ai cédé; & il étoit chez mon père pour m'obtenir de lui, dans le moment même que vous êtes venu m'apprendre le secret de la naissance d'Abdolonime, & me faire les propositions que vous

savez. J'ai consulté mon père, qui a pris la résolution de tenir à Agénor la parole qu'il venoit de lui donner, & de cacher à Narbal ce qu'il étoit. Agénor, car je lui dois cette justice & cet honneur, n'a pas voulu laisser Narbal dans cette ignorance. Vous en voyez les suites. Mon frère est arrêté, & mon père va l'être; il faut que leur naissance soit prouvée pour les sauver. Seigneur, je suis à vous, si vous persistez encore dans votre première pensée. Qu'un amour que je ne vous cache point ne vous fasse pas croire que je suis indigne de vous; j'ose vous dire que cet amour même étoit accompagné d'une vertu qui doit vous répondre de moi. Je viens de voir Agénor pour la dernière fois de ma vie. Si vous daignez accepter ma main, comptez, mais comptez comme sur la chose du monde la plus sûre, que jamais nulle occasion, nul prétexte ne me le fera revoir. Je le fuirai mieux que vous ne me le feriez fuir. Je sens bien que mes larmes coulent; elles coulent, mais elles ne me trahissent point; je ne prétends pas vous les cacher. Puisque je

vous fais voir mon cœur tel qu'il eſt, vous voyez du moins combien le devoir y domine ſur tous les autres ſentimens.

ABDOLONIME.

Qu'on faſſe de moi tout ce qu'on voudra, mais je ne puis voir la pauvre Barſine malheureuſe. Ma chère enfant, tu me perces le cœur. Seigneur Hannon, ſeroit-il poſſible que vous euſſiez le courage?...Oh! que je ne l'aurois pas, moi, qui ne ſuis point accoutumé à contraindre perſonne!

ÉLISE.

Mon frère, je vois que vous délibérez en vous-même; mais vous n'avez qu'un parti à prendre. Vous ne pouvez plus cacher leur naiſſance, je vous l'ai déjà dit, & vous ne devez pas l'épouſer.

HANNON.

Je vois que ce conſeil s'accorde du moins avec vos intérêts; Narbal vous feroit bientôt Princeſſe de Sidon.

ÉLISE.

Si je vous ſuis ſuſpecte...

HANNON.

Cela ne fera rien. J'exigerois moi-même ce mariage, s'il falloit l'exiger. Seigneur, & vous, Madame, allons chez Epheſtion ; je vais lui porter vos titres, & délivrer Narbal. Vous épouſerez l'heureux Agénor, Madame, & je ne vous demande qu'un peu de bonté pour prix de ce que je fais.

BARSINE.

Seigneur, vous me feriez preſque repentir de n'être pas maîtreſſe de mon cœur. Mon père, vous ne dites rien ?

ABDOLONIME.

J'en demande pardon au Seigneur Hannon; certainement nous lui avons une obligation extrême, & moi je ne ſuis pas ingrat. Il ſera tout ce qu'il voudra dans Sidon; Miniſtre, premier Miniſtre, il n'aura qu'à dire.

HANNON.

Ah! Seigneur, quelles graces...

ABDOLONIME.

Ne voilà-t-il pas déjà des complimens? Je n'en veux point. Quand je ſerai Roi, je me contenterai qu'on faſſe bien, & qu'on m'aime.

Fin du ſeptième Tome.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

IDALIE, *Tragédie*, page 43
MACATE, *Comédie*, 137
LE TYRAN, *Comédie*, 233
ABDOLONIME, *Comédie*, 355

DING LIST SEP 1 1947

PQ
1797
F7
1766
t.7

Fontenelle, Bernard Le Bovier de
Oeuvres Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY